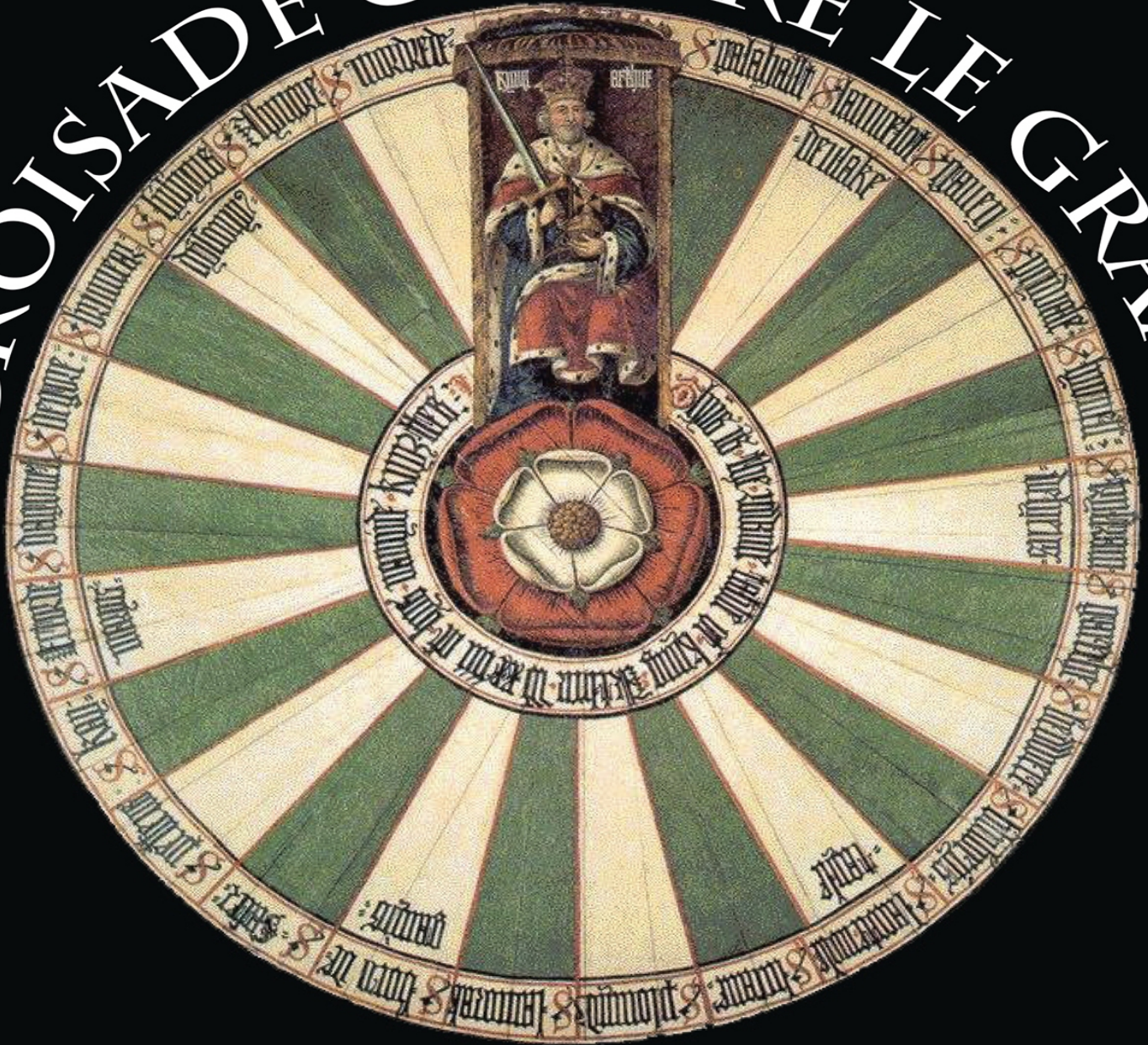


OTTO RAHN

CROISADE CONTRE LE GRAAL



Grandeur et chute des Albigeois

CAMION
NOIR

Croisade contre le Graal

Grandeur et chute des Albigeois

Otto Rahn



© **Camion Blanc**, 2015

www.camionnoir.com

ISBN papier : 978-2-35779-671-3

ISBN numérique : 978-2-35779-672-0

Dépôt légal : février 2015

Traduit de l'allemand par Robert Pitrou, professeur à l'Université de Bordeaux.

Le présent ouvrage est la traduction du livre, paru en langue allemande à Fribourg-en-Brisgau en 1933 (Urban Verlag, éditeur) sous le titre *Kreuzzug gegen den Gral*. Quelques modifications ont été apportées au texte et à l'ordonnance de ses parties avec l'approbation de l'auteur.

*« Et maintenant oyez-le nommer plus exactement
Afin que vous puissiez connaître
Qui est le héros de l'aventure... »*
Wolfram d'Eschenbach

À mes amis des deux côtés de la frontière.

Préface de l'éditeur

Otto Rahn, cathare et SS

« Pour les uns, il s'agissait d'un romantique passionné par le Moyen Âge occitan, pour d'autres, il n'était qu'un agent d'influence du gouvernement nazi. »

Ernesto Milà¹.

« Au firmament des grands rêveurs européens, Otto Rahn occupe une place à part. Une place d'étoile filante au regard de sa disparition prématurée, une place controversée en raison des ombres qui l'entourent, une place lumineuse, en revanche, pour ses admirateurs fervents toujours plus nombreux. Rahn est devenu un objet de respect, d'admiration, voire de vénération, en tous les cas un repère incontournable de bien des cercles ou cénacles européens, polaires, catharisants, néo-hyperboréens ou germaniques, spiritualistes rosicruciens ou maçons... Son importance ne cesse de croître, alors que le monde matérialiste fait disparaître les derniers espaces de rêves. »

Arnaud d'Apremont².

« Sa brève existence est restée un mystère, un enchevêtrement de légendes qui s'étendent au-delà de sa disparition, tout aussi mystérieuse, survenue en mars 1939 dans les Alpes autrichiennes. Il devint alors une sorte de héros de l'occultisme. Il s'imagina qu'il avait trouvé le fabuleux Graal, la coupe devenue célèbre grâce au cycle romanesque du roi Arthur et de la Table ronde, ou, selon une légende qui remonte à la Perse antique, la pierre précieuse tombée du ciel qui donnait la sagesse, la puissance, peut-être même l'immortalité. Mais qu'avait découvert en réalité l'homme qui, après avoir pleuré sur les ruines de Montségur, revêtit l'uniforme des SS comme si cela allait de soi et partit à la rencontre de la mort dans une tempête de neige peu de temps avant le début de la seconde guerre mondiale en laissant derrière lui deux livres et une multitude de spéculations vouées à lui survivre jusqu'à présent ? »

Mario Baudino³.

« Lucas et Spielberg, les deux “parents” d’Indiana Jones, ont toujours affirmé que ce personnage était purement imaginaire mais, pour de nombreux historiens, la ressemblance avec des personnages ou des faits réels ne serait pas une coïncidence. Ainsi, certains traits de caractère d’Indiana Jones auraient été empruntés à d’autres aventuriers des années 1930 et 1940, notamment à Roy Chapman Andrews, paléontologue et naturaliste américain, et Otto Rahn, archéologue allemand. »

Stéphanie Thonnet⁴

Otto Rahn est né en 1904, à Michelstadt, dans le *Land* de Hesse, dans une famille de la petite bourgeoisie. Scolarisé à partir de 1910, au lycée de Bingen, sur les bords du Rhin, il s’y passionne pour les mythes et épopées germaniques. Ayant obtenu son baccalauréat, Rahn fait des études de philosophie et de lettres, d’abord à l’université de Giessen, puis à celles de Fribourg et d’Heidelberg. S’étant spécialisé dans l’histoire littéraire de la langue et de la civilisation romane de la France méridionale, il soutient, en 1929, une thèse de doctorat dont l’intitulé, *À la recherche du maître Kyot⁵ de Wolfram von Eschenbach⁶*, en dit long sur ses préoccupations d’alors.

Ses études terminées, Otto Rahn se cherche, tout en effectuant divers petits travaux pour subsister et en multipliant les voyages à travers l’Europe, il hésite entre l’écriture et le cinéma. Alors qu’il est à Paris, au tout début des années 1930, pour y consulter, à la Bibliothèque nationale, des documents nécessaires à un ouvrage sur les hérétiques cathares qu’il a en projet, il est incité par l’écrivain Maurice Magre⁷ à continuer ses recherches sur le terrain. Avec l’aide de la comtesse de Pujol-Murat⁸ qui l’héberge, Rahn visite les plus importants sites cathares dont le château de Montségur qu’il identifie comme étant « *le château fort du Graal* ». Il se lie alors d’amitié avec de nombreux représentants de la scène occultico-gnostique locale dont Antonin Gadal⁹ et Déodat Roché¹⁰. Devenu amoureux de l’Occitanie, Otto Rahn, va jusqu’à s’installer à Ussat-les-Bains, en 1931. Pour subvenir à ses frais, il tente de s’improviser hôtelier en y reprenant le fonds de commerce de l’Hôtel-Restaurant des Marronniers. Cette tentative commerciale se solde par un échec financier et une accumulation de dettes qui l’obligent à rentrer précipitamment en Allemagne.

Utilisant les notes qu'il a prises en France, Otto Rahn publie, en 1934, *Croisade contre le Graal* qui connaît un certain succès. Il est alors membre de l'Association des écrivains allemands qu'il a rejoint, en décembre 1933, en s'engageant « à défendre sans réserve la littérature allemande conformément à l'esprit du gouvernement national-socialiste ». En février 1936, il fait un pas de plus et adhère à l'Ordre noir, la *Allgemeine-SS*¹¹. Rapidement, il est nommé à l'état-major du *Reichsführer-SS* Heinrich Himmler qui le tient en haute estime et où il travaille sous les ordres du célèbre Karl Maria Wiligit¹².

L'année 1937, est marquée pour Otto Rahn par deux événements : sa nomination comme sous-lieutenant de la SS et la publication de son second livre : *Luzifers Hofgesind. Eine Reise zu denguten Gelstern Europa*¹³. L'attitude de Heinrich Himmler face à cet ouvrage en dit long sur son importance : « En avril 1937, Himmler acheta personnellement cent exemplaires du livre de Rahn, *Luzifers Hofgesind*, et en fit relier chez l'éditeur plusieurs en pleine peau. L'un de ces exemplaires de luxe fut offert à Adolf Hitler. Une recension extrêmement favorable de ce livre parut également dans le journal de formation de la SS (*SS-Leitheft*, 7 mai 1937). En 1943, alors que la guerre battait son plein, Himmler fit encore imprimer dix mille exemplaires supplémentaires de l'ouvrage et ce en dépit des restrictions de papier. »¹⁴ L'année suivante, le 11 septembre, Otto Rahn est promu au grade de lieutenant. Tout semble donc aller pour le mieux pour lui quand, le 28 février 1939, il demande à quitter la SS pour des raisons personnelles. Sa requête n'a pas encore été acceptée¹⁵, qu'Otto Rahn perd la vie, lors d'une tempête de neige qui le surprend, le 13 mars 1939, durant une randonnée dans les montagnes du Tyrol.

Le *Völkischer Beobachter*, le quotidien officiel du parti nazi, annonce en ces termes son décès, le 18 mai : « Lors d'une tempête de neige en montagne, en mars dernier, le *SS-Obersturmführer* Otto Rahn a tragiquement perdu la vie. Nous pleurons dans ce camarade défunt un *SS* honnête et l'auteur d'excellents travaux historiques et scientifiques. »

Certains ont voulu voir dans cette mort accidentelle un suicide, d'autres un meurtre. Rien ne le justifie. Rahn avait alors un projet de mariage avec une jeune femme suisse et il avait dressé les plans de plusieurs livres : sur Conrad de Marbourg, une suite à *La Cour de Lucifer*, un roman, une étude comparative sur Montsalvat et le Golgotha...

Quoiqu'il en soit, le corps ne fut retrouvé que le 11 avril, sous un sapin à l'abri duquel l'écrivain avait voulu se réfugier. Un témoin relata : « *Il neigeait, et quand nous le trouvâmes, seule la partie supérieure de son corps était visible. Sa tête et ses épaules étaient recouvertes de neige. Il avait quelque chose de sacré, la sainteté d'un ermite, d'un sage. Son visage dégageait une grande gentillesse et une grande douceur ; il ne montrait pas de signe d'agonie.* »¹⁶

Si Otto Rahn ne poussa vraisemblablement pas sa passion des cathares jusqu'à s'imposer l'*endura*¹⁷, il est possible, par contre, que celle-ci fut la raison de sa volonté de quitter la SS. Il se peut qu'il ait pris conscience, tardivement, de la contradiction existante entre son néo-catharisme et son engagement national-socialiste. Le lecteur de *Croisade contre le Graal* se rendra en effet compte en lisant les pages qui vont suivre que Rahn y est favorable à une religion qui est tout l'opposé du nazisme et qu'il prend parti pour un peuple méridional au prise avec des envahisseurs nordiques, alors qu'on attendrait de lui le contraire... Il n'y a à cela nulle explication logique puisque nous sommes dans le mythe et la fantasmagorie... Mais il y a une contradiction terrible dont Otto Rahn dut bien prendre un jour la mesure.

Armand Seguin

¹. Ernesto Milà, *Teosofia, ariosofia, nazismo, La clave esotérica del hitlerismo*, Ediciones Titania, 2010

². Arnaud d'Apremont, *Otto Rahn, un hérétique rêveur européen au XX^{ème} siècle*, Hêtre Éditions, 1994.

³. Mario Baudino, *Otto Rahn, faux cathare et vrai nazi*, Privat, 2007.

⁴. Stéphanie Thonnet, « La véritable histoire de ... Indiana Jones », *France5 et vous*, juillet 2011.

⁵. Kyot (forme germanisée de Guyot), personnage hypothétique dont Wolfram von Eschenbach feint de s'inspirer.

[6.](#) Wolfram von Eschenbach (1170-1220) est considéré comme l'un des plus grands poètes épiques allemand de son temps. Il est avant tout connu pour son *Parzival*. Basé sur Perceval de Chrétien de Troyes, c'est le premier écrit en allemand dont le sujet est le Saint Graal. Dans cet *opus*, Eschenbach exprime son dédain pour la version inachevée de Chrétien de Troyes, et déclare que sa source est un poète appelé Kyot qui vivait en Provence. Quelques spécialistes pensent que Wolfram fait allusion à Guiot de Provins, d'autres estiment que Kyot est simplement un dispositif littéraire inventé par Wolfram von Eschenbach pour justifier ses déviations de la version de Chrétien de Troyes. En effet, sa version de la quête du Graal, dans *Parzival*, puis dans *Titirel*, donne au mythe une sonorité ésotérique beaucoup plus prononcée que chez Chrétien de Troyes. Le *Parzival* de Wolfram von Eschenbach fut la source principale de Richard Wagner lorsqu'il conçut le livret de son opéra, *Parsifal*. Par ailleurs, Parzifal est le père de Lohengrin, titre d'un autre opéra wagnérien. Wolfram von Eschenbach lui-même apparaît comme personnage dans *Tannhäuser* qui est, lui aussi, un autre opéra de Wagner.

[7.](#) Maurice Magre (1877-1941), écrivain, poète, dramaturge, et ésotériste disciple d'Helena-Petrovna Blavatsky et de Sri Aurobindo. Il fut un défenseur ardent de l'Occitanie et il contribua grandement à faire connaître le sort malheureux des cathares au XIII^{ème} par ses deux romans : *Le Sang de Toulouse. Histoire albigeoise du XII^{ème} siècle*, Fasquelle Éditeurs, 1931, et *Le Trésor des Albigeois*, Fasquelle Éditeurs, 1938. Il fonda, en 1937, la Société des Amis de Montségur et du Saint Graal et une stèle évoque son souvenir à quelques mètres des ruines du château cathare.

[8.](#) Myriam de Pujol-Murat, propriétaire du château de Lordat dans les Pyrénées ariégeoises. Spirite et membre de la Fraternité des Polaires, elle affirmait être apparentée à Esclarmonde de Foix et avoir la capacité de s'entretenir avec l'Esprit de celle-ci.

[9.](#) Antonin Gadal (1877-1962), instituteur et guide pour le syndicat d'initiative d'Ussat-les-Bains, il créa le musée qui porte son nom à Tarascon-sur-Ariège. Fondateur de la Fraternité du Saint Graal et des cathares, il dédia son existence à l'étude du catharisme. Durant les huit dernières années de sa vie, il fut un des dirigeants du Lectorium rosicrucianum où il estimait que s'effectuait la réunification du catharisme, des tenants du Saint Graal et du rosicrucianisme.

[10.](#) Déodat Roché (1877-1978) magistrat, homme politique et occultiste. Membre, en 1896, du Groupe indépendant d'études ésotériques de Papus, il rejoignit, en 1899, l'Église gnostique universelle dont il devint évêque en 1903. Initié au Grand Orient de France, il fut vénérable de la loge de Carcassonne « Les vrais amis réunis ». En 1921, il découvrit l'œuvre de Rudolf Steiner et rejoignit sa Société anthroposophique l'année suivante. À l'automne 1948, Déodat Roché fit paraître le premier numéro des *Cahiers d'études cathares* et, en avril 1950, il fonda avec d'autres anthroposophes la Société du souvenir et des études cathares.

[11.](#) SS générale, à ne pas confondre avec la *Waffen-SS*, la SS combattante.

[12.](#) Sur celui qui fut nommé le « Raspoutine d'Himmler », on lira avec intérêt : Michael Moynihan, *Karl Maria Wiligut, Le roi secret*, Le Camion noir, 2008.

[13.](#) Otto Rahn, *La Cour de Lucifer, voyage au cœur de la plus haute spiritualité européenne*, Le Camion noir, 2015.

[14.](#) Armin Mohler, in *Nouvelle École* n° 33, page 123.

[15.](#) Elle le fut, *post mortem*, le 17 mars.

[16.](#) Témoignage d'un des enfants l'ayant trouvé, cité in « Auf den Spuren von Otto Rahn » (*Aorta* n° 7, 1991). La collection complète de la revue allemande *Aorta* a été traduite en français et publiée par Le Camion noir, en 2012, sous le titre *Blutleuchte, mysticismes anciens et contemporains*.

[17.](#) Nom de la mort volontaire chez les cathares.

Préface du traducteur

« *Croisade contre le Graal* » nous l'appelons, nous, croisade des Albigeois. Otto Rahn, écrivain allemand distingué, va nous exposer, en la motivant avec soin, sa conviction : le Graal, selon lui, a eu pour derniers détenteurs les cathares du Midi de la France et il a péri avec eux, à la suite de la croisade déchaînée par le pape et le roi de France au début du XIII^{ème} siècle.

« *J'avais depuis longtemps (écrit notre auteur dans un épilogue dont nous ne donnerons que l'essentiel), formé le projet d'étudier les rapports, si mal connus, qui existent entre la poésie et le mysticisme romans, ainsi que leur influence sur la mentalité allemande au Moyen Âge. C'est en commençant mon enquête sur place, en Roumanie même, que j'ai découvert la route directe qui mène de Montségur, le "Temple de l'Amour (la Minne) suprême" en Roumanie, jusqu'à Wildenstein, patrie du plus grand Minnedichter allemand, Wolfram d'Eschenbach. Alors seulement, je me suis rendu compte que ce monde de la Minne allemande et romane, qui nous est à la fois si proche et si lointain, ne peut être contemplé dans sa beauté sublime et en revenant à la base, à l'origine commune, que si l'on connaît la mystique d'amour qui a fleuri sur leur souche identique au début, la souche germano-celtique...*

Le présent livre, n'a ni voulu, ni pu traiter à fond le sujet choisi. Sa seule prétention est d'avoir rassemblé dans un même champ visuel des faits appartenant à plusieurs domaines réputés jusqu'ici distincts. Pour ce faire, il a pris la forme d'un "récit de voyage" à travers les montagnes, les châteaux-forts, les grottes et les livres plus ou moins jaunies. Cette forme n'empêche pas tel ou tel point de mériter une étude à la loupe de la part de personnalités plus compétentes...

C'est à l'instigation de mon maître de Giessen, le baron de Gall, que j'ai entrepris mes premières recherches sur les hérétiques. Des années passèrent, quand tout à coup, des circonstances imprévues et exceptionnelles me fournirent la possibilité de faire le voyage des Pyrénées, avec Montségur pour objectif. Après un séjour de plusieurs semaines aux abords de ce castel en ruines, une légende, concernant les derniers cathares

emmurés dans une caverne de l'Ariège, m'induisit à transporter ma résidence à Ornolac, dans le Sabarthès. Là-bas, j'eus la chance de rencontrer un Trevrizent¹ on ne peut plus compétent et empressé, Antonin Gadal, un préhistorien, qui a sous sa garde toutes les grottes du Sabarthès — à l'exception des grottes de Niaux et de Bèdeilhac — et qui a réalisé là, au cours de plusieurs dizaines d'années de recherches difficiles, un excellent travail. Non content de me donner la possibilité, à moi étranger, d'exécuter dans ces grottes classées comme sites historiques, tous les travaux que je jugeais utiles, A. Gadal a mis à ma disposition sa riche bibliothèque et son musée privé. A. Gadal se propose, ainsi qu'il me l'a fait savoir, de publier prochainement le résultat de ses enquêtes. Bien qu'il s'agisse là d'une œuvre de spécialiste sur la préhistoire et sur la spéléologie, cette publication n'en confirmera et n'en prolongera pas moins tel ou tel point de mes récits. Ce m'est une satisfaction que de remercier ici encore, A. Gadal pour son aide désintéressée, et d'attirer l'attention de ceux que cela pourrait intéresser sur les renseignements que A. Gadal est prêt à leur donner s'ils le désirent.

Je m'accuserais d'ingratitude, si je ne songeais avec reconnaissance à mes amis pyrénéens, qui ont contribué de toutes manières à l'achèvement de mon livre.

La comtesse de Pujol-Murat m'a permis de me familiariser avec le passé héroïque de Montségur, elle dont les ancêtres ont donné leur vie pour la défense de leur pays envahi, elle qui a l'honneur de compter parmi ses aïeux Hugues de Payens, le fondateur de l'Ordre des Templiers, et avant tout la grande Esclarmonde de Foix. Le cercle de mes amis romans ne serait pas complet, si je ne mentionnais les noms de Bélissen, Roché, Palauqui, Meslin et Maupomé, qui m'ont fourni dans mon labeur leur complaisant appui.

Je ne voudrais pas manquer d'adresser mes meilleurs remerciements à ces Messieurs de la Bibliothèque Nationale à Paris et de la Bibliothèque universitaire de Fribourg pour le dérangement que je leur ai causé. »

On le voit d'après cette première préface (encore qu'elle soit placée en épilogue) : il s'agit, en l'espèce, d'un récit composé sur documents, après

des recherches prolongées et minutieuses. Non seulement, en effet, Otto Rahn a fouillé courageusement ces cavernes pyrénéennes, fécondes en surprises, que nous décrivait l'an dernier un vaillant spéléologue², ces grottes où ne se risquent jamais les habitants du pays. Il a fouillé aussi les livres et les archives. La fin de son ouvrage, dans son édition allemande, nous donne une abondante bibliographie qu'il n'a pas été jugé utile de reproduire dans la présente. De plus, sa culture très étendue lui a permis certains rapprochements, ingénieux, dont nous allons avoir à parler aussi.

Son récit, constamment vivant, témoigne de beaucoup de science et d'un talent narratif indubitables. Nous laissons aux compétences le soin de se prononcer sur sa valeur scientifique. Ce que l'on peut dire, c'est que nous avons là le roman, presque le poème d'un lyrique, d'un enthousiaste qui a pris, avec feu, fait et cause pour les cathares. *Victrix causa diis placuit sed victa Catoni*³...

Otto Rahn lui-même cite à sa page 325 l'auteur de *La Pharsale*. Comme Maurice Magre, qu'il connaît et aime à évoquer, il est lyrique, il est romantique. Le Bien, le Mal, tout le bien d'un côté, tout le mal de l'autre, les rayons, les ombres, l'histoire vue à la Victor Hugo, à la Michelet. Son livre y gagne, aussi bien, en coloris et en ardeur.

Un historien non suspect de cléricisme l'écrivait récemment encore : il ne faut pas perdre de vue que l'hérésie cathare a représenté pour le catholicisme romain un péril mortel, aussi grave, par exemple, que l'arianisme⁴. Entre eux, ce fut une lutte acharnée, sans pardon : vaincre ou mourir. De cela, Otto Rahn convient ; mais alors ne s'explique-t-on pas, dans une certaine mesure, les violences inouïes des deux partis en présence ? On ne se rend pas assez compte que les mœurs de l'époque n'étaient pas du tout les nôtres. Bien des traités vont nous être cités, qui attestent chez les purs⁵ une cruauté et une perfidie toutes semblables à celles de leurs tortionnaires. En outre, il est aujourd'hui prouvé que beaucoup des reproches faits au Saint-Siège, à propos de l'Inquisition, retombent sur les souverains temporels, en particulier nos rois de France aux mains desquels l'Inquisition, de plus en plus, devint un instrument de conquête commode. Enfin un pape comme Innocent III a condamné lui-

même (et de nos jours des princes de l'Église comme Mgr. D'Hulst et tant d'autres) les excès du Saint-Office.

Ceux-ci seront, dans une certaine mesure, atténués encore si l'on veut bien songer aux conséquences qu'eut entraînées le triomphe du catharisme. Parfaitement justifié dans son principe par les excès évidents et la décadence morale et intellectuelle du clergé, le soulèvement des purs, s'il avait réussi à étouffer l'Église romaine dans ces régions, n'aurait-il pas, au simple point de vue culturel et social, représenté au contraire une régression ? Que dire, en effet, d'une « religion » qui prêche l'extinction de l'espèce humaine par la « grève » des rapports conjugaux et le suicide ? Quand bien même il serait démontré que l'écrasement de catharisme fut celui de la civilisation romane — ce qu'il ne fut pas, sauf pour Mistral ! — la disparition de cette culture n'eût-elle pas mieux valu encore que celle de la race humaine ou, sans aller aussi loin, de la civilisation « tout court », au profit d'un nihilisme, d'un anarchisme où bientôt l'Europe entière aurait sombré ?

Le drame si bien mis en scène par Otto Rahn n'en reste pas moins au plus haut degré pathétique. Rahn commence par un tableau très vivant de ce milieu si original des troubadours qui fut un foyer de catharisme intense : poètes d'humble naissance, grands seigneurs bientôt empressés à rivaliser avec eux, nobles dames (dont il exagère peut-être la vertu)⁶.

Dans une deuxième partie, qui s'intitule « Le Graal », le catharisme nous est exposé dans le détail : sa théogonie d'abord (dont le « simplisme » explique en partie le succès) et qui est pour le chercheur l'occasion d'hypothèses, toujours intéressantes, sur les relations entre le néo-manichéisme et les légendes hindoues, perses, helléniques, qui lui sont si étroitement apparentées. Ainsi la légende des Argonautes est confrontée par notre guide, au cours de ses promenades mythologiques, avec la « *quête du Graal* » telle que la conte dans son *Parcival*, son compatriote Wolfram d'Eschenbach. D'où le titre de ce chapitre. On revient ensuite à la morale et aux pratiques cathares, tout en nous décrivant les derniers sanctuaires de leur culte, au plus profond du massif du Sabarthès, dans les Pyrénées ariégeoises.

Les tierce et quatrième parties narrent la croisade que nous appelons « des Albigeois », en réalité du Nord contre le Midi. Elle nous est présentée comme une sorte de *Strafexpedition*, d'expédition punitive où tous les torts sont du côté « *du Louvre et du Vatican* ». Mais le récit en est extrêmement coloré, il nous rappelle — ou nous apprend — maints détails oubliés ou ignorés de cette histoire du Moyen Âge, si passionnante avec ses individualités prodigieuses, si passionnée aussi, si facile à passionner...

Mais comment rester impartial dans des questions qui nous tiennent tellement à cœur ? Lisons avec ferveur les développements, même stylisés, d'Otto Rahn et sachons lui gré d'avoir témoigné pour l'histoire de notre pays - d'une partie de notre pays – un intérêt aussi vibrant, aussi chaleureusement sympathique.

[1.](#) L'ermite qui, chez Wolfram d'Eschenbach, renseigne Parzival sur le Graal. Cf. la préface de M. Tonnelet à son excellente traduction française du *Parzival*, Éditions Montaigne, Paris, 1933.

[2.](#) Norbert Casteret, *Quinze ans sous terre*, Didier-Perrin, Paris, 1933.

[3.](#) « *La cause du vainqueur a séduit les dieux, mais celle du vaincu a séduit Caton* », Lucain, *La Pharsale*, I, 128.

[4.](#) Denis Seurat, *Histoire des Religions*, 1934. Sans s'en douter, il répète le mot de César d'Heisterbach cité par Otto Rahn « *L'hérésie eût empoisonné toute l'Europe, si elle n'eût été exterminée par le glaive et par le feu* ».

[5.](#) Pur est un synonyme de cathare (note de l'éditeur).

[6.](#) Cf. Jean Guiraud, *L'Inquisition médiévale*, Grasset 1928, qui donne pp. 36-37 maints exemples d'infidélité conjugale chez « ces dames ». Rahn lui-même en cite plusieurs cas.

*« Si de Troyes maistre Chrestien
À ce récit a fait tort,
Kyot à bon droit s'en peut irriter,
Qui nous transmet les récits véridiques.
De Provence en pays allemand
Le vrai récit nous fut envoyé
Et l'aventure parvint à bon port.
Je n'en veux plus dire maintenant,
Moi, Wolfram d'Eschenbach,
Que ce qu'a dit le maître de là-bas. »*

Avant-propos

Wolfram d'Eschenbach¹ nous apprend que messire Kyot, le maître bien connu, aurait envoyé, de Provence, le récit véridique du Graal en pays allemand et que Chrestien de Troyes (l'auteur de *Perceval le Gallois ou le conte du Graal*), en aurait dénaturé la légende. Nous ne connaissons pas, à vrai dire, d'épopée du Graal qui ait Kyot pour auteur ; mais nous savons cependant qu'à la fin du XII^{ème} siècle, le poète français Guyot de Provins, a visité les cours les plus réputées du Nord et du Midi de la France, et parmi ses poèmes, nous connaissons une *Bible* où il dessine la caricature de ses contemporains. On croit pouvoir attribuer à Guyot (et nous le faisons pour des raisons qui apparaîtront plus tard), une version de *Parzival* aujourd'hui perdue. La première partie du *Parzival* de Wolfram est tout à fait sous l'influence du *Perceval le Gallois* resté inachevé, et l'imité de près. Puis, à partir du neuvième livre de son *Parzival*, Wolfram d'Eschenbach donne une interprétation complètement neuve de la légende du Graal. Si Guyot a été le second modèle suivi par Wolfram, son influence ne saurait entrer en considération que pour la dernière partie, la plus importante en ce qui regarde le Graal.

Comment et pour quelles raisons la version originale de Guyot a-t-elle pu être perdue ? On a émis à ce sujet maintes hypothèses, mais la plus vraisemblable, à mon sens, n'a jamais été formulée. On a toujours perdu de vue ce fait qu'à la suite des croisades qui eurent pour théâtre la Provence et le Languedoc, entre 1209 et 1229, à la suite surtout de l'offensive conduite par l'Inquisition dans le Midi de la France, une forte partie de la littérature provençale a été anéantie. L'exclusive prononcée et appliquée par les acteurs de la croisade des Albigeois et par l'Inquisition a porté ses fruits. Tous les livres suspects d'hérésie ont été jetés au feu, et seuls, ceux dont les feuillets s'envolaient intacts vers le ciel ont été reconnus non-hérétiques. Aussi n'en a-t-il subsisté qu'un petit nombre.

Walter Map, clerc à la cour d'Henri II d'Angleterre et peut-être l'auteur du *Grand Saint Graal*, composé vers 1189, nous rapporte qu'il n'y a point d'hérétiques en Bretagne, mais qu'en revanche, ils sont nombreux en Anjou (l'Anschauwe de Wolfram) et innombrable en Bourgondie et en Aquitaine (donc en Provence et en Languedoc). César d'Heisterbach nous apprend

que « *l'erreur albigeoise* » avait fait de tels ravages autour d'elle qu'elle comptait, dès son époque, des adeptes dans presque un millier de villes, et qu'elle aurait empoisonné toute l'Europe, si elle n'eut été exterminée par le glaive et par le feu. Un historien appartenant aux minorités la cite, avec les juifs, les païens, les mahométans et les empereurs d'Allemagne parmi les cinq principaux persécuteurs de Rome...

Les Albigeois, qui de la ville d'Albi ne tenaient que leur nom, représentaient, quant à leurs doctrines, deux hérésies distinctes. La plus connue était celle des vaudois, qui devait son origine au Lyonnais Pierre Valdo et qui, en un temps incroyablement court, se répandit en Occident. La seconde secte était celle des cathares (du grec *katharos* pur, d'où le mot allemand de *Ketzer*), qu'on pourrait appeler les *Mahatma*² Gandhi de l'Occident au Moyen Âge. Ils se demandaient, courbés sur leurs métiers de tisserands, si « *ce n'était pas l'Esprit de la Terre qui tissait véritablement, au métier bruissant du Temps, la robe vivante de la Divinité* »³.

On les appelait aussi « les tisserands ».

Comme le présent livre ne vise nullement à retracer l'histoire des sectes, je ne mentionnerai les vaudois que là où ils rentrent dans le cadre de mes recherches.

C'est pour les mystérieux cathares que ce livre a été écrit...

Nous ne savons que très peu de chose sur eux, toute leur littérature ayant été détruite. Nous ne nous étendrons pas sur la valeur qu'il faut attacher aux aveux que l'Inquisition, dans ses chambres de torture, sut tirer de certains cathares. Sauf quelques ouvrages spéciaux d'histoire et de théologie et dont la plupart me semblent bien loin de la vérité, on n'a pour ainsi dire rien écrit à leur sujet. De plus, pour des raisons qui apparaîtront d'elles-mêmes au cours de mon travail, on a fait le silence sur leur « pureté », et leur prodigieux courage à confesser leur foi.

Maurice Magre, l'aimable vulgarisateur de la sagesse hindoue — je voudrais le remercier ici des recommandations amicales qu'il m'a données pour son pays natal, dans le Midi — a consacré dans son livre *Magiciens et*

illuminés quelques chapitres au mystère des Albigeois. Son hypothèse, selon laquelle les cathares auraient été, au Moyen Âge, les bouddhistes de l'Occident, compte nombre de partisans et elle a été adoptée par des historiens très sérieux, comme par exemple Guiraud dans son *Cartulaire de Notre-Dame de Prouille*. Toutefois, l'opinion de Magre, qui veut que les doctrines hindoues sur la migration des âmes et la théorie du *nirvâna* aient été importées, par un « sage » du Tibet, dans cette France méridionale de vie si facile, ne saurait, malgré son attrait, résister à la critique même la plus tolérante.

Et quand je me décidai à faire un assez long séjour dans l'une des parties les plus belles, mais les plus sauvages et inhospitalières des Pyrénées, ce ne fut pas du tout — comme l'ont affirmé péremptoirement quelques journaux français — pour vérifier sur place le livre de mon ami Maurice Magre, mais tout simplement pour donner forme, sur les lieux mêmes, à un sujet qui m'avait véritablement conquis jusqu'à l'âme.

Venu à la Bibliothèque nationale, à Paris, pour trier et contrôler les résultats de mes recherches, j'y tombai sur une brochure de Joséphin Péladan, où cet écrivain suppose des relations secrètes entre les troubadours cathares et les Templiers du Graal, entre Mountsalvatge et les ruines du château de Montségur, dernier refuge des cathares pendant la croisade des Albigeois : *De Parzival à Don Quichotte (le Secret des Troubadours)*.

Entre temps, j'avais eu la chance de découvrir dans les grottes pyrénéennes les traces de certaines stations inconnues dans le calvaire des hérétiques. Rattachées aux légendes locales, ces traces dissipèrent tous mes doutes quant à une relation plus qu'étymologique entre Mountsalvatge (*Mons salvatus*) et Montségur (*Mons securus*).

Le catharisme a été une hérésie : seule, la théologie donne la clef de sa mystique remplie d'énigmes. Pour ce qui concerne l'éclosion et le déclin de la civilisation romane, seul un historien de la civilisation est à même de les retracer dignement. Dans les épopées du Roi Artus, de Parcival, Galaad et Titurel, seul un historien de la littérature est capable de s'orienter. Les grottes qui furent mes plus importants, mais mes plus difficiles et mes plus dangereux « documents », exigent un spéléologue et un préhistorien. Et le

« *Sésame, ouvre-toi* » qui permet d'entrer dans la ronde mythique et mystique du Graal, ne s'ouvre qu'à l'artiste.

Je demande l'indulgence, si l'une ou l'autre de ces conditions préalables ne se trouve pas ici remplie. Mais je n'ai voulu qu'une chose : conduire mes contemporains dans une terre nouvelle que j'ai rendue accessible moyennant un travail assidu, avec les cordes et la lampe du mineur, raconter aux hommes d'aujourd'hui le martyr qu'ont subi les hérétiques Templiers du Graal.

[1.](#) Otto Rahn adopte, comme on le verra plus loin, la thèse moderne : il considère comme la seule authentique l'indication de Wolfram, que le Graal n'est pas le calice de la Cène, mais bien une pierre (note du traducteur).

[2.](#) *Mahatma* signifie en sanscrit : « Grande âme », il a un usage similaire au terme chrétien saint (note de l'éditeur).

[3.](#) Citation de *Faust* I, 509-510 (note de l'éditeur).

Première partie : Parzival

« Mais pour lors Parcival dit :
“Si chevalerie pourchasse la récompense d’amour
Et malgré tout le paradis de l’âme
Avec l’écu et pareillement la lance,
Chevalerie fut toujours mon ardent désir.”

C’est vrai, tu as nom Parcival¹.
Le nom veut dire : “Qui passe au travers !” »
Wolfram d’Eschenbach

¹. Chez Chrestien de Troyes, Perceval.

Chapitre 1 – Ceux qui chantent le printemps et la Minne

Ces couleurs éclatantes, qui offusquent des regards habitués au demi-jour septentrional, on ne saurait les séparer du paysage provençal ou languedocien, où sont de règle le soleil et un ciel toujours azuré. Ciel bleu, mer plus bleue encore, côtes de rochers pourpres, mimosas jaunes, pins noirs, verts lauriers, et des montagnes au sommet desquelles la neige ne se retire jamais.

Quand tombe la nuit méridionale, des étoiles d'une invraisemblable grandeur scintillent et rayonnent, si proches qu'on s'imagine presque pouvoir les atteindre de la main. La lune méridionale n'est pas, elle non plus, la lune du Nord. Elle en est la sœur jumelle, mais plus magnifique et plus mystérieuse...

Soleil et lune du Midi sont générateurs d'amour et de chansons. Quand le soleil resplendit, le chant naît de lui-même. Alors, les chansons s'éveillent, elles que la brume maussade tenait captives, et elles s'élancent dans l'azur, derrière les alouettes. Et quand la lune se lève sur la mer, elle chasse devant elle les chansons pour que, rivales des rossignols, elles aillent briguer les faveurs des belles dames.

Entre les glaciers des Alpes et les Pyrénées ensoleillées, depuis les bords plantés de vignes de la Loire jusqu'aux paradisiaques jardins en terrasse de la Côte d'Azur et de la Côte Vermeille, s'était épanouie, au début de notre millénaire, une civilisation brillante, aimable et spirituelle, où la poésie et l'amour, la *Minne*¹, avaient leurs lois. Ces lois, les *leys d'amors*, auraient été, ce dit-on, données au premier troubadour par un faucon perché sur la branche d'un chêne d'or.

Les *leys d'amors* comprenaient trente-et-une prescriptions. Et, fait singulier, elles posaient comme principe suprême que la *Minne* excluait toute idée d'amour corporel ou de mariage. La *Minne* représente l'union des âmes et des cœurs, le mariage l'union des corps. Le mariage signifie la mort de la *Minne* et de la poésie. L'amour, simple passion, s'évanouit vite avec la jouissance sensuelle. Quiconque porte en son cœur la véritable *Minne* ne désire point le corps de sa bien-aimée ; il ne souhaite que son cœur. La vraie

Minne est pure et incorporelle. La *Minne* n'est pas l'amour ; Eros n'est pas le sexe.

« *Les amants devraient être de cœur pur et ne penser qu'à la Minne, car la Minne n'est point péché, mais une vertu, qui rend les mauvais bons et les bons meilleurs. E d'amer mou castitas (et d'amour vient chasteté)* ». Ainsi parle Guillaume Montanhagol, troubadour toulousain².

C'était les troubadours qui avaient établi les *leys d'amors*. À ce qu'on appelait les « cours d'amour », les dames jugeaient tous les chevaliers et chanteurs coupables d'avoir enfreint les lois de la *Minne*.

Le *Minnedienst* ou service d'amour, l'hommage rendu à la grâce et à la beauté, les troubadours le désignaient par le terme de *domnei* (de *domina* = dame). Le *domnei* provoquait chez le *donmejaire* ou serviteur de la *Minne*, la *joy d'amor*, l'élan amoureux qui fait le poète. Était victorieux celui qui composait les plus beaux *Minnelieder* ; le chanteur, une fois l'hommage rendu à sa dame, devenait le vassal, le tributaire de celle-ci. Elle pouvait désormais disposer de lui comme s'il était son serf. Sur les genoux de sa belle, le troubadour lui jurait fidélité éternelle, comme on fait à un suzerain. En gage d'amour, la dame donnait à son paladin-poète un anneau d'or, lui enjoignait de se lever et lui déposait un baiser sur le front. Premier baiser, généralement le seul... et qui s'appelait *consolament*. *E d'amor mou castitaz*. Certains prêtres provençaux bénirent même cette union mystique, en la plaçant sous l'invocation de la Vierge Marie.

Dans le Nord de la France, plus encore en Italie et principalement en Allemagne, le chevalier ne connaissait d'autre patrie que la salle d'armes, la lice et le champ de bataille. On ne concevait pas de chevalerie sans noblesse. N'était chevalier que le noble, capable de partir en guerre avec son destrier et ses hommes d'armes montés.

Dans les pays romans, au contraire, tout bourgeois ou paysan pouvait accéder à la chevalerie, pourvu qu'il se montrât brave et loyal, ou apte à rimer. L'épée, la parole et la harpe étaient les attributs du chevalier roman, abordables à tous. Le paysan expert à la parole était anobli, l'ouvrier poète, sacré chevalier.

« Un homme bien né doit se montrer bon guerrier et amphytrion généreux, il doit attacher la plus grande importance à porter une belle armure, à témoigner d'élégance choisie et de politesse. Plus un noble possède de vertus, plus il est parfait chevalier. Mais des bourgeois peuvent également posséder les vertus chevaleresques. Même non nobles de naissance, ils peuvent néanmoins l'être de sentiments. Mais il est une vertu qui doit être commune à tous, nobles et bourgeois : la loyauté. Celui qui est pauvre peut y suppléer par des discours courtois et la galanterie. Celui, au contraire, qui ne sait rien faire ni rien dire, ne mérite aucune considération et n'est point digne de mes vers », dit le troubadour Arnaud de Mareuil, fils lui-même de parents pauvres et humbles, d'abord scribe, puis poète à la cour du vicomte de Carcassonne et Béziers.

Nous voyons donc que grands et petits pouvaient devenir chevaliers, pourvu qu'ils fussent vaillants et honnêtes, ou encore serviteurs de la *Minne* et poètes. Les lâches et les lourdauds sont indignes de la chevalerie. Le mulet leur tient lieu de palefroi.

« Tenez-vous toujours éloignés des sots et fuyez les discours malveillants. Si vous voulez faire votre chemin dans le monde, soyez magnanimes, francs, hardis et toujours prêts à parler de choses courtoises. Si vous n'aviez par hasard pas assez d'argent pour vous bien habiller, veillez du moins à ce que tout soit bien propre, en particulier vos chaussures, votre ceinture et votre poignard. Rien ne plaît davantage et rien ne donne meilleur aspect. Quiconque veut arriver à quelque chose au service des dames doit être adroit en toute chose, afin que sa dame ne le découvre jamais en défaut. Efforcez-vous de plaire aux amis et connaissances de votre dame, pour qu'elle n'entende dire que du bien de vous. Cela exerce sur les cœurs une influence toute spéciale. Quand votre dame vous reçoit, n'ayez jamais vergogne de lui dire qu'elle a conquis votre cœur. Et si jamais elle devait vous accorder ce que vous lui demandiez, n'en laissez jamais rien savoir à personne. Au contraire, plaignez-vous à quiconque de ne pouvoir rien obtenir, car les femmes ne peuvent supporter les bavards ni les sots. Et maintenant, vous savez comment on fait son chemin en ce monde et comment on plaît aux dames... », nous enseigne le troubadour Amanieu des Escas.

Les troubadours étaient de joyeux drilles. Qu'importait après tout si, en dehors du pur service qu'ils vouaient à leur dame, ils s'éprenaient en route d'un joli minois et n'arrivaient pas, le soir, au castel où ils devaient souper et prendre gîte ? Le ciel du Midi est doux ; il suffit d'étendre la main pour y cueillir des fruits, et l'eau qui gicle de la source semble à celui qui la boit tout aussi délectable que le vin du Roussillon.

Bien sûr, les *leys d'amors* prescrivaient que la *Minne* devait être pure comme une prière. Mais un sang chaud coule dans les veines du Méridional ; avant de vieillir, les troubadours avaient été jeunes, et de vieilles femmes n'avaient cure de trouver des paladins.

La voix mélodieuse de la chevalerie était la poésie, son gracieux langage, le provençal, le premier en date des idiomes néo-latins, mais bigarré, comme la trame d'un tapis multicolore, d'échantillons ibères, grecs, latins, celtiques, gothiques et arabes. De France, d'Italie, de Catalogne, d'Aragon et de Portugal, les troubadours s'en venaient à Montpellier, Toulouse, Carcassonne et Foix, pour y apprendre des rimes nouvelles et se mesurer avec des rois et des princes poètes, Richard Cœur de Lion, Alphonse d'Aragon, Raymond de Toulouse.

Qui ne connaît le fin et batailleur Bertran de Born, que Dante rencontre, décapité, aux enfers et Arnaud Daniel, perpétuel amoureux qui, au purgatoire, « *chante parmi les larmes et, voit, avec désolation, sa folie passée* » en priant le grand Florentin de penser toujours à lui ? Et leurs pareils, tous plus fols et plus doués les uns que les autres Bernard de Ventadour, Gaucelm Faidit, Peire Vidal, Ramon de Miraval et le mélancolique Arnaud de Mareuil, l'élève favori d'Arnaud Daniel et le paladin malheureux de la comtesse de Carcassonne...

La vie, les amours, les ris et les pleurs des troubadours romans, quelqu'un nous les a racontés, qui les a vus et connus : leur biographe Michel de la Tour. Celui-là en sait plus long sur les « rimeurs » que n'importe qui. Écoutons-le.

Voici d'abord Giraut de Borneil, né dans la région d'Excideuil (Dordogne). D'origine modeste, mais intelligent, il était appelé *maestro dels trobadors* par ses admirateurs, masculins et féminins. Il passait les hivers à

l'*escola* (l'école) pour s'y instruire dans les sciences, et l'été, s'en allait de château en château, suivi de deux chanteurs qui accompagnaient ses chants à la harpe. Jamais il ne daigna prendre femme ; tout son gain allait à des parents dans le besoin et à l'Église.

Messire Raymond de Miraval était un pauvre chevalier des environs de Carcassonne. Mais ses beaux vers, son expérience de la *Minne* et du service des dames lui attirèrent estime, honneurs et présents de la part du comte de Toulouse, dont il était le vassal, ainsi d'ailleurs que du roi Pierre d'Aragon, du vicomte de Béziers, de messire Bertrand de Saissac et autres barons qui tous jouèrent un rôle, au camp hérétique, dans la croisade des Albigeois. L'histoire nous apprend que, malgré ses succès auprès des dames, il ne reçut d'elles pas le moindre « bien »³.

Comme son nom l'indique, Peire (Pierre) d'Auvergne était originaire de la région de Clermont-Ferrand. Bon poète et bon chanteur, il fut le premier troubadour vraiment marquant dans le pays, jusqu'au jour où Giraut de Borneil entra dans la danse. Un de ses poèmes fait allusion au château de Poivert (ou Puivert), résidence d'été de la vicomtesse Adélaïde de Carcassonne. D'après un passage – d'ailleurs tronqué – de Michel de la Tour, notre source ici, il semble bien qu'il ait donné dans l'hérésie et fait pénitence.

C'est un Roussillonnais que Guillem de Cabestaing. Une noble dame vivait dans son pays nommée Donna Soremonda. Elle était femme de messire Raimon de Roussillon, puissant seigneur, méchant impulsif, riche et plein d'orgueil. Guillem, épris de Donna Soremonda dédia mainte poésie à cette jeune femme gaie et belle, qui lui voulait nous dit-on, « *plus de bien* » (*ben major*) qu'à personne au monde. La chose vint aux oreilles de maître Raimon. Jaloux et irascible, il fit espionner son épouse et, un beau jour rencontrant le poète sur sa route, il l'occit, lui arracha le cœur de la poitrine et lui trancha la tête. Mieux encore, ce cœur, il le fit rôtir, assaisonner à la poivrade et présenta à sa femme ce met à déguster. Le repas fini, il lui demanda : « *Savez-vous ce que vous venez de manger ?* »

« *Non, répondit la dame, c'étaient mets excellent et succulent.* » Il lui révéla alors qu'elle avait mangé le cœur de Guillem de Cabestaing et, pour

lui prouver, fit apporter devant elle la tête du malheureux. À cette vue Donna Soremonda tomba en pâmoison ; mais quand elle revint à elle dit à son époux : « *Messire, vous m'avez donné à manger mets si savoureux que jamais plus ne mangerai rien d'autre.* » Et courant à son balcon, elle se précipita dans le vide.

Mais bientôt il fut bruit dans toute la région du trépas misérable de messire Guillem de Cabestaing et de Donna Soremonda. On mena partout grand deuil et une plainte arriva, émanant du roi d'Aragon, suzerain de messire Raimon de Roussillon et donc aussi de Guillem de Cabestaing. Le roi chevaucha à grandes enjambée vers Perpignan, fit comparaître devant lui messire Raimon, le fit appréhender, dépouiller de ses biens et jeter au plus profond d'un cachot. Les corps de Guillem et de sa dame furent rapportés à Perpignan et enterrés devant la porte de l'église. Sur l'építaphe, on lisait quelle avait été leur fin et dorénavant, tous les chevaliers et les dames du comté du Roussillon, reçurent l'ordre de se rendre chaque année en pèlerinage à Perpignan pour la cérémonie anniversaire des deux décès.

Ce drame de la jalousie ne fut pas le seul, comme on le pense bien. Lui aussi, Bernard de Ventadour, fils d'un humble aide-boulangier du château de Ventadour en Corrèze, provoqua l'ire de son seigneur et maître, le vicomte de Ventadour. Ses poèmes, ses fervents hommages avaient tourné la tête à la belle vicomtesse. Seulement, elle sut désarmer la fureur de son mari en obtenant de messire Bernard qu'il prit la route de l'exil. Et Bernard s'en fut à la cour de Normandie. Il y célébra la duchesse, qui lui fit cordial accueil, mais il rencontra un rival heureux en la personne du roi d'Angleterre, qui épousa la duchesse et l'emmena dans ses États. Resté seul, inconsolable, le troubadour émigra chez Raimon, comte de Toulouse, resta à sa cour jusqu'à la mort du noble sire qui trépassa dans ses bras, puis entra, comme Bertran de Born, au monastère de Dalon, où il mourut. Michel de la Tour, qui raconte cette destinée, assure tenir son récit du propre fils de la vicomtesse de Ventadour.

De tous les troubadours, le mieux doué fut peut-être, au dire de Latour, Peire Vidal, un toulousain. Mais ce rimeur habile manquait d'une qualité : le jugement. Il était capable de dire les plus grosses sottises, qu'il s'agit d'armes ou d'amour, et les vers les plus perfides échappèrent à sa plume

calomnieuse « *Je ne mens pas, écrit la Tour, en disant qu'un chevalier de Saint-Gilles lui coupa la langue parce qu'il allait racontant partout qu'il avait possédé la femme d'icelui.* » Messire Hugues de Baux le fit soigner et guérir : après quoi, Peire Vidal passa la mer, épousa à Chypre une Grecque qu'on lui présentait comme la nièce de l'empereur de Constantinople et comme devant lui apporter des droits à la couronne grecque. Grisé, le bon poète se faisait par avance appeler empereur, équipait une flotte, menait grand train, transportant partout son trône avec lui. Il s'imaginait, bien entendu, toutes les femmes amoureuses de lui, alors qu'il était berné par toutes.

Qui ne connaît l'aventure de Jaufre (Geoffroy) Rudel, prince de Blaye⁴ ? Enthousiasmé aux récits qu'il entendait faire de Mélissinde, comtesse de Tripoli, par les pèlerins revenus d'Antioche, il s'énamoura si bien de celle qu'il n'avait jamais vue qu'il prit la croix pour se rapprocher d'elle. Mais ce « pèlerin d'amour » tomba malade sur le vaisseau qui le menait vers la « princesse lointaine ». Il arriva mourant à Tripoli. Mélissinde, ayant ouï conter l'aventure, accourut à son chevet. Rudel, grâce à ses soins, recouvra la vue et l'odorat, et rendit grâces à Dieu qui lui avait permis de voir la bien-aimée avant que de mourir. Après quoi, il expira entre les bras de la comtesse. Elle le fit enterrer avec honneurs dans le temple de Tripoli. Et le même jour, elle prit le voile...

Oyez maintenant l'histoire de Raimon Jordan⁵, vicomte de Saint-Antoine, au diocèse de Cahors. Il aimait une noble dame, l'épouse du sire de la Pena en Albigeois. La dame était belle, pleine de mérites, très estimée et honorée. Il était, lui, cultivé, généreux, courtois, expert aux armes, agréable et bon poète. Ils s'aimaient d'amour ardent, l'un ne voulant que le bien de l'autre. Or il advint que, dans une grande bataille, le vicomte fut blessé à mort ; ses ennemis le laissèrent pour mort sur le terrain. Désolée, la jeune femme entra dans « *l'ordre des hérétiques* ». Mais Dieu voulut que le vicomte se remît de sa blessure. Personne n'eut le cœur de lui apprendre que la vicomtesse avait passé à l'hérésie. Guéri, il revint à Saint-Antoine. Il y connut la vérité, et il en perdit le rire, la joie et mena grand deuil. Il ne montait plus à cheval, il évitait les gens. Cet état dura plus d'un an. Toutes les âmes charitables, à la ronde, s'en affligeaient, et une dame, Alix de

Montfort, qui était belle, jeune et charmante, lui fit mander qu'il consentît à accepter l'amour qu'elle lui offrait en compensation du dommage par lui éprouvé. Elle lui fit dire de fort gracieuse façon : « *Je vous prie et vous demande en grâce de me venir voir.* » Le vicomte, en recevant cet honneur, ressentit en son cœur une douce joie. Sur-le-champ, il recommença d'être gai, de fréquenter les gens, de s'habiller, lui et ses compagnons. Il fit toilette et s'en fut à cheval chez dame Alix de Montfort. Elle le reçut en grande liesse, pour l'honneur qu'il lui consentait. Elle fut enchantée des vertus et de la bonté qu'elle trouva en lui et n'eut point repentir de lui avoir promis son amour. Il sut la conquérir et lui dit qu'elle était à jamais inscrite en son cœur. Et la dame le prit pour chevalier servant, reçut son hommage, l'embrassa et le baisa. Puis elle lui fit présent de l'anneau qu'elle portait au doigt, en signe de caution et de garantie. Le vicomte Raimon quitta donc la dame joyeux et content, revint au chant et à la gaieté, et composa son fameux poème : « *Devant vous je m'incline suppliant devant vous que j'aime...* »

Guillem de la Tour, jongleur (*joglar*) périgourdin, avait la singulière habitude de faire précéder la déclamation de ses œuvres d'une sorte d'annonce qui était généralement bien plus étendue que le poème lui-même. Il enleva le cœur d'une jolie Milanaise, épouse d'un barbier de cette ville, et l'emmena à Côme. Elle y mourut et il en eut un si grand chagrin qu'il perdit la raison. Il crut qu'elle feignait seulement d'être morte, afin de le quitter. Aussi la laissa-t-il pendant dix jours dans un cercueil ouvert ; tous les soirs, il l'allait voir, la tirait du cercueil, contemplait son visage sans vie, l'embrassait, la baisait et la sommait de parler et de lui dire si elle était morte ou vive. Si elle vivait encore, il la suppliait de revenir chez lui. Si au contraire elle était morte, qu'elle daignât lui révéler les peines qu'elle souffrait en enfer, car en ce cas il ferait dire assez de messes pour la délivrer. Partout il cherchait des diseurs de bonne aventure pour savoir si sa bien-aimée reviendrait jamais vivante. Un plaisantin lui fit croire que cela ne pourrait se faire que s'il lisait tous les soirs, pendant un an, le psautier complet avant son dîner, en disant cent cinquante *Pater*. Cette réponse lui rendit la joie ; il exécuta bientôt ce qui lui était prescrit et s'y tint pendant un an, sans manquer un seul jour. Puis, voyant que tout cela ne servait de rien, il se laissa mourir, de désespoir.

L'originalité de Peire Cardinal, le bon poète du Puy, ce sont surtout ses *sirventes*. Le mot lui-même se rattache à servir : ces pièces satiriques étaient dédiées au protecteur qui avait le troubadour à son « service ». Mais, plus on allait, plus elles prenaient le caractère de diatribes, souvent violentes. Peire Cardinal, dans les siennes, bafoue la folie de ce monde et s'emporte contre les clercs, « *criminels sous l'aspect de saints* ». La Tour assure qu'il était âgé, lorsqu'il mourut « *d'environ cent ans* ».

1. *Minne*, en allemand, signifie: « pensée amoureuse » (note du traducteur).

2. Le terme de troubadour vient de *trobador*, accusatif du mot provençal *trobère* ou *trobair* (trouveur, inventeur). Il est vraisemblable que le vocable de troubadour ne désigne que le poète lyrique. La plupart des troubadours étaient en situation de chanter eux-mêmes leurs œuvres et de les accompagner sur un instrument de musique. Ceux qui n'en savaient pas jouer prenaient à leur service un *joglar* (à la fois musicien et danseur de corde). On est étonné du nombre de chanteurs qui composaient eux-mêmes leurs œuvres. D'autant plus que la plupart ne savaient pas écrire et se trouvaient forcés de dicter leurs poèmes. Aussi, faire des vers était-il souvent synonyme de dicter. Pendant la belle saison, le troubadour s'en allait par monts et par vaux, seul ou — quand ses moyens le lui permettaient — accompagné de *joglars*. Il allait de château en château, rendait visite à ses anciens mécènes ou cherchait à s'en procurer de nouveaux. Quand venait l'hiver, il rentrait dans son pays, pour y vivre de l'argent qu'il avait gagné ou, si la récolte avait été maigre, y gagner sa vie autrement. Au cours de l'hiver, il fabriquait de nouveaux vers et se préparait à sa prochaine tournée printanière...

3. Adélaïde de Boissenon, Erlangarde de Saissac, sœur du « *patriarche des hérétiques* » Guilbert de Castres et Stéphanie dite la *loba* (louve), toutes hérétiques notoires, lui firent éprouver leur inconstance.

4. Elle a inspiré Heine (*Romancero*) et Rostand (*La Princesse lointaine*) (note du traducteur).

5. Napoléon Peyrat rapporte, dans son *Histoire des Albigeois* (t. II, p. 153) que Raimon et Aladonis auraient vécu en ermites cathares dans les grottes des Pyrénées, non loin de Montségur, où ils se seraient retrouvés.

Chapitre 2 – Chevaliers sans peur et sans reproche

Et maintenant, après avoir évoqué, grâce à Michel de la Tour, les principaux parmi cette kyrielle de troubadours un peu fols, mais si aimables, qu'on nous laisse ressusciter d'autres personnages, couronnés ou non couronnés. Parmi les innombrables dynasties romanes qui régnaient au nord et au sud de la chaîne des Pyrénées, deux maisons princières l'emportaient sur toutes les autres.

Du côté espagnol, c'était la maison d'Aragon, dont l'origine se perd dans la nuit de l'histoire basque. Loup, ce prince basque qui aurait, dit-on, vaincu Roland à Roncevaux, passait pour l'ancêtre de cette famille. En l'an 1118, Alphonse Ier (1104-1134) arracha Saragosse à la domination maure et en fit la capitale de l'Aragon. Son frère, Ramiro II, maria en 1137 sa fille Pétronille au comte catalan Raimon-Béranger de Barcelone, dont le fils aîné, Alphonse II, surnommé le Chaste (1162-1196) réunit sous son sceptre la Catalogne et l'Aragon. Son pouvoir s'étendait sur l'Aragon, la Catalogne, Valence, l'archipel des Baléares, la Provence au sud de la Durance, les comtés d'Urgel et de Cerdagne limitrophes de l'Andorre, et le Roussillon, entre la Méditerranée et le comté de Toulouse.

Alphonse le Chaste fut pour le gai savoir (l'art noble, la poésie) un éminent mécène ; lui-même comptait parmi les troubadours qui rimaient en langue provençale. Le poète Guyot de Provins, originaire du Nord de la France, parle de ce roi d'Aragon comme de son magnanime protecteur, et il célèbre avec admiration ses dons poétiques et ses vertus chevaleresques. Alphonse le Chaste rivalisait avec le troubadour Arnaut de Mareuil pour obtenir les faveurs d'Adélaïde de Burlat, fille de Raimon V, comte de Toulouse et femme de Roger-Taillefer, vicomte de Carcassonne...

Au Nord des Pyrénées régnaient les puissants comtes de Toulouse. Ils avaient pour ancêtre le plus lointain Hursio, prince des Goths. Lorsqu'Alaric, roi des Wisigoths, perdit en 507 sa résidence de Toulouse, conquise par Clovis, roi des Francs, Hursio serait, croit-on, resté marquis de Toulouse. Les fils d'Hursio étaient devenus peu à peu les maîtres de tout le pays situé entre les Alpes, la Durance, la Dordogne et les Pyrénées jusqu'à la Gascogne.

Raimon de Saint-Gilles, quatrième fils de Hursio, avait, lors de la première croisade (1096-1099), conduit en Terre sainte une grande armée occitane et fondé là-bas, après une tentative malheureuse pour disputer à Godefroi de Bouillon la couronne royale de Jérusalem, la principauté de Tripoli, au pied du Liban. Les villes syriennes de Tripoli, d'Arados, de Porphyrion, de Sidon et de Tyr devinrent les Toulouse, les Carcassonne, les Albi, les Lavaur et les Foix d'Asie Mineure. Une forêt de palmiers, d'orangers et de grenadiers, dans le feuillage desquels la brise susurrant les mêmes chants qu'à travers les cèdres de Salomon, la neige du Sannim et les temples de Baalbek, abritait Tripoli, la capitale. Le comte de Toulouse n'éprouvait aucune nostalgie de son pays natal, mais le pays natal, lui, aspirait à ce paradis d'Orient.

L'arrière-petite-fille de Raimon fut Mélissinde de Tripoli ; sa beauté, son royaume de féerie exercèrent sur Rudel, l'infortuné troubadour, un tel attrait qu'il « *s'en fut, à la rame et à la voile, vers la Mort* », comme chante Pétrarque dans son *Trionfo d'amore*.

Les fils de Raimon de Saint-Gilles se partagèrent l'héritage paternel. Bertran, venu au monde à Toulouse, régna sur Tripoli. Alphonse, né à Tripoli, revint à Toulouse. Il porta le titre de comte de Toulouse, marquis de Provence, et duc de Narbonne. Il était suzerain reconnu des puissants comtes et vicomtes de Carcassonne, Béziers, Montpellier, Narbonne et Foix. Alphonse avait quarante-cinq ans, lorsque Bernard, abbé de Clairvaux, prêcha la deuxième croisade (1147-1148). Il prit la croix, avec Louis VII, roi de France, à Vézelay. Empoisonné peu après son débarquement à Césarée, on accusa du crime Baudoin III, roi de Jérusalem, qui aurait eu des craintes pour sa couronne.

L'infante India de Toulouse avait accompagné son père en Terre sainte. Elle l'ensevelit au Mont-Pélerin, entre le Liban et la mer, à côté de Raimon de Saint-Gilles et d'Elvire de Castille, ses parents : India fut faite prisonnière, au cours de la croisade, par les infidèles et emmenée à Alep, dans le harem du sultan Nouredin. L'esclave India devint sultane et régna, Nouredin mort, sur le royaume des Seldjoukides.

Au moment où Alphonse s'était embarqué pour la Palestine, son fils Raimon n'avait que dix ans. Les rois de France, d'Angleterre et d'Aragon, ses plus puissants voisins, lui disputèrent son héritage. Le roi de France, Louis VII, croyait pouvoir, en tant que descendant de Clovis et de Charlemagne, élever des prétentions sur Toulouse. Henri II, roi d'Angleterre, se jugeait autorisé, en tant qu'époux d'Éléonore de Poitiers, proche parente de la maison de Toulouse, à faire valoir ses droits. Et le roi d'Aragon, lui, faisait grand bruit de son titre de successeur de Loup, le légendaire prince des Basques. Raimon suivit la seule voie possible. Il fit alliance avec l'un de ces trois princes contre les deux autres, et « rendit hommage » au roi de France en épousant sa sœur Constance, veuve du comte de Boulogne.

Ce mariage devait avoir des suites funestes. Constance était une femme froide et querelleuse et, pour comble, plus âgée que son mari. Elle ne semble pas avoir été une épouse très fidèle, mais Raimon ne pouvait, il faut l'avouer, lui en faire grief, car pour sa part il en usait de même. Il aurait même éprouvé, si l'on en croit le moine historiographe Pierre de Vaux-Cernay, une propension à l'homosexualité. Quoi qu'il en ait été, le Castel Narbonnais, le palais où résidaient les comtes de Toulouse, retentissait du bruit de leurs querelles.

Avant de partir guerroyer contre le roi d'Aragon, qui lui disputait la haute main sur la Provence, Raimon enferma Constance dans une tour. Mais elle réussit à s'enfuir à Paris, chez son frère. Ce dernier ne semble pas avoir été très convaincu que sa sœur avait raison, car il ne rompit pas pour cela avec son beau-frère.

En Angleterre régnait depuis 1154, avec le roi Henri II, fils de Geoffroy d'Anjou et de la princesse anglaise Mathilde, la maison d'Anjou, dont le surnom de Plantagenet vient de la branche de genêt qui figurait dans ses armoiries. Henri II avait sous son sceptre l'Angleterre, l'Anjou, la Touraine et, depuis 1106, la Normandie ; en outre, son mariage avec Éléonore de Poitiers (1152) lui valut l'Aquitaine, le Poitou, l'Auvergne, le Périgord et le Limousin, soit le quart de la France, ou presque.

Henri II surnommé *Courtmantle* (court manteau parce qu'il introduisit en Angleterre la mode des manteaux courts), entreprit une expédition contre le comte de Toulouse. Mais le roi de France l'obligea, par une irruption dans ses territoires d'Aquitaine, de Poitou, de Périgord et de Limousin, à tourner immédiatement bride. Lorsque, par la suite, Henri Court-Manteau fit enfermer sa femme Éléonore dans une tour, Raimon crut avoir là un prétexte pour faire à son tour une incursion chez les Anglais. Car elle aussi, la maison d'Anjou-Plantagenet, vit sa paix troublée par des différends entre les époux. Éléonore avait toutes les raisons possibles d'être jalouse de son mari. Une belle dame, porteuse d'un nom plus beau encore, Rosemonde, avait détourné le cœur de celui-ci. Aussi Éléonore tint-elle pour expédient d'empoisonner sa rivale et d'exciter l'héritier du trône, Henri, à se révolter contre son père. Cela lui valut d'être incarcérée dans la tour dont nous avons parlé plus haut.

L'infant Henri ouvrit, en 1173, avec l'appui du roi de France et de Raimon de Toulouse, accouru avec tous ses vassaux et troubadours, la campagne contre son père. L'appel à cette guerre avait été composé par le troubadour Bertran de Born.

Bertran de Born n'était autre que le vicomte de Hautefort, près de Périgueux. Il existe un manuscrit du temps avec une miniature de ce belliqueux rimeur. Elle nous le montre dans une armure resplendissante, monté sur un destrier noir avec housse cramoisie et tapis de selle viride¹, et courant sus à un chevalier son adversaire.

« Moult me plaît le joyeux temps de Pâques qui fait naître feuilles et fleurs ; me plaît aussi le ramage des oiseaux quand ils font retentir leurs chants par le bocage ; il me plaît de voir dressés sur les prairies tentes et pavillons, et j'ai grande allégresse, quand je vois alignés, par la plaine, chevaliers et chevaux armés... »

Je vous le dis : je trouve moins de saveur dans le manger, le boire et le dormir, qu'à entendre crier : "À eux !" à entendre dans l'ombre hennir les chevaux privés de leur cavalier et les cris de : "Au secours ! Au secours !" à voir choir sur l'herbe, au bord des fossés, chefs et soldats, et à contempler

les morts qui ont les flancs traversés de tronçons de lance avec leurs flammes.

*Barons, mettez en gage châteaux, villes et cités, plutôt que de vous faire la guerre. »*².

Dans une *sirvente*, Bertran appelle le prince anglais Richard Coeur de Lion *Papiol*, quelque chose comme imbécile : « *Et vous, Papiol, vous avez le choix : oui ou non. Éveillez-vous ! Ne dormez pas ! Il est temps de choisir : oui ou non !* »

Papiol choisit : « Oui ! »

Dans une autre *sirvente*, Bertran de Born dénombre les princes de la Romanie, qui sont partis en expédition contre l'Angleterre : les comtes de Toulouse, de Béarn, de Barcelone (par conséquent le roi d'Aragon), de Périgord et de Limoges, et tous les vicomtes, barons et consuls, depuis le Rhône jusqu'à l'Océan.

Les alliés auraient vraisemblablement triomphé du roi d'Angleterre, si le roi d'Aragon ne les avait trahis, pour marcher sur Toulouse. Au dernier moment, Raimon réussit à chasser l'intrus, qui s'empressa dès lors de lier partie avec le roi d'Angleterre. Bertran de Born composa une *sirvente* indignée contre celui qui avait si honteusement abandonné la cause de la Romanie. Il l'y déclarait le rejeton d'un serf de bas étage, et non pas celui du héros pyrénéen, Loup. « *L'Aragon, la Catalogne et l'Urgel rougissent de leur lâche roi, qui se glorifie lui-même dans ses chants et met les écus d'argent au-dessus de son honneur !* »

Puis, subitement, Richard Cœur de Lion dit : non ! et se réconcilie avec son père. Peu après, son frère, l'héritier du trône anglais, Henri, vint à mourir, au château de Martel en Limousin. Bertran de Born l'avait nommé dans ses chansons « *Lo rei joven* » (le jeune roi). Il fut très éprouvé par la mort soudaine de son héros favori. Dans une *planh* (plainte, complainte), il pleura le jeune prince...

Bertran aurait vu avec joie un prolongement des hostilités, mais malheureusement pour lui, les barons aquitains de la Romanie occidentale vinrent se ranger sous la bannière de Henri d'Angleterre, leur suzerain, et

allèrent assiéger avec lui le propre château du poète, Hautefort. Henri en effet s'était juré de tirer vengeance de Bertran. Lorsque, peu après, Alphonse d'Aragon, le plus irréconciliable ennemi de Bertran, se joignit aux troupes de siège, la situation de celui-ci commença à devenir critique. Il ne perdit point cependant courage. Pour se gausser du roi d'Aragon et pour montrer que son château avait encore beaucoup de vivres en réserve, il envoya audit roi un bœuf, en le priant d'apaiser l'ire du roi d'Angleterre. Le château d'Hautefort ne put néanmoins résister à l'effort des assaillants, Bertran fut fait prisonnier et amené devant le roi Henri.

« Bertran, tu te vantes de n'avoir besoin que de la moitié de ton esprit. Je crains que même les deux moitiés réunies ne puissent arriver à te sauver. »

« Oui, sire », répondit Bertran en toute sérénité, « J'ai parlé comme cela et j'ai dit la vérité ».

« Bertran, as-tu jamais eu de l'esprit ? »

« Oui, Sire, mais je l'ai perdu quand votre fils Henri est mort. »

Alors, Bertran de Born chanta sa *planh*, sa complainte en l'honneur de Henri, le jeune roi. Le vieux roi pleura amèrement et dit :

« En³ Bertran, mon fils t'aimait plus que quiconque au monde. Par amour pour mon fils, je te laisse la vie, ton domaine et ton château. Les dommages que tu as éprouvés. Je te les compense par ces cinq cents marcs d'argent. Bertran, Bertran...

De ton esprit j'ai senti un souffle.⁴ »

Bertran était tombé au pied du souverain. Il se leva plus triomphant que jamais.

Peu après en 1186, le roi Henri mourut et Richard Cœur de Lion reçut la couronne. Bertran encore insatisfait du « *oui et non* » royal souleva contre lui son frère, Godefroi. Vaincu Godefroi dut se réfugier à la cour du roi de France ; il y finit en tombant sous les pieds des chevaux, dans un tournoi.

Trois ans après fut prêchée la troisième croisade. Le sultan Saladin avait peu auparavant repris Jérusalem et remplacé sur l'église du Saint-Sépulcre la croix par le croissant. Il avait laissé aux chrétiens de Jérusalem le choix : ou rester dans les murs de la ville, sans être inquiété, ou se retirer dans une des villes de la côte, Tyr, Tripoli ou Saint-Jean d'Acre. On dit qu'India,

l'infante de Toulouse, contribua pour une part à cette attitude généreuse de Saladin, car celui-ci l'avait épousée, veuve de Nouredin, pour devenir le maître de l'empire des Seldjoukides. Quoi qu'il en soit, Saladin ne souilla pas de sang la Terre sainte de Jérusalem...

La victoire de Saladin sema dans tous l'Occident la fureur et la panique. Rome fit prêcher une nouvelle croisade. Les prédications des prêtres étaient accompagnées par la harpe des troubadours. Les poètes les plus réputés lancèrent leur appel pour qu'on prenne part à la guerre sainte : Bertran de Born, Peire Vidal, Giraut de Borneil, et Peire Cardinal. Plus que la nostalgie des lieux saints de Palestine, le désir qui animait les troubadours, c'était de voir des pays lointain pour pouvoir ensuite chanter devant les dames, désolées de rester au logis, leurs aventures sous formes de ballades ou de *sirventes*. Combien de larmes féminines ne durent-elles pas couler, lorsque les rimeurs et les chevaliers, la croix sur leur armure et leur écu, quittèrent le sol natal !

« À la fontaine du verger, où l'herbe verte jouxte le gravier, à l'ombre d'un arbre à fruit, tout joyeux de voir les fleurs blanches et d'ouïr le chant coutumier du renouveau, je trouvai seule sans compagnon, celle qui refuse de s'entretenir avec moi.

Près de la fontaine, elle laissa couler ses larmes et soupira du fond du cœur : "Jésus, roi du monde, dit-elle, c'est pour vous qu'augmente ma grande douleur. C'est la honte que vous subissez qui me confond, car les meilleurs partent pour vous servir, mais c'est votre volonté... Vers vous s'en va mon ami, le beau, le gentil, le preux, le noble ; il ne m'en reste ici que grande détresse et souvent regrets et pleurs..."

L'entendant ainsi se désespérer, je vins à elle près du clair ruisseau : "Belle, fis-je, trop de pleurs flétrissent le visage et le teint. Il ne faut point vous désespérer, car celui qui donne au bois ses feuilles vous peut donner beaucoup de joie."

"Seigneur, dit-elle, je crois bien que Dieu aura de moi, pour toujours, miséricorde dans l'autre vie, comme il fait pour d'autres pécheurs. Mais

voici qu'il m'enlève celui qui me donnait joie toujours plus grande. Sa clémence donc me touche peu, puisque mon ami s'est éloigné de moi ! » »⁵

Ainsi parle le troubadour gascon Marcabrun. Au poète Peirol, il sembla particulièrement dur de s'arracher à Donna Sail de Claustra, sa dame éplorée et récriminante : « *Peirol, votre part à la croisade ne délivrera pas la ville de David des Arabes et des Turcs qui l'occupent. Écoutez mon conseil, il est bon : aimez, chantez et laissez-là la croisade...* »

À quoi le poète répond : « *Aujourd'hui, je me vois forcé de vous refuser l'obéissance. La croisade n'a que trop attendu déjà et depuis beau jeu devrait s'être portée à l'aide du pieux marquis de Montferrat.* »

Ce marquis de Montferrat, c'était Conrad, prince de Tyr. Serré de près par Saladin, il appela l'Occident à son secours. Bertran de Born lui répondit en ces termes : « *Messire Conrad, contentez-vous de la protection divine ! Depuis longtemps je serais près de vous, là-bas, si les tergiversations des comtes, des princes et des rois ne m'avaient induit à en user de même. Et depuis que, pour comble, j'ai revu ma gente et blonde dame, je n'ai plus la moindre envie de m'en aller vers vous !* »

Bertran de Born, à l'origine un des plus enthousiastes hérauts de la croisade, continuait d'aimer, de faire des vers et de tonitruer : « *Plaise à Dieu que Philippe de France et avec lui Richard d'Angleterre, tombent aux mains de Saladin !* »

Ce qu'il eût préféré à tout, c'est que le roi d'Aragon eût, lui aussi, pris la croix et que tous trois ne fussent jamais revenus.

Frédéric Barberousse, avec ses Allemands, quitta le premier sa patrie. Il dut, en chemin, briser la résistance du soupçonneux empereur grec Isaac l'Ange, que seule la prise d'Andrinople décida à laisser Barberousse passer et s'embarquer pour l'Asie Mineure. Un an plus tard, Philippe-Auguste s'embarquait à Marseille et Richard Cœur de Lion à Gênes. On avait pris comme point de rendez-vous pour les deux flottes Messine, où l'on pensait attendre le printemps.

En ce temps-là vivait en Sicile un ermite célèbre, nommé Joachim de Flore, dont on vantait le don de prophétie. Joachim avait fondé, sur le modèle des monastères du Mont-Athos, du Liban et du Sinaï, des cloîtres dans les monts de Calabre, le long du détroit de Messine, et dans les îles Lipari. Il passait parmi les contemporains pour le meilleur commentateur de l'*Apocalypse de saint Jean*. Richard Cœur de Lion alla voir l'illustre cénobite et se fit expliquer par lui le douzième chapitre de la *Révélation* :

« La femme vêtue de soleil, qui tient à ses pieds la lune et sur son chef une couronne de douze étoiles, est l'Église. Le farouche dragon aux sept têtes et aux sept couronnes, est le diable. Les sept têtes sont les sept principaux persécuteurs de l'Évangile : Hérode, Néron, Constance (qui dilapida les trésors de l'Église de Rome), Mahomet, Melsemut (?), Saladin et l'Antéchrist. Les cinq sont morts. Saladin vit et règne. L'Antéchrist paraîtra bientôt. Saladin triomphe encore, mais il va perdre Jérusalem et la Terre sainte. »

« Quand cela ? » demanda Richard Cœur de Lion.

« Sept ans après la prise de Jérusalem. »

« Nous sommes donc venus trop tôt ? »

« Votre arrivée était nécessaire, ô roi Richard. Dieu vous donnera la victoire sur ses ennemis et rendra votre nom glorieux. Quant à l'Antéchrist, il vit dès ce moment et il s'assoira bientôt sur le trône de saint Pierre. »

Richard Cœur de Lion ne délivra aucunement Jérusalem, Saladin devait triompher longtemps encore, et l'Antéchrist... Qui donc oserait prétendre que le pape Innocent III ait été l'Antéchrist ?

Au printemps, Philippe et Richard quittèrent la Sicile. À Chypre, Richard maria son troubadour favori, Peire Vidal de Toulouse, avec une captive grecque de haute naissance. Quelle répercussion ce mariage eut sur la vie de Peire Vidal, nous le savons par la biographie de Michel de la Tour.

La croisade fut un échec. Frédéric Barberousse se noya dans le Cydnus, ce même fleuve où Alexandre avait déjà failli trouver la mort. Sans doute, en juillet 1191, Philippe Auguste et Richard Cœur de Lion réussirent à s'emparer de Saint-Jean d'Acre après un siège de presque deux ans, mais des dissensions à propos du butin, de la jalousie à l'égard de Richard, plus

populaire que lui, et une soi-disant maladie déterminèrent le roi de France à rentrer en Occident peu après la chute de Saint-Jean d'Acre. Le réembarquement de Philippe fut considéré par les pèlerins restés en Orient comme une désertion. Les couplets des troubadours le suivirent jusque par delà la mer.

L'année suivante, Richard apprit que Philippe tentait de lui arracher la Normandie et l'Anjou et que son propre frère Jean convoitait la couronne d'Angleterre.

Richard n'hésita pas : il se hâta de négocier avec Saladin, pour pouvoir rentrer chez lui le plus vite possible. Il convainc avec le sultan que sa sœur épouserait l'émir Malek-Adel, frère de Saladin et régnerait, conjointement avec celui-ci, sur Jérusalem et la Terre sainte. Mais les prélats romains firent échouer ce projet, qui aurait mis fin à toute effusion de sang sur le sol de Palestine. On ne put donc signer qu'une trêve de trois ans, trois mois et trois jours. Saladin et Richard firent à cette occasion célébrer des fêtes magnifiques. Les deux monarques et leurs troupes entrèrent en lice pour des tournois paisibles avec la lance et la harpe.

Saladin, lui aussi, avait emmené avec lui son poète de cour, car les *ruwahs* arabes depuis le Bosphore jusqu'au golfe Persique, composaient « *autant de vers qu'il y a de grains de sable dans le désert et autant de ghasels⁶ qu'il y a de gazelles* ». Les troubadours chantaient la mort amoureuse de Rudel et de Mélissinde, les *ruwahs* la non moins triste histoire de Hinda et d'Abdallah.

Écoutons cette élégie : Abdallah, fils d'une illustre et riche famille, avait épousé Hinda, la rose de sa tribu. Comme leur union restait stérile, Abdallah, en état d'ivresse, répudia la pauvre Hinda, qui alla chercher refuge sous la tente de son père. Quelque temps après, elle se maria avec un homme de la tribu des Amirides. Abdallah chantait sur sa harpe ses amours malheureuses et son bonheur perdu. Il quitta sa tribu, pour se mettre en quête de Hinda. Il la trouva, rêvant au bord d'un puits. La joie du revoir leur brisa le cœur, à tous les deux...

Les fêtes terminées, Richard quitta la Terre sainte. Comment ensuite il fut retenu en prison au château de Durrenstein par le duc d'Autriche Léopold VI qu'il avait un jour offensé mortellement devant Saint-Jean d'Acre, comment il fut incarcéré par l'empereur Henri VI à Prifiels et comment il recouvra sa liberté, point n'est besoin de le raconter ici.

Richard Cœur de Lion était depuis longtemps devenu le héros favori du monde méditerranéen, de l'Aquitaine et de l'Angleterre. En Orient, les *ruwahs* célébraient le *Mélek-Rik*, et en Romanie et en Aquitaine, les troubadours chantaient avec enthousiasme ses hauts faits et sa délivrance romanesque par le jongleur Blondel ; ils le glorifiaient comme le maître de la Table Ronde héroïque, le Roi Artus⁷.

À son arrivée en Angleterre, en 1194, il trouva son frère Jean allié à Philippe-Auguste pour le détrôner. Il chassa Jean qui s'enfuit à Paris et reconquit ses provinces de Normandie et d'Anjou usurpées par la France. Puis, il revint, après quatre années d'absence, à Toulouse. « *Bertran de Born en eut moult joie* », dit son chroniqueur.

En voyant le roi Philippe-Auguste revenir en hâte et précipitamment de Terre sainte, Bertran s'était douté de ses intentions sur les biens de Richard en Aquitaine ; il ne doutait pas que le Capétien n'essayât de pousser jusqu'aux Pyrénées la frontière de son royaume. Bertran, jusque-là l'adversaire de Richard, se déclara ouvertement en sa faveur. Il réussit à persuader le roi d'Aragon, nouvellement couronné et le comte Raimon de Toulouse d'oublier leurs querelles séculaires. Il décida même l'infant de Toulouse à demander à Richard, en signe de réconciliation des familles de Plantagenet et de Toulouse, la main de sa sœur Jeanne. Ainsi fut apaisé le long conflit qui séparait l'Aquitaine et le Languedoc, et l'Aquitaine reprit la configuration qu'elle avait au X^{ème} siècle, alors que les comtes Tête-d'Étoupe et Raimon-Pons de Toulouse régnaient fraternellement côte à côte, de l'Océan jusqu'au Rhône.

De Toulouse, Richard alla visiter à Carcassonne, la ville la plus élégante du Languedoc, la femme la plus célèbre de toute la Romanie, Adélaïde de Burlats, fille de Raimon V de Toulouse et de Constance de France ; veuve, elle gouvernait les territoires de la maison de Trencavel au lieu et place de

son fils mineur Ramon-Roger. De Carcassonne, il se rendit à Beaucaire, sur le Rhône, la résidence d'été du comte de Toulouse. Y étaient accourus pour le saluer, pour la réconciliation des trois monarques et pour les noces de Raimon de Toulouse et de Jeanne Plantagenet, tous les princes et seigneurs de Provence, de Languedoc, d'Aquitaine, des Pyrénées (de Perpignan à Bayonne) et d'Aragon, les consuls de toutes les villes libres du Midi et tous les troubadours et jongleurs de la Romanie. Un chroniqueur, le prieur de Vigeois, nous a décrit comment on savait festoyer à Beaucaire : « *Dix mille chevaliers affluèrent à Beaucaire. Le comte Raimon fit répartir par le sénéchal d'Agoût mille pièces d'or entre cent chevaliers pauvres. Il fit labourer la lice par cent douze attelages de bœufs et semer dans les sillons trente mille pièces d'or et d'argent, pour le peuple qui devait, lui aussi, avoir part à la liesse générale, après les tournois. Un baron, qui hébergeait quatre cents chevaliers dans son castel, fit rôtir des chèvres et des bœufs au-dessus de la flamme des bougies de cire. Une comtesse de la maison de Provence posa sur la tête du jongleur Iveta, proclamé roi des troubadours, une couronne faite de quarante mille sols d'or et d'argent.* »

Un chevalier, pour symboliser la fin de la lutte fratricide entre l'Aquitaine, le Languedoc et l'Aragon, fit brûler sur un bûcher géant, ses trente chevaux d'armes. Deux décennies plus tard, la Romanie devait voir de bien autres bûchers, allumés sur l'ordre du pape Innocent III.

Après les fêtes de Beaucaire, le comte de Toulouse déclara la guerre à la France, mais la mort de Richard Cœur de Lion mit à la campagne une fin brusque et prématurée. La conclusion de la paix entre les États romans, le mariage de Raimon et de Jeanne, la déclaration de guerre faite par Toulouse à Paris, tout cela aurait été, dit-on, l'œuvre de Bertran de Born.

Pendant ce temps, Saladin était mort. Avant son dernier soupir, il donna l'ordre de faire promener à travers les rues de Jérusalem son drap mortuaire broché de pourpre et d'or, tandis qu'un héraut proclamait : « *Voilà tout ce qu'emporte avec lui le maître du monde, Yousouf Manzor Saladin !* »

Saladin mort, l'immense empire musulman fut partagé entre ses dix-sept fils et son frère, l'émir Malek-Adel. Le pape Innocent III, qui avait été couronné le 22 février 1198, crut le moment opportun pour une nouvelle

croisade en Palestine. Il chargea Foulques de Neuilly de recruter des champions pour cette guerre sainte. Le premier roi que Foulques alla voir fut Richard Cœur de Lion.

Mais Richard avait appris à dire : non. La Grèce et l'Orient, il les avait vus. Saladin était devenu son ami. Il avait voulu donner sa sœur pour femme à Malek-Adel, afin de fonder un royaume chrétien-musulman de Jérusalem. Il avait pris pour Rome la croix, avec le roi de France. Or il était devenu l'adversaire de Rome et l'ennemi juré du roi de France. En fait de croisade, il ne voulait plus rien savoir.

Foulques alors s'irrita : « *Sire, au nom du Dieu tout-puissant, je vous ordonne de marier au plus vite vos trois filles corrompues, si vous voulez échapper au désastre !* »

« *Menteur ! Je n'ai pas de filles !* » s'écria le roi.

« *Vous en avez trois. Elles ont nom : Vanité, Rapacité et Luxure !* »

« *C'est bon ! Je donne en mariage Vanité aux Templiers, Rapacité aux moines cisterciens et Luxure aux prélats de l'Église romaine.* »

La curie romaine excommunia le roi d'Angleterre...

Depuis longtemps, Bertran avait oublié et enterré sa colère contre Richard pour avoir dit « *oui et non* », au lieu de « *oui ou non* ». Une intime amitié unissait le souverain de l'Angleterre et de l'Aquitaine au poète provençal de « *Guerra me plat* » (Guerre me plaît). Bertran était incontestablement le premier troubadour de Romanie. L'action qu'exerçaient les sons de sa harpe et de ses chants rappellerait presque les fables que nous racontent certains poètes de l'antiquité. Richard se trouvait un jour avec ses troupes dans les plaines sablonneuses et désertiques du Poitou, non loin des Sables-d'Olonne. La famine faisait mourir en masse hommes et bêtes. Pas de pain pour les soldats, pas d'herbe pour les chevaux. Alors Bertran, saisissant sa harpe, chanta un lai sur la princesse Laina Plantagenet, sœur de Richard, plus tard duchesse de Saxe. Et les barons, les cavaliers en oublièrent, dit-on, la faim, le froid et la bourrasque qui, de l'Océan, leur cinglait la grêle au visage.

En 1199, Richard assiégeait le château de Chalus, appartenant à son vassal, le vicomte Améric de Limoges. Chalus recélait à l'intérieur de ses murailles un trésor à la possession duquel Richard prétendait, en sa qualité de suzerain. Il cherchait à joindre l'utile à l'agréable. Améric de Limoges

avait embrassé le parti de la France, et le roi d'Angleterre espérait obtenir à la fois l'or du trésor et la punition du vassal infidèle. Mais, au moment où il montrait à ses soldats l'endroit par où escalader les remparts, une flèche, lancée par un archer, l'atteignit en pleine poitrine. Richard, frappé à mort, s'affaissa dans les bras de Bertran de Born. Le château fut pris par les assaillants furieux, la garnison égorgée et l'adroit archer, qui n'était autre que le châtelain en personne, assommé. Le trésor du château de Chalus servit simplement à payer les funérailles de Richard Cœur de Lion.

Le roi-poète, le roi des poètes fut escorté par tous ses vassaux et troubadours jusqu'à Fontevrault, où se trouvait le mausolée des Plantagenets et où cet éternel agité trouva le repos suprême. Richard Cœur de Lion descendit au tombeau sans prières, sans eau bénite, sans les bénédictions de l'Église. Lui, roi d'Angleterre, d'Irlande, d'Anjou, d'Arles et de Chypre, était toujours exclu de la communauté de l'Église chrétienne...

Toutes les harpes, au Nord comme au Sud, gémirent sur la perte de cet « Alexandre », ce « Charlemagne », ce « roi Artus ». Il n'est pas de *trobère* qui n'ait entonné sa *planh* sur la mort de Richard. Celui qui versa les larmes les plus amères, fut Gaucelm Faidit, qui avait accompagné le souverain en Terre sainte⁸. Un seul parmi eux ne soupira aucune complainte : Bertran de Born. Il savait aimer comme il savait haïr. Sa douleur d'avoir perdu l'ami était trop forte. Cette fois son chant lui-même était devenu muet. Un soir, il alla frapper à la porte du monastère de Grammont, et celle-ci se referma sur lui pour toujours.

Une seule fois encore, nous rencontrerons Bertran de Born. Dante Alighieri, le grand Florentin, l'a vu aux Enfers. Parce que Bertran a séparé ce qui était un, il y est condamné à porter la tête séparée de son origine, le tronc. Décapité, le troubadour de Hautefort porte devant lui son propre chef, éclairant ainsi la route qui traverse les régions infernales. Le plus grand poète de l'Italie a précipité à la géhenne le plus grand troubadour de la Romanie, figurant en lui, peut-être sans le vouloir, la Romanie maudite par le monde et transformée en enfer. Une légende romane qui vit encore sur les lèvres populaires, veut que Bertran de Born, désespéré de la malédiction,

jetée sur son pays natal se soit figé en un bloc immobile, sur le glacier de la Maladetta.

Richard Cœur de Lion et Bertran de Born nous ont fait négliger un autre héros roman de non moindre envergure. Raimon V, comte de Toulouse, n'était pas seulement le plus puissant souverain du monde roman et l'un des plus influents chefs d'État du monde occidental ; sa capitale, Toulouse, était aussi la métropole de la civilisation et de la culture romanes. Les possessions de ce fils d'Hursio - le plus grand parmi ceux-ci — étaient plus étendues que celles de la couronne française, dont il était le plus puissant et presque indépendant vassal. En dehors du comté de Toulouse, lui appartenait pareillement le duché de Narbonne, dont la propriété lui conférait la dignité de premier pair laïc de France. Il était le suzerain de quarante comtes, ses hommes-liges. Les troubadours l'assuraient qu'il était l'égal de l'empereur : « *Car il val tan qu'en la soa valor, auri'assatz ad un emperador.* »

Ils l'appelaient également « *le bon comte Raimon* », car il était toujours prêt à prendre part à leurs soucis, à leurs besoins ; n'était-il pas *trobère*, comme eux ?

Fait singulier : jamais Raimon de Toulouse n'a ressenti le désir d'aller en Terre sainte ou tout au moins à Tripoli, fille de Toulouse. Seul parmi les grands princes chrétiens du douzième siècle, il n'a pas pris part aux croisades. Prévoyait-il que la Romanie deviendrait, peu après sa mort (1194), le théâtre de la plus terrible des croisades ? Raimon n'éprouvait aucune envie de voir le Saint-Sépulcre ou le Golgotha. Se doutait-il que, sous son successeur Raimon VI, la Romanie aurait, elle aussi, son Golgotha et son Saint-Sépulcre ? Raimon V a rendu de considérables services à la civilisation romane, en pratiquant le gai savoir, l'esprit chevaleresque et une politique impeccable. Il n'a oublié qu'une chose. Il s'est tenu à l'écart du catharisme, qui prétendait être une doctrine « pure », et que le monde appelait une hérésie. Et pourtant, l'« Évangile du Paraclet consolateur » aurait eu besoin de son appui. En son lieu et place, comme nous le verrons plus loin, son gendre et son petit-fils, appartenant à la lignée des Trencavels de Carcassonne, s'instituèrent les gardiens de la Table Ronde mystique dont le « *Désir du Paradis* » formait le lien commun.

« *Sur une verte émeraude*
Elle portait le désir du Paradis :
C'était objet qui s'appelait le Graal. »

Wolfram d'Eschenbach.

1. Le viride (du latin *viridis*, vert), ou viridien, ou encore vert émeraude, est un vert bleuté et transparent (note de l'éditeur).
2. D'après la traduction Anglade (*Anthologie des Troubadours*, Paris, de Boccard, 1924) (note du traducteur).
3. *En*, abréviation de *sen* = *senhor*.
4. Ce dernier vers est emprunté à la ballade, *Bertran de Born* de Uhland (note du traducteur).
5. Cf. Anglade, *Anthologie des Troubadours*, pp. 22-24 (note du traducteur).
6. On appelle ainsi (arabe *ghazal* = tissu) des poèmes de genre idyllique, à rimes savamment entrecroisées (note du traducteur).
7. Historiquement, Arthur était roi des Cimmériens du nord (Pays de Galles) et combattit les Anglo-Saxons à la fin du V^{ème} et au début du VI^{ème} siècle après J-C. Aux siècles qui suivirent, sa figure, devenue légendaire, symbolisa, à partir de l'époque féodale, le roi pourvu de toutes les vertus chevaleresques.
8. Gaucelm Faidit (1180-1215), originaire d'Uzerche, a laissé soixante-dix compositions lyriques d'inspiration très variée. Sa complainte sur la mort de Richard date de 1199 (Note du traducteur).

Chapitre 3 – Les fils de Bélissena

Dans une *sirvente*, le troubadour Ramon de Miraval indique à ses amis les poètes quels sont les protecteurs du « noble art », chez qui trouver bon accueil, cadeaux et considération : « *Allez d'abord à Carcassonne, leur dit-il, dont je ne veux pas compter les barons, car il y faudrait quarante sirventes. Acceptez leurs cadeaux et partez. Je ne sais certes pas encore dans quelle direction vous chevaucherez, mais je vous prie de saluer de ma part messire Raimon Drut ; à coup sûr, celui-là vous fera sortir de son château à cheval, si vous y êtes arrivés à pied. Rendez-vous ensuite chez messire Peire-Roger de Mirepoix. Au cas où il ne vous ferait pas de riches présents, je m'engage à vous doubler sa récompense. Chantez des sirventes à messire Bertran de Saissac ou — mieux encore — des canzone. Quand bien même messire Bertran ne serait pas d'humeur donneuse, il ne vous refuserait pas un bidet. Chevauchez alors jusque chez messire Améric de Montréal. Il vous fera passer vos soucis en vous offrant un bon cheval, un licol et un manteau.* »

Suivons donc le conseil de Ramon de Miraval, et accompagnons les pauvres *rimayres* à Carcassonne, à Foix, dans les Pyrénées qui escaladent le ciel et sur les hauteurs sombres, aujourd'hui déboisées, de la Montagne Noire.

Dans des temps très reculés, sur la colline rocheuse où s'élève la cité de Carcassonne, se voyaient des chênes, l'arbre sacré des druides ; en effet, « *roc aux chênes* » était le nom primitif de la ville (*ker* = roc, *casser* = chêne). Alaric, le roi des Wisigoths, fit entourer la cité d'une ceinture de tours et de murailles tellement fortes, que Clovis, roi des Francs, et Charlemagne l'assiégèrent sans succès. L'empereur Charles n'y put faire son entrée que parce que la ville lui avait, de son plein gré, ouvert ses portes.

Sur la face ouest de la Cité, à l'endroit où la colline tombe à pic vers l'Aude, trônait le château des vicomtes de Carcassonne et Béziers. Ils se nommaient les Trencavels (en français : qui tranche bellement).

De Carcassonne, les Trencavels étendaient leur domination sur les riches cités d'Albi, de Castres et de Béziers. Tout le pays sis entre le Tarn et

la Méditerranée et les Pyrénées-Orientales leur appartenait. Ils étaient apparentés aux plus nobles maisons princières de l'Occident : aux Capets en France, aux Plantagenets en Angleterre et en Anjou, aux Hohenstaufen en Souabe, à l'Aragon en Catalogne et aux fils d'Hursio à Toulouse.

Le vicomte Raymond Trencavel, oncle du roi Alphonse d'Aragon prit, à l'instigation de celui-ci et du roi d'Angleterre, part aux guerres menées contre le jeune Raimon V, comte de Toulouse. Ses sujets furent révoltés de la guerre fratricide qu'on leur imposait. Au cours des hostilités, un bourgeois de Béziers eut maille à partir avec un chevalier. Les barons exigèrent de Ramon Trencavel qu'il leur livrât le bourgeois et obtinrent satisfaction. Sans doute celui-ci subit-il une peine infamante ; à vrai dire, nous n'en avons pas témoignage. La guerre finie, les bourgeois de Béziers exigèrent du vicomte réparation. Trencavel fit répondre qu'il se soumettrait à l'arbitrage des barons et des notables. Un certain jour fixé d'avance, le 15 octobre 1167, Trencavel se rendit avec l'évêque et les barons à l'église Sainte Madeleine de Béziers. Les bourgeois l'y attendaient déjà. Mais ils portaient sous leurs vêtements des cottes de mailles et des poignards.

Le bourgeois qui avait été l'occasion du différend s'avança, le regard sombre, vers le vicomte : *« Monseigneur, je suis ce malheureux qui ne saurait supporter sa honte. Voulez-vous nous donner satisfaction, à nous bourgeois de Béziers pour l'affront que j'ai subi ? »*

« Je suis prêt », répondit le prince, *« à me soumettre à l'arbitrage des barons et des notables ».*

« Alors, il n'est pas question de satisfaction. Notre honte ne peut être lavée que dans votre sang ! »

À ces mots, les conjurés mirent la main à leurs poignards. Le vicomte, son plus jeune fils, les barons et l'évêque furent égorgés au pied de l'autel.

Quelques quarante ans plus tard, l'église Sainte Madeleine et son maître-autel devaient être témoins d'un massacre plus terrible encore. Comme un volcan, le temple de Dieu devait éclater et ensevelir sous lui les cadavres fumants de tous les bourgeois de Béziers...

Les consuls restaient les maîtres de la ville. Pendant deux ans, ils se refusèrent à entendre parler d'évêque et de vicomte. Ils n'avaient que

railleries pour la fureur de la noblesse et l'excommunication du Vatican. Tellement le sens de l'indépendance était fier et farouche dans ces cités-républiques romanes !

Cette orgueilleuse indépendance fait penser à la fois aux féodaux gothiques, aux consuls romains et aux patriarches ibères, d'où elle découle visiblement, pour l'historien.

Vers 1050, Toulouse, Barcelone, Saragosse, Narbonne, Béziers, Carcassonne, Montpellier, Nîmes, Avignon, Arles, Marseille et Nice étaient quasiment des républiques indépendantes. Toutes possédaient leur *capitulum* (chapitre, conseil des citoyens) élu par les citoyens, placé sous la présidence fictive d'un comte ou vicomte, mais sous la direction effective des consuls, et chargé de veiller sur les destins de la cité. Les Aragonais, par exemple, avaient, lors du couronnement de leur roi, une formule d'élection restée célèbre : « *Nous, qui sommes autant que vous l'êtes, et même plus puissants que vous, nous vous faisons roi, si vous vous déclarez prêt à protéger nos franchises. Sinon, nous refusons !* »

À Narbonne, l'archevêque, le vicomte et les bourgeois gouvernaient de concert. À Marseille, chacun de ces trois pouvoirs avait son propre quartier dans la ville. À Nice, Arles et Avignon, les bourgeois gouvernaient seuls. Ces riches et fiers citadins avaient leurs *palazzi*, ornés de tours, et défendaient leurs droits municipaux par la lance et par l'épée. Lorsqu'ils le désiraient, ils avaient licence de se faire armer chevaliers et de se mesurer en tournoi avec les barons. Sans rien perdre de leur dignité, ces bourgeois anoblis trafiquaient outre-mer, comme dans les villes grecques.

Cet instinct d'altière indépendance qui caractérisait les villes romanes venait de ce qu'elles avaient conscience de leurs droits héréditaires et un légitime orgueil des richesses acquises par leur travail. L'agriculture, le meilleur fondement de toute communauté, de tout état, était florissante. La terre portait en abondance des moissons de céréales, du millet, et le maïs introduit à la suite des croisades en Asie. L'huile d'olive et le vin coulaient à flots. Des traités de commerce unissaient les villes romanes du littoral à Gênes, Pise, Florence, Naples et à la Sicile. Dans les ports de Marseille,

entraient et sortaient des vaisseaux grecs, italiens, levantins, maures et normands.

Des courtiers juifs servaient d'intermédiaires entre la Romanie d'une part et, de l'autre, les places de commerce qui bordaient la Méditerranée. En Romanie, les juifs pouvaient vivre et travailler sans être inquiétés et même jouir de droits égaux à ceux des autres citoyens. Il leur était permis d'occuper des fonctions publiques et d'enseigner dans les universités. La noblesse romane les protégeait et les encourageait. Les Trencavels de Carcassonne avaient des juifs comme grands argentiers : Nathan, Samuel et Moïse Caravita. Quelques-uns des israélites professeurs aux universités romanes étaient célèbres en Occident et en Orient. Les étudiants venaient de loin pour entendre le rabbin Abraham, à Vauvert près de Nîmes. À Narbonne enseignait le rabbin Calonimo, « *filz du grand-duc et rabbin Théodore, de la souche de David* ». Cette dynastie princière de rabbins se nommait « *famille des rois israélites de Narbonne* » et prétendait être une branche de la maison de David. Leurs biens immenses étaient sous la protection spéciale des seigneurs de Narbonne.

Ramon Trencavel était tombé au pied du maître-autel de l'église Sainte Madeleine de Béziers, victime de la passion d'indépendance qui animait les villes libres de Provence. L'enfant de Carcassonne, Roger Taillefer — il n'avait pas encore vingt ans — voulut venger le meurtre de son père et appela son parent, le roi Alphonse d'Aragon, à l'aide. Avec ses barons et des *hidalgos* catalans, il marcha contre Béziers. La ville se rendit après une défense de deux ans. Roger Taillefer pardonna aux assassins de son père.

Un jour, un baron mécontent lui dit, pour lui monter la tête : « *Vous avez vendu le sang de votre père, Monseigneur !* »

Le coup porta. Une nuit, alors que les bourgeois de Béziers étaient plongés dans un sommeil paisible, des troupes aragonaises s'emparèrent de la ville sur l'ordre du jeune Trencavel et passèrent tous les habitants mâles au fil de l'épée. Seuls furent épargnés les femmes et les juifs. Le lendemain matin, le vicomte et son évêque, nommé Bernard, obligèrent les filles et les veuves des bourgeois assassinés à épouser les Aragonais, meurtriers de ceux-ci ; ils exigèrent également un tribut annuel de trois livres de poivre.

Sans vouloir atténuer la responsabilité du jeune Trencavel, qui depuis gouverna de manière douce, tolérante et chevaleresque, il faut cependant dire que la faute retombe avant tout sur ses barons, sur l'évêque Bernard et le roi d'Aragon. La noblesse ne poussa le fils à cette sanglante vengeance de son père que pour ses avantages personnels. L'évêque ne sut pas diriger l'impétueux jeune homme, et Alphonse II cherchait à s'assurer, à Béziers, une étape entre son comté de Roussillon et ses biens de Provence ; sans compter que cette ville représentait un avant-poste excellent vers Toulouse et Carcassonne. Roger-Taillefer le comprit très vite. Mais il sut conjurer le péril qu'il avait lui-même provoqué en concluant une alliance avec le comte de Toulouse et en lui demandant la main de sa fille Adélaïde.

La cour de Carcassonne était un foyer de poésie et de courtoisie chevaleresques, « *le plus chaste et le plus gracieux, car Adélaïde en tenait le sceptre* ». (Arnaut de Marveil.)

Ramon-Roger, infant de Foix, cousin de Roger-Taillefer de Carcassonne, fut surnommé par les troubadours Ramon Drut, c'est-à-dire « *Ramon l'amoureux* ».

Le château du comte de Foix se trouvait dans la sauvage vallée de l'Ariège, qui descend des montagnes neigeuses de l'Andorre et, longeant les puissants massifs du Montcalm et du pic de Saint-Barthélémy, coule vers la Garonne. Un sanctuaire du dieu ibère du soleil, Abellion, est censé avoir existé jadis sur le rocher où se dresse le château. Une autre tradition veut que Foix ait été une fondation phocéenne, une Phocée gasconne. Pendant la guerre des Gaules, Foix avait été le *pal* (lieu de réunion) des Sotiates, qui en l'an 76 avant Jésus-Christ, prirent parti pour Sertorius contre Pompée et, vingt ans après, furent vaincus près du *vicus sotiatum* (aujourd'hui le bourg de Vicdessos), par le lieutenant de César, Publius Crassus. À partir de ce moment, Foix ne fut plus qu'un des nombreux *castella* romains qui surveillaient les cols des Pyrénées et en assuraient le libre passage. Sous la domination des Wisigoths (414-507), les évêques catholiques, mécontents de la domination des rois des Goths ralliés à l'arianisme, appelèrent à l'aide le roi des Francs Clovis. L'un d'entre eux, Volusian, soupçonné, non sans raison, d'avoir ouvert aux Francs les portes de Tours, fut fait prisonnier par les Wisigoths et mis à mort à Foix. Clovis,

après la bataille de Vouillé, fit rassembler les restes de Volusian et le fit proclamer saint et martyr par le clergé français. Près du tombeau de Volusian, un monastère se fonda et autour du monastère, sur les ruines de la colonie romaine, un bourg, que Charlemagne fortifia et dont il fit un point d'appui important contre les Aquitains, au Nord, et les Maures, au Sud.

Sur le château rocheux de Foix, des bardes avaient jadis, hôtes d'Arcantua, chef des Sotiates, chanté des poèmes héroïques celtes et ibères, en s'accompagnant de leurs lyres, montées sur le mode grec. Au XII^{ème} siècle, les troubadours y trouvaient toujours large accueil, lorsque des soucis d'argent ou d'amour les accablaient.

Roger-Bernard I^{er}, comte de Foix (mort en 1188), et son épouse Cécile de Carcassonne, eurent quatre enfants : un fils, Ramon-Roger (le Ramon Drut des troubadours), et trois filles, dont deux seulement nous sont connues par leur prénom : Esclarmonde et Cédule.

Après avoir suivi Philippe-Auguste de France et Richard Cœur de Lion en Terre sainte, Ramon-Roger recueillit l'héritage de son père, décédé peu avant le commencement de la croisade. Ses domaines étaient l'immense plaine qui s'étend des frontières du comté de Toulouse jusqu'aux Pyrénées, les gorges de la Hers et du Lasset, de l'Ariège, aux cascades assourdissantes, les pâturages solitaires des Pyrénées, accessibles seulement aux pâtres accoutumés à la montagne et à leurs troupeaux agiles.

Presque tous les vassaux des comtes de Foix étaient des « *filz de la lune* » ou « *filz de Bélissena* », comme ils aimaient aussi à s'appeler. Ils prétendaient descendre de la déesse de la lune Bélissena, l'Astarté celtibère, Dans leurs armoiries figuraient le poisson, la lune et la tour, emblèmes de la déesse lunaire, du dieu du soleil et de la puissance chevaleresque.

Peire-Roger était, ainsi, un fils de Bélissena. Son château se trouvait à Mirepoix (*Mira piscem* : admire le poisson). De sa « tour » (car tel était le nom du château), il pouvait voir le « poisson » courir dans les eaux cristallines de la Hers, qui sourd du majestueux pic de Saint-Barthélémy, il pouvait voir le « *croissant de la lune* » se lever au-dessus de la forêt de Belena, à l'Est. Avant le christianisme, sa ville avait nom *Beli Cartba* (la

ville de la lune). Elle aurait été fondée par des Phéniciens qui cherchaient de l'or et de l'argent dans les Pyrénées voisines.

Il y avait dans le comté de Foix un château-fort qui n'avait pas pour propriétaire un « *filz de Bélissena* ». Y commandaient les barons de Verdun, dont les domaines sous la montagne égalaient presque en étendue et dépassaient même en beauté ceux qui s'étendaient à la surface terrestre. Pendant des kilomètres, les superbes grottes crayeuses d'Ornolac et de Verdun s'enfoncent dans les montagnes de l'Ariège qui appartenaient, il y a sept cents ans, aux sires de Verdun. Le Sabarthès (ainsi nommé d'après l'église de Sabart, où la Mère de Dieu aurait prédit à Charlemagne sa victoire sur les Sarrasins), ainsi appelait-on cette partie du val d'Ariège. Le Sabarthès était commandé par deux villes qui ressortissaient aux comtes de Foix : Tarascon, qui servit longtemps de point d'appui aux Maures contre les troupes de Charlemagne, et Ax, dont les sources d'eau thermale avaient déjà guéri de leurs maux des négociants phéniciens, des colons grecs et des intrus, romains. Les barons de Lordat, Arnave et Rabat partageaient avec les sires de Verdun la possession du Sabarthès, en tant que vassaux de la maison de Foix. Leurs castels trônaient sur les rochers de Lordat, Calamès et Miramont, vrais nids d'aigles à plus de mille mètres de hauteur.

Sur la face nord du massif du Saint-Barthélemy, dans l'Olmés (le val des Ormes), les Peyrotta et les Perelha résidaient en leurs manoirs de Montségur, Perelha et Rocafissida, tous plus haut perchés les uns que les autres. Ramon de Perelha était, avec les comtes de Foix, seigneur de Montségur. C'est de cette forteresse que des troubadours exilés, dames et chevaliers, allaient voir s'approcher, dans l'épouvante, une croisade qui envoya au bûcher et mura dans des cachots souterrains des centaines de mille de leurs frères, qui n'avaient pas pu trouver asile dans la montagne, encore sûre. Montségur signifie en français : « sûre montagne »

*« Oncques demeure ne fut si bien défendable
Que Mountsalvatge... »*

Wolfram d'Eschenbach.

Les fils de Bélissena ne s'étaient pas uniquement fixés dans le comté de Foix. On les rencontrait, en tant que vassaux et parents des comtes de

Toulouse et des vicomtes de Carcassonne, dans tout le Languedoc à Castres, Termès, Fanjeaux, Montréal, Saissac et dans le Hautpoul. Les châteaux des sires de Saissac, Cab-Aret et Hautpoul étaient cachés dans les forêts jadis presque impénétrables de la Montagne Noire, du haut de laquelle ils pouvaient apercevoir les cinquante tours de la cité de Carcassonne.

Ernamgarde de Saissac (« *la belle Albigeoise* », comme l'appelaient les troubadours), Brunissende de Cab-Aret et Stéphanie la *Loba* (louve) comptaient parmi les dames les plus fêtées en Languedoc. Trois barons et deux troubadours chantaient et courtoisaient ces trois femmes, toutes plus belles l'une que l'autre.

Ramon Drut, l'infant de Foix, Peire-Roger de Mirepoix, et Améric de Montréal, tels étaient les nobles aussi habiles d'ailleurs à manier la lance que la harpe. Peire Vidal, le futur « *empereur de Constantinople* », et Ramon de Miraval, tels étaient les troubadours.

Peire Vidal, qui « *demandait à toutes les nobles dames leur amour* », ne put résister à cette tentation auprès de la *Loba*. Mais cette fois, il s'éprit follement de sa dulcinée. Et pourtant, jamais il ne dépassa la *pregaire* (prière) pour arriver à l'*entendeire* tant désirée. *Loba* n'écoula même pas les propos courtois et les aubades du *trobère*. Ses magnifiques chevaux, ses armes luxueuses, son trône impérial et son lit de campagne, rien de tout cela ne fit sur elle la moindre impression. Peire Vidal, alors, essaya d'attirer d'une autre manière l'attention de *Donna Loba*. Il porta désormais sur sa cotte d'armes une tête de loup et se promenait en cet équipage devant le château de la « Louve ». Mais cela non plus n'eût aucun effet. L'amour rend inventif. Puisque la tête de loup ne suffisait pas, le troubadour revêtit une véritable peau de loup et, chaque nuit, terrorisait les bergers et les troupeaux de *Donna Loba*. Une nuit, les pâtres l'attrapèrent car depuis longtemps, ils faisaient avec leurs chiens la chasse à ce loup féroce. Les chiens tombèrent à belles dents sur le pseudo-Isengrin. À grand peine seulement, les bergers, qui n'étaient pas peu effarés d'entendre un loup crier au secours, parvinrent à mettre à l'abri des chiens le troubadour dont saignaient les nombreuses blessures. Ils le transportèrent au château de *Loba*. Mais c'était là ce que voulait le rusé Peire Vidal, car il lui était possible ainsi de se faire soigner et guérir à Cab-Aret. Michel de la Tour, son biographe, ne mentait pas en

disant que toutes les femmes le trompaient. *Loba* le trompait avec Ramon Drut, l'infant de Foix.

Améric, « *qui, avec un bon cheval, un licol et un manteau, apaisait les soucis des troubadours* », était seigneur de Montréal, petite ville à mi-distance entre Carcassonne et Foix. Il s'intitulait, lui aussi, fils de la Lune. Il avait pour sœur Geralda, la réputée châtelaine de Lavour. Point de troubadour ou de mendiant qui partît de son château sans y avoir reçu une hospitalité reconfortante et quelque menue monnaie comme viatique. « *Geralda était la plus noble et la plus généreuse de toutes les dames romanes* », nous rapporte un chroniqueur. Et pourtant, elle devait, lors de la croisade menée contre son pays, subir une mort terrible. Accusée d'hérésie fanatique, elle fut jetée dans un puits que l'on recouvrit de pierres.

*« Dans la cour du château de Lavour, l'herbe
A poussé solitaire et tranquille ;
Déjà, elle recouvre de sa fourrure et de son ombre
Les ossements dispersés, sans sépulture.
Des oiseaux de proie, qui les ont déterrés.
Croisent, là-haut, en cercles silencieux,
Autour des vieux murs noircis par l'incendie :
Le ciel, tout sombre, a l'air en deuil.
Près du puits il se dresse encore, le tilleul
Témoin d'un si brillant passé ;
Il laisse, agité par le vent d'automne,
Choir sans bruit ses feuilles ;
Les buissons se pressent avec convoitise
Vers le puits, les chardons eux-mêmes, si rudes, Tapissent la margelle de
marbre,
Comme s'ils voulaient regarder au fond.
Un chanteur se tient, près du puits profond.
Pour y enfouir la plainte de son chant,
Là où, engloutie avec toutes joies,
Geralda repose, recouverte de pierres... »*

Lenau, *Les Albigeois*.

Chapitre 4 – Le Parzival roman

Parmi les noms que nous avons cités, nous en retrouverons plus d'un dans l'œuvre et la vie d'un autre poète de la *Minne*, un poète qui n'a pas vu le jour dans le Midi ensoleillé, mais dans l'austère et brumeux bassin de la Seine. Guyot de Provins, trouvère du Nord de la France, avait beaucoup erré de par le monde et visité les cours les plus célèbres de France, d'Allemagne, d'Aquitaine et de Romanie. À la Pentecôte de l'année 1184, nous le rencontrons à une fête chevaleresque organisée par Frédéric Barberousse à Mayence. Déjà vieux, à l'orée du XIII^{ème} siècle, il composa sa « Bible », satire des diverses classes qui constituaient la société de son temps. Dans ce poème, Guyot nous désigne ses protecteurs : l'empereur Frédéric Barberousse, *l'empereres Ferris*. Louis VII, roi de France, *li rois Loeis de France*. Henri II, roi d'Angleterre, *li riches rois Henris*. Richard Cœur de Lion, *li rois Richarz*. Henri, le « jeune roi » d'Angleterre, *li jones rois*. Alphonse II d'Aragon, *li rois d'Arragon*. Raimon V, comte de Toulouse, *li cuens Bernons de Tolouse*.

Guiot de Provins suivit l'afflux des troubadours vers Toulouse. Pour se rendre de ce foyer de poésie courtoise à la résidence de son protecteur Alphonse d'Aragon, deux routes s'offraient à lui : de Toulouse, il pouvait remonter l'Ariège par Foix, résidence de l'infant Ramon Drut, traverser le Sabarthès et atteindre, par le col de Puymorens, la frontière de l'Aragon. Ou bien encore, il pouvait — et c'était là le plus facile — passer par Carcassonne et Perpignan en Roussillon, longer la côte jusqu'à Barcelone ou Saragosse. Peut-être alla-t-il par un chemin et revint-il par l'autre. À Carcassonne comme à Foix, les troubadours étaient chez eux.

À Foix, il put voir, à côté de Ramon Drut, la sœur de celui-ci, Esclarmonde, et célébrer la beauté de la noble dame. À Carcassonne, régnait la tante d'Esclarmonde, Adélaïde, fille de Raimon V de Toulouse et de Constance de France. Depuis la mort de Roger-Taillefer, son époux (1193), les territoires des Trencavels étaient assujettis à son sceptre débonnaire.

*« Kyot, ainsi s'appelait le valeureux chanteur
Qui s'adonnait sans relâche à son art ;*

*C'était besoin pour lui que chanter et conter,
Pour en esjouir les hommes.
Messire Kyot est un Provençal,
Il trouva la légende de Parzival
Narrée dans un livre païen.
Comme il l'a transcrite en français,
Je vais, moi, la chanter en langue allemande,
Si toutefois mon art y suffit. »*

Wolfram d'Eschenbach.

Nous avons déjà dit (voir l'avant-propos) ce qu'il fallait penser de l'influence exercée sur Wolfram par Guiot de Provins. Quand naquit, quand mourut le poète d'Eschenbach ? Comme son *Parzival* date de la première décennie du XIII^{ème} siècle, il est à supposer que lui-même est né dans le troisième quart du XII^{ème}. Quant à sa mort, Püterich de Reichertshausen (1400-1469), auteur d'un poème chevaleresque intitulé *La Lettre d'honneur*, nous avoue déjà qu'il n'a pas pu en déchiffrer la date sur sa pierre tombale « *dans l'église de Notre-Dame, au bourg d'Eschenbach* ».

Wolfram était pauvre et s'en allait, chevalier et chanteur ambulant, « *de cour en cour* ». Il ne savait ni lire, ni écrire : « *Je ne connais pas une seule lettre... Ce qui dans les livres est écrit, j'en suis demeuré ignorant.* »

Il fallut donc qu'il se fît lire le *Parzival* de Guiot de Provins, si toutefois ce poème n'a jamais été écrit. Wolfram avait appris le français en fréquentant les poètes occidentaux de la *Minne*. Il semble en avoir conçu de la fierté, car il ne manque pas une occasion, dans son *Parzival*, de se vanter de sa connaissance de la langue française. Et pourtant, il a commis bien des erreurs à cet égard, ne serait-ce qu'en défigurant des noms de lieux ou de personnes, dont la forme originelle nous est connue par les épopées françaises sur le Graal et Parzival. Ces mutilations nous étonneront moins, si nous nous rappelons qu'il en était réduit à reproduire ces noms comme il les entendait prononcer.

Peut-être Wolfram et Guiot ont-ils pu se connaître aux fêtes célébrées à Mayence sur ordre de Frédéric Barberousse ou à la Wartburg, à la cour du landgrave Hermann de Thuringe ?¹. La Wartburg étant, comme on le sait, la

cour d'Allemagne la plus fréquentée par les *Minnesänger* et Wolfram y ayant pris séjour autour de 1203.

Il y avait en effet des relations extrêmement suivies entre les *Minnesänger* d'Allemagne, de France et de Romanie. Bertran de Born, par exemple, qui avait chanté, sous le nom de Sembélis, la princesse Laina de Plantagenet, sœur de Richard Cœur de Lion, était resté en rapports avec sa *domina*, devenue duchesse de Saxe, comme semblent le prouver suffisamment les poèmes de Bertran en langue provençale adressés à Laina et qu'on a retrouvés en Allemagne. On a même admis la possibilité que Frédéric Barberousse, maître, depuis 1178, du royaume d'Arles, ait composé des poèmes en provençal à la louange de la cour baroniale de Castellane, la petite ville de Provence au bord du Verdon. Quoi qu'il en ait été, cet exemple illustre assez les connexions entre *Minnedichter* du Nord et du Sud, qui s'inspiraient mutuellement.

Wolfram aurait-il confondu, alors, dans le nom de Guiot, Provins et Provence ? Ce serait explicable et pardonnable. Comme l'usage le voulait en ces temps- là, il serait possible que Guiot de Provins ait célébré, dans son *Parzival* que nous n'avons plus, son Mécène Raimon de Toulouse, la fille de ce dernier, Adélaïde de Carcassonne, sa nièce Esclarmonde de Foix et le roi Alphonse d'Aragon, cousin de Roger-Taillefer, mari d'Adélaïde.

Et c'est, en effet, ce qui arriva.

Ce roi Alphonse II d'Aragon, qu'en français on surnommait Alphonse le Chaste, c'est lui le Castis de Wolfram, celui que Wolfram fiance à Herzeloïde.

Herzeloïde elle-même, la mère de Parzival, chez Wolfram, et chez sa « source » Guiot de Provins, c'est la vicomtesse Adélaïde de Carcassonne, la *domina* d'Alphonse le Chaste.

Le fils d'Adélaïde était un Trencavel, ce qui signifie (nous l'avons vu) : « *qui tranche bellement* ». Or Wolfram traduit le nom de Perceval par *Schneid mitten durch*². Ramon-Roger Trencavel a donc été le modèle qui a servi à Wolfram-Guiot pour leur Parzival !

C'est ce qui résulte sans effort des observations suivantes : la « cour d'amour » de la vicomtesse de Carcassonne était célèbre dans toute la Romanie. Il n'était pas de dame plus fêtée, de Barcelone à Florence et même Paris. Sa cour était un foyer d'héroïsme, de poésie et de courtoisie chevaleresque et l'on se rappelle qu'Arnaut de Mareuil la vantait comme « *la plus chaste et la plus gracieuse* ».

Ce *trobère*, déjà mentionné ici, était un pauvre clerc des environs de Périgueux. Un beau jour, il avait jeté le froc aux orties et dès lors, s'en allait de château en château pour y déclamer ses chansons écloses entre les murs du monastère. C'est ainsi qu'il parvint à Carcassonne, vit Adélaïde et depuis lors lui voua exclusivement son cœur. Mais la haute situation de la vicomtesse, infante de Toulouse, petite-fille des rois de France, n'était pas sans intimider le pauvre poète. Il avait beau proclamer, dans ses chants, qu'« *Amour rend toutes conditions égales* », que « *devant Dieu il n'est point de castes différentes* », en invitant sa belle à imiter, dans son égalitarisme, la Divinité : il possédait en Alphonse le Chaste un rival dangereux. Mais ce que le roi d'Aragon et de Catalogne demandait à la « *dame de ses pensées* », ce n'était pas la *Minne*, l'amour-pensée. Ses hommages et ses ambitions étaient d'ordre plus prosaïque. Suzerain, en même temps que le comte de Toulouse, de la vicomté de Carcassonne et Béziers, il escomptait, en épousant Adélaïde, veuve depuis 1193 de Roger-Taillefer, son cousin à lui, s'assurer, sinon la possession exclusive, du moins la haute main sur les domaines, apanage d'Adélaïde. Alphonse le « Chaste » ne recherchait point la *Minne*, incompatible avec le mariage et qui exige la chasteté. Il s'était par-là mis au ban de l'univers platonique pour n'appartenir plus qu'au monde des chevaliers profanes, de ceux qui mendient une couronne ou un lit nuptial ; il n'était plus un chevalier de ces *leys d'amors* qu'un faucon, dit-on, avait apportées du ciel.

Mais Arnaut de Mareuil, à son tour, allait se rendre indigne du royaume de pur amour. Adélaïde lui ayant donné, un jour, quelques baisers, il s'en alla révéler, dans deux poèmes, la faveur reçue. Cette trahison, à elle seule, représentait un grave manquement aux lois de la *Minne* romane. Et, par surcroît, ces baisers éveillèrent en lui des sentiments qui n'avaient plus rien à voir avec la pudique *Minne* : il évoquait les « *effluves tièdes* » de mai qui

accouplent « *tout oiseau à son oiselle, sous les lilas emperlés de rosée* ». Aussi la vicomtesse lui signifia-t-elle son congé, et le pauvre troubadour Arnaut dut se retirer à la cour de Guillaume VIII de Montpellier (celui que Guiot de Provins appelle « *son protecteur Guillaume* »).

Là encore, il ne cessa de célébrer Adélaïde. On avait pu l'éloigner d'elle, chantait-il ; on n'avait pas réussi à couper le fil qui liait à elle, indissolublement, son cœur. Le mal d'amour était maladie mortelle pour les troubadours sans l'unique remède : le *consolament*, chaste pudeur de l'amante. Amant de Mareuil mourut de la nostalgie qui l'entraînait vers la bien-aimée perdue.

Lorsqu'en son château de Puivert Adélaïde tenait sa cour, au milieu des splendides forêts pyrénéennes, princes et troubadours, bon an, mal an, y affluaient. Les plus délicats problèmes d'amour étaient soumis à leur jugement. Quand Richard Cœur de Lion, Alphonse d'Aragon ou Ramon Drut de Foix avaient sur la conscience des crimes de lèse-amour, c'est Adélaïde qu'ils chargeaient de trancher le cas. Son verdict était irrévocable et chacun s'y soumettait, puisqu'elle était la dame la plus noble, la plus chaste et la plus gracieuse de Romanie...

Pendant que, à Puivert, des troubadours comme Peire d'Auvergne faisaient honneur au vin de Roussillon et « *chantaient aux flambeaux de joyeux refrains* », ou que par les prés et les bois retentissaient le son du cor, les ris et les chants, elle demeurait solitaire dans ses appartements à prier...

Adélaïde en effet était pieuse. Seulement le Dieu qu'elle priait n'était pas le nôtre. Son Christ n'était pas mort en croix. Le Dieu menaçant d'Israël était pour elle Lucifer. Adélaïde était hérétique !

Mais là n'était pas la seule raison pour lui faire repousser la brigue d'amour des troubadours et des princes. Être hérétique et comprendre les troubadours, cela ne s'excluait pas nécessairement. Non : la plupart des troubadours étaient hérétiques, tous les cathares étaient troubadours, et presque toutes les dames de Romanie, lorsque les premières atteintes de l'âge commençaient d'effleurer leur visage, passaient à l'hérésie. Non, ce n'était pas cela seul qui tenait la vicomtesse de Carcassonne éloignée du mouvement mondain, à sa cour de Puivert.

Adélaïde avait éprouvé dans sa vie mainte peine de cœur³. Son époux Trencavel, par ses représailles sanglantes contre les bourgeois de Béziers, avait endossé une lourde culpabilité, dont il avait maintenant à répondre devant Dieu. Les Trencavels étaient gens entreprenants, chevaleresques, mais impulsifs. Elle avait toujours à craindre de nouvelles folies de la part de son fils unique Ramon-Roger. Avec l'hérétique Bertran de Saissac, que son époux Roger-Taillefer, dans son testament, avait désigné comme tuteur de l'héritier mineur des Trencavels, elle dirigeait l'éducation de cet enfant. Son fils ne devait être ni un chevalier mondain, ni même un chevalier de la *Minne*, mais un chevalier de la suprême *Minne*. Il devait être digne de la Table Ronde qui, à Montségur, le castel pyrénéen sur son roc escarpé, inaccessible, conservait la pure doctrine du Paraclet consolateur.

*« En vérité, tu as nom Parzival.
Cela signifie à coup sûr pourfendu.
Car grand amour creusa profondes rides
Par loyauté dans le cœur de ta mère ;
Ton père ne lui laissa que douleur. »*

Wolfram d'Eschenbach.

Parzival devait être digne de la chevalerie du Graal !

¹. Le même que nous connaissons par le *Tannhäuser* de Wagner (note du traducteur).

². Soit : perce bellement. L'origine réelle est : soit *Peritia Vallem* (en allemand moderne : *Springinstal*, qui équivaldrait à l'actuel *Springinsfeld* = étourneau), soit plus vraisemblablement *Parsival* (vieux-faisan = pur fou). L'étymologie donnée par Wolfram n'est sans doute qu'un hommage spirituel, et peut-être fortuit, rendu à ce prince roman.

³. C'est sans doute pour cette raison que Wolfram a nommé la mère du héros du Graal Herzeloïde (= peine de cœur).

Deuxième partie : Le Graal

*« D'amour l'Empire est ouvert
La fable commence à s'ourdir. »*
Novalis.

Chapitre 1 – Le Thabor des Pyrénées

Sur le royaume de la *Minne* romane, Amor-Eros, invisible, étendait sa main protectrice. Il n'était plus l'enfant ailé que se représentaient les Anciens. On le voyait adulte, homme. Le troubadour Peire Vidal, se rendant un jour de Castelnaudary à Muret, à la cour de Raimon V de Toulouse, prétend l'avoir rencontré en chair et en os.

« C'était au printemps, où les fleurs jaillissent dans les prés, les buissons commencent à bourgeonner et les oiseaux font liesse. Lors, je vis un cavalier, bel et fort, s'avancer vers moi... Des cheveux blonds tombaient sur son visage bruni, ses yeux clairs resplendissaient. Le sourire de sa bouche laissait voir des dents de nacre. L'un des souliers du chevalier était orné de saphir et d'émeraudes, l'autre était nu.

Le manteau du chevalier était bordé de violettes et roses, et sur le chef il portait une couronne de soucis. Son palefroi était, pour moitié, noir comme nuit et pour l'autre blanc comme ivoire. Le poitrail du cheval était de jaspé, les étriers étaient d'agate. Aux rênes brillaient deux diamants, tels que le roi Darius n'en avait possédé ni plus beaux ni plus précieux. Une escarboucle, à la bride, brillait comme le soleil...

Aux côtés du cavalier chevauchait une dame, mille fois plus belle encore que lui. Elle avait la peau blanche comme neige. Le rose de ses joues avait la teinte des boutons de rose. Sa chevelure scintillait comme l'or. Derrière la dame chevauchaient un paladin et une demoiselle. Le paladin portait un arc d'ivoire et trois flèches à sa ceinture : l'une d'or, l'autre d'acier, et une autre de plomb. En ce qui concerne la demoiselle, je ne vis qu'une chose : c'est que ses cheveux tombaient par-dessus la selle, la housse et la tête du cheval. Le chevalier et la dame chantaient une chanson, nouvelle, que les oiseaux reprenaient ensuite.

“Faisons halte auprès d'une source sur un pré entouré de bois”, dit la dame, “car je n'aime point les châteaux”.

“Gente dame”, lui répondis-je, “voici un endroit quiet sous un laurier, et ici une source claire jaillit sur les graviers”.

“Peire Vidai”, me dit le chevalier, “sachez que je suis l’Amour, cette dame a nom Grâce, et cette demoiselle et ce paladin s’appellent Pudeur et Loyauté” »

Wolfram d’Eschenbach fait précéder son *Parzival* d’un long préambule sur Loyauté et Déloyauté. Il veut prouver que douter de Dieu menace le salut de l’âme, mais que l’esprit chevaleresque, « *honneur de l’homme hardi* », peut apporter la guérison. Quiconque en revanche est en proie à la déloyauté et aux idées flottantes, est voué à l’Enfer :

*« Quand le doute s’insinue en un cœur ;
L’âme ne saurait prospérer.
On trouve Honneur et Honte accouplés,
Là où sentiments découragés
Vont de pair avec la gloire du hardi guerrier.
Comme blanc et noir chez la pie.
Mais pareil homme peut nourrir joyeux espoir,
Car Ciel et Enfer lui sont ouverts,
Quand il viendra à quitter ce monde.
Qui s’associe à Déloyauté,
N’a sûrement que noires couleurs
Et tombe en proie aux ténèbres.
Mais il acquiert l’éclat de la couleur blanche,
Celui qui est loyal envers Dieu et les hommes.
Aux dames aussi je fixe ici un but
Je supplie Dieu que la femme bonne
Demeure toujours dans la juste mesure.
Pudeur est la couronne de toute moralité ;
Je ne demande pas pour elle d’autre salut.
Mais, s’il me fallait vous décrire complètement ici
Homme et femme, comme j’en suis capable,
Le temps vous paraîtrait long. »*

Wolfram d’Eschenbach n’avait pas besoin d’expliquer aux *Minnesänger* de son siècle quel rôle l’homme et la femme avaient à jouer dans le monde de la *Minne*. Nous savons que le monde allemand de la *Minne* avait suivi, dans son évolution, celui de la Romanie. On n’y avait jamais reconnu le

dogme mosaïque de la *Genèse* selon lequel Jahvé aurait d'abord créé Adam androgyne, pour en faire le père et la mère d'Ève. D'après le mythe roman, Adam et Ève étaient deux anges déchus, précipités, avec Lucifer, d'étoile en étoile dans l'exil terrestre. Déjà égale en droits à Adam au ciel, Ève l'est aussi sur terre. Elle n'est pas la « femelle » d'Adam, mais sa *domina*, car les Romains voyaient dans la femme, comme leurs aïeux les Ibères et les Celtes, un être prophétique et divin. L'Ève judaïque est tellement subordonnée à l'homme, qu'elle porte d'abord le nom de son père et ensuite le nom de son mari, sans mériter donc de porter un nom à elle. En Languedoc, principalement dans les Pyrénées, où la tradition ibère et celte s'était maintenue avec le maximum de pureté, les vieilles familles locales portaient le nom de leurs aïeules. On disait: les fils de Bélissena, d'Imperia, d'Olivéria. Leurs attributs n'étaient pas le fuseau ou le berceau, mais la plume et le sceptre.

Les troubadours étaient des poètes. Tous les poètes souffrent d'une nostalgie inapaisée. Mais ceux-là connaissaient, lorsqu'ils n'en trouvaient pas satisfaction dans la *Minne*, un chemin qui les menait à une Table Ronde de la nostalgie, sur laquelle se dressait le « Consolateur », que le Christ avait fait annoncer par saint Jean l'Évangéliste...

Les troubadours étaient les poètes d'un pays où le soleil était plus lumineux que chez nous, où les astres étaient tout proches de la terre, et où la prière était facile. Ces poètes qui priaient n'étaient plus des rimeurs à l'esprit égaré. Ils étaient désormais « purs », cathares et transposèrent, comme nous le verrons plus tard, les *leys d'amors* dans le registre spirituel. Au lieu de la faveur des dames, ils recherchèrent la rédemption en Dieu. Au lieu de la *Minne*, ils recherchèrent le Consolateur et, au lieu du *consolament* de leur dame, celui du Saint-Esprit, qui est Dieu.

Prier et versifier ne devaient plus faire qu'un. En Romanie, c'était aisé, les Romains sachant encore que le don de poésie et le don de prophétie, que nous appelons aujourd'hui intuition et inspiration, sont identiques. La prière des cathares, des troubadours orants, n'était qu'une strophe de l'hymne à la lumineuse divinité qu'ils entendaient journellement retentir dans la symphonie de couleurs et de sons qu'est leur pays.

N'étaient-ils pas, en effet, poètes ? Comme, à l'exemple de tous les poètes, ils se sentaient étrangers ici-bas, ils aspiraient, à un au-delà, meilleur où, selon leur mythologie, l'homme avait jadis été un ange, et où il a sa véritable patrie : la « *Maison des chansons* », comme aux premiers temps de l'histoire, les Babyloniens appelaient le royaume lumineux d'Ahuramazda. Les cathares étaient tellement sûrs d'un au-delà meilleur, qu'ils refusaient, par principe, cette vie dans sa totalité ; ils la considéraient simplement comme une période de préparation à la vie réelle qu'ils savaient exister par-delà les étoiles.

Depuis, toujours, poètes et prêtres ont aimé les montagnes, dont les cimes s'allongent vers le ciel et dont les grottes se perdent dans la nuit éternelle de la terre. C'est sur les montagnes qu'on se trouve le plus près de Dieu. Là-haut, de soi-même, on chante et l'on prie. Tous les grands mythes font accomplir la divinisation du héros sur une montagne. C'est sur le mont Oeta qu'Hercule est devenu Olympien. C'est sur le Thabor que le Christ s'est transfiguré. Cela, les troubadours le savaient fort bien. Car, de leur temps, le pont ne s'était pas encore effondré, qui par-dessus la Méditerranée reliait l'Occident à l'Orient et dont la première arche s'étendait des sommets gigantesques d'Asie au Parnasse sacré des Grecs, la deuxième de là aux Pyrénées, où l'Hellade plaçait le jardin des Hespérides : la terre lumineuse des âmes.

L'humanité était venue d'Orient. D'Orient nous sont venus les grands mythes, dont le dernier fut une « joyeuse nouvelle ». D'Orient nous vient le soleil...

Quand le soleil quitte les hommes sous un cintre de nuées d'or, en plus d'un parmi eux s'éveille le désir nostalgique de s'élancer à sa suite. Mais où cela ? L'homme, dit-on, est un dieu déchu qui a la nostalgie du ciel. Peut-être la nostalgie du poète n'est-elle qu'un « *mal du pays* » pour un Paradis perdu, où l'homme était l'image de la divinité, et non point sa caricature !

Quand le soleil de Provence et de Languedoc nous quitte, le cintre de nuées d'or s'incurve au-dessus des Pyrénées. Fières et nobles, elles s'enlèvent dans l'azur. Alors que la plaine provençale gît déjà dans la nuit, elles sont, longtemps encore, bénies et transfigurées par les rayons du soleil

qui s'en va. Les Provençaux appellent aujourd'hui encore « *mont de la Transfiguration* », le Thabor, le pic de Saint-Barthélémy, l'un des plus beaux sommets des Pyrénées.

Le Thabor pyrénéen se trouve entre l'Olmès, le val des Ormes, et le Sabarthès, le val de Sabart, où la Mère de Dieu promet, dit-on, à Charlemagne la victoire sur les Sarrasins.

Un chemin solitaire et pierreux conduit de l'idyllique Olmès aux gorges et aux cavernes du Sabarthès la route des cathares, la route des purs.

Au milieu des solitudes désertes du Thabor, s'élève un rocher sauvage au-delà de toute expression, et si haut que sa cime atteint quelquefois l'ogive de nuées d'or. Ses parois se dressent à pic jusqu'aux murailles d'un *burg* appelé Montségur. Un jour que je montais la route des cathares vers le sommet du Thabor, je rencontrai un vieux berger. Il me conta la légende que voici : « *Au temps où les murailles de Montségur étaient encore debout, les cathares, les purs, y conservaient le Saint Graal. Montségur était en danger, les armées de Lucifer assiégeaient ses murs. Elles voulaient avoir le Graal, pour le réinsérer dans le diadème de leur prince, d'où il était tombé sur terre, lors de la chute des anges. Alors, au moment le plus critique, une colombe blanche arriva du ciel et fendit de son bec le Thabor. Esclarmonde, la gardienne du Graal, jeta le joyau sacré dans la montagne. Celle-ci se referma. Ainsi fut sauvé le Graal. Lorsque les diables entrèrent dans le château, ils arrivèrent trop tard. Dans leur fureur, ils envoyèrent au bûcher tous les purs, non loin du castel rocheux, au camp des crémati, le champ du bûcher...* »

« *Une troupe le laissa sur terre,
Qui reprit son vol vers les étoiles,
Car sa pureté l'entraînait vers sa patrie.* »

Wolfram d'Eschenbach.

La route des purs part d'Olmès, longe Montségur, franchit le sommet du Thabor et mène aux cavernes du Sabarthès. C'est là qu'habitaient les cathares. Loin du monde et repliés sur eux-mêmes, ils méditaient sur la suprême *Minne*.

*« Oui, si vous aimez la vraie Minne,
Pratiquez-la comme aujourd'hui
La Minne suprême le peut exiger. »*

Wolfram d'Eschenbach.

Les cathares ne quittaient leurs ermitages, au plus profond des montagnes, que pour porter aux mourants les « *dernières consolations* » ou pour raconter, dans la grande salle d'un château, de très vieux mythes devant de nobles dames ou à des chevaliers. Dans leurs longs vêtements noirs, une tiare persane sur la tête, ils ressemblaient à des brahmanes ou à des acolytes de Zoroastre. Lorsqu'ils avaient fini, ils tiraient d'un rouleau de cuir qu'ils portaient sur la poitrine l'Évangile selon saint Jean et ils lisaient à haute voix : « *Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu. Dieu est esprit, et ceux qui l'adorent doivent l'adorer en esprit. Il est bon pour vous que je meure. Car, si je ne meurs pas, le Consolateur ne viendra point vers vous. Mais quand viendra le Consolateur que je vous enverrai... D'aus vos benesiga. Dieu vous bénisse !* »

Puis les purs se retiraient dans leurs cavernes, la « cathédrale » ; les « *gleysos* » (églises)¹, la « grotte de l'ermite » et la « grotte de Fontanet »...

*« À la Fontaine de la Salvatge on alla,
À un ermitage perdu dans les rochers,
Que Treurizent s'était élu pour résidence.
Près de lui, Parzival apprend
De secrètes nouvelles du Graal.
À une grotte l'hôte le conduisit »*

Wolfram d'Eschenbach.

Les grottes du Sabarthès sont si nombreuses, qu'elles pourraient offrir l'espace nécessaire à une vraie cité de troglodytes. À côté des grandes cavernes qui s'enfoncent à des lieues dans la montagne², il existe d'innombrables grottes et niches formées par des avancées de rocs. Sur les parois de ces grottes et de ces niches, on reconnaît encore nettement les points où les poutres de la charpente s'encastrent jadis dans le rocher, et l'existence, ici, d'ermitages complètement aménagés. Le feu et les siècles, il est vrai, n'en ont laissé debout que des murailles calcaires noircies par

l'incendie ou des débris carbonisés, et, par places, là où le feu et les intempéries n'ont pu exercer leurs ravages, un dessin ou une inscription, à savoir :

Un « arbre », un arbre du monde ou arbre de vie, qu'on dit s'être dressé au milieu du paradis, et que les Hellènes connaissaient déjà. Les Hespérides veillaient sur ses pommes d'or.

Une barque, dont le soleil est la voile.

Un poisson, symbole de la lumineuse Divinité. Une colombe, l'emblème du Dieu-Esprit.

Des monogrammes du Christ en lettres grecques ou romaines.

Le mot de *Gethsémani*.

Le paraphe : GTS, savamment bouclé, probablement pour résumer le mot *Gethsémani*, le jardin où le Christ fut vendu à ses bourreaux.

Des bribes de phrases, dont on ne peut plus lire que les mots de « *Santa Gleuzia* ».

Deux de ces grottes ont conservé leur nom : la grotte de Jésus-Christ et la grotte de l'homme-mort. Devant la première subsistent les traces d'un jardinet et d'une petite terrasse, sur laquelle sans doute méditait l'ermite qui vivait céans :

*« Malheur à toi, monde, que fais-tu ?
Tu nous donnes affliction et sujets de plaintes,
Tu nous donnes tourments et chagrin
Bien plus que de joies. »*

Wolfram d'Eschenbach.

Les cathares ne se sentaient pas chez eux ici-bas. Ils comparaient cette terre à une prison qu'un architecte maladroit aurait bâtie avec des matériaux de moindre qualité. Leur vrai chez eux était, ils le savaient, par-delà les étoiles. Ce « Là-Haut », disaient-ils, il a été construit par l'Esprit qui est Amour : qui n'est ni haine, ni guerre, qui est vie : ni maladie, ni mort...

mais Dieu ! Au commencement était l'Esprit. En lui était le Verbe. Et ils étaient Dieu.

De même que dans notre cœur, deux mondes se combattent : l'esprit prompt et la chair faible, de même il y a dans l'univers deux principes en action : le Oui et le Non, le Bien et le Mal. Le Bien est Dieu. Le Mal est Lucifer, l'esprit qui nie toujours³

Le Verbe est le créateur du monde qui s'étend bien loin derrière l'arche de nuées d'or, par-delà les étoiles. Le monde d'ici-bas est l'œuvre de Lucifer. Le Verbe est créateur, Lucifer n'est qu'un épigone, un modelleur maladroit.

Nous autres hommes, anges déchus, nous correspondons à ces deux principes dont nous sommes l'émanation. L'homme au point de vue spirituel, c'est-à-dire l'âme est l'œuvre du Verbe divin. L'homme dans son aspect matériel, le corps, est l'œuvre de Lucifer. Notre âme est divine, éternelle. Notre corps n'a rien de divin, il est périssable. L'âme, création de Dieu, qui est esprit, exilée sur la terre pour sa rébellion contre l'esprit, doit rester sur cette terre jusqu'à ce qu'elle ait reconnu la vanité de la vie terrestre et demandé à être réunie avec l'esprit. On peut commencer dès cette terre à redevenir divin, à revenir à l'esprit. Mais en ce cas, les âmes doivent, d'étoile en étoile, se dématérialiser jusqu'au moment où s'ouvre devant elles la porte de leur vraie patrie.

*« Les étoiles sont peut-être le séjour d'esprits transfigurés,
De même qu'ici règne le vice, là-bas domine la vertu. »*

Albrecht von Haller⁴.

Kant lui-même dit dans son *Histoire naturelle du Ciel* : « Cette question : savoir si le péché a installé également sa domination dans les autres sphères de l'univers, ou si la vertu seule y prédomine, qui donc aurait le front d'y répondre ? Ne faut-il pas, pour avoir le malheureux pouvoir de pécher, un certain état intermédiaire entre la sagesse et la déraison ? Qui sait si les habitants de ces planètes ne sont pas trop sublimes et trop sages pour s'abaisser à la folie qui est au fond du péché, trop étroitement attachés à la matière et pourvus d'aptitudes intellectuelles

trop faibles pour pouvoir porter la responsabilité de leurs actes devant le tribunal de la Justice ? »

Les cathares voyaient dans la terre un enfer. Vivre au milieu du péché et du mensonge leur paraissait une punition plus cruelle que d'être tenaillé, lardé et torturé par des diables à queues et à cornes dans un lac de glace ou un four. « *La terre, c'est l'enfer !* » disaient-ils...

La mort n'était pour eux que l'abandon d'un vêtement sale, dont on se débarrasse, comme le papillon dépouille la chrysalide pour se perdre dans le printemps qui frissonne. Psyché, disaient déjà les Grecs pour l'âme : papillon.

Mais qu'advient-il des âmes qui « *ne se sont pas appliquées à l'effort* », qui se sentaient chez elles dans la matière ? Dieu, en tant que père, ne peut rester sourd à nulle prière de ses enfants. Leurs âmes peuvent demeurer ici-bas, émigrant sans cesse d'un corps dans l'autre, tant qu'il leur plaît, jusqu'au moment où elles aussi aspirent aux étoiles.

La plus grande caverne du Sabarthès est la caverne de Lombrives. Il y a des temps immémoriaux, à une époque dont la nuit n'est qu'à peine éclairée par notre science historique, elle servait de temple consacré au dieu ibère Ilhomber, dieu du soleil. Les modestes pâtres et paysans du hameau d'Ornolac, situé non loin, l'appellent aussi « la cathédrale ».

Ornolac s'insinue dans la vallée latérale, à travers laquelle la route des cathares monte en lacets jusqu'au sommet du Thabor. Ornolac est surplombé par une ravissante petite église romane, devant laquelle une Mère de Dieu, sculptée par une main paysanne, a sur le bras l'Enfant Jésus, porteur d'un épi de blé, et surveille champs et vignobles.

Entre deux menhirs, dont l'un est écroulé, le sentier abrupt conduit dans le gigantesque vestibule de la cathédrale de Lombrives. C'est ici l'entrée d'un royaume de féerie souterrain, où l'histoire et la fable ont trouvé refuge à l'abri du monde devenu si prosaïque. Entre les stalactites de blanc calcaire, entre les parois de marbre d'un brun sombre, et le brillant cristal de roche, la sente conduit dans les profondeurs de la montagne.

Une salle de quatre-vingts mètres de haut servait de cathédrale aux hérétiques. La terre, ce fiasco de Lucifer, avait dû leur abandonner sa plus belle demeure, pour leur donner le pressentiment de la beauté que le véritable Plasticien a créée par-delà les étoiles. Et, par crainte d'oublier le soleil, le disque argenté de la lune et les étoiles, seules « révélations » de Dieu, qui est lumière et amour, une main hérétique les a dessinés sur la paroi de marbre. De la voûte qui se perd dans la nuit éternelle, l'eau goutte sans interruption et régulièrement sur le sol. Elle y forme aujourd'hui encore des bancs d'église en stalactites, pour tous ceux qui veulent faire halte dans ce monde de féerie.

Quand dehors dans la vallée de l'Ariège un orage éclate, toute la montagne résonne du fracas des cataractes qui se fraient passage avec un bruit de tonnerre à travers le calcaire poreux. Quand dehors le dieu de l'orage et de la mort, Lucifer, abat sur le monde tremblant son marteau chargé d'éclairs, la montagne frémit sur ses bases.

De la cathédrale des hérétiques, un escalier de pierre mène dans la seconde moitié de la caverne de Lombrives, jusqu'au point où le pied humain, après une course de plusieurs heures, s'arrête effrayé devant un ravin qui a plusieurs centaines de mètres de profondeur. Il y a là un gigantesque bloc de rocher, sur lequel l'eau, tombant goutte à goutte, a sculpté une miraculeuse stalagmite en forme de massue, et que les paysans d'Ornolac appellent « *le Tombeau d'Hercule* »...

[1](#). Latin : *ecclesia* (note du traducteur).

[2](#). Otto Rahn dit, dans une note, avoir parcouru la grotte de Lombrives sur une longueur de douze kilomètres (note du traducteur).

[3](#). Souvenir du *Faust* de Goethe (note du traducteur).

[4](#) : Albrecht von Haller, auteur (Suisse) du poème *Les Alpes* (1729) (note du traducteur).

Chapitre 2 – Hercule et la toison d’or

« *Eraclius ou Ercules,
Puis le Grec Alexandre,
Car ils connaissent l’un et l’autre
Les pierres... »*

Wolfram d’Eschenbach

Silius Italicus, poète-historien romain du premier siècle de notre ère, nous a transmis, en hexamètres solidement charpentés, la légende selon laquelle le gigantesque bloc rocheux orné d’une massue en stalactite qu’on voit dans la caverne de Lombrives serait la pierre tombale d’Hercule.

Hercule, après avoir dérobé les bœufs de Géryon dans l’île d’Erythée, fût l’hôte des Bebryces, dans la « *sauvage demeure* » de Bebryx. Il séduisit la fille de celui-ci, Pyrène. Puis il l’abandonna. Craignant la colère paternelle et ardemment désireuse de revoir son bien-aimé, Pyrène se lança à travers le monde. Mais les bêtes féroces tombèrent sur la malheureuse abandonnée. À grands cris, elle appela Héraclès à l’aide. Il accourut, mais trop tard, et la trouva morte. Les montagnes retentirent de ses lamentations, et tous les rocs et les cavernes se renvoyèrent comme un écho le nom Pyrène, qu’il proférait au cours de ses plaintes retentissantes. Puis il ensevelit sa bien-aimée.

Le nom de Pyrène ne périra jamais, car pour toujours les montagnes le portent.

Trois superbes groupes de stalagmites, au bord d’un lac mystérieux qui se trouve au milieu de la caverne Lombrives s’appellent : le trône du roi Bebryx, la tombe de Bebryx et la tombe de Pyrène.

Continuellement, l’eau coule sur la tombe de Pyrène, comme si la montagne pleurait l’infortunée princesse royale. Et à côté pendent, du mur et de la voûte, les vêtements qu’elle portait de préférence pendant sa vie.

Telle est la légende d’Héraclès, de Bebryx et de Pyrène.

Des auteurs latins (parmi lesquels Pline) nous rapportent que les premiers habitants de l’Espagne furent d’abord les Perses et les Ibères, et

que les Ibères d'Espagne descendaient de ceux du Caucase. L'historien grec Dion Cassius écrivait que les habitants des Pyrénées-Orientales avaient été les Bébryces, et le grammairien grec Stéphanos de Byzance distinguait deux peuples bébryces, l'un fixé aux bords de la Mer Noire, l'autre dans les Pyrénées, non loin de la « Mer bébryce » nom primitif du Golfe du Lion, d'après l'écrivain byzantin Zonaras Dausqueius, le commentateur de Silius Italicus, prétend que le mot Bébryx n'aurait été qu'un adjectif, que le roi des Bébryces se serait appelé Amykos et que ç'aurait été lui, ce roi des Bébryces, qui provoquait au pugilat et tuait tout étranger venant dans son pays, jusqu'au jour où Pollux l'Argonaute le mit à mort. La même opinion est soutenue par l'historien romain Festus Avienus.

Réunissons ces sources et complétons-les. Au III^{ème} siècle, les Ibères, émigrés du Caucase vers l'Ouest avec les Phéniciens, les Perses, les Mèdes, les Gétules - aujourd'hui les Berbères de l'Afrique septentrionale - avaient trouvé dans la péninsule « ibérique » une nouvelle patrie. Ils comptaient parmi les leurs les Bébryces, habitant la partie des Pyrénées qui appartenait sous la domination romaine, à la Gaule narbonnaise, dans la région du pic de Montcalm et du pic de Saint-Barthélémy. Or nous savons, grâce à Strabon, géographe grec, qu'il existait des mines d'or aussi bien dans le pays des Ibères d'Espagne que dans celui des Ibères d'Asie. Les Phéniciens avaient exploité les mines d'or des Bébryces vers 1200 avant Jésus-Christ et les Phocéens vers - 600. Les Phéniciens avaient trouvé au début du III^{ème} siècle avant notre ère une nouvelle patrie en Syrie, pendant ce qu'on appelle la migration sémitique. Faisaient-ils, de Tyr, leur capitale, le commerce transatlantique avec les habitants du littoral espagnol et français, ou bien sont-ils arrivés là avec les Ibères, par voie de terre ? Nous l'ignorons. Il y a cependant de fortes présomptions pour qu'ils aient fait commerce par mer, d'Asie Mineure vers ces régions de la Méditerranée et transporté en Syrie, sur leurs navires, les richesses naturelles des Pyrénées.

Nous savons par Hérodote qu'il y avait à Tyr un temple de Melkart (le roi de la cité), et que Melkart était l'Hercule phénicien, le dieu protecteur de la navigation et des colonies de l'Ouest, aux limites du monde. L'*Ancien Testament* appelle Baal (seigneur) le dieu de la cité de Tyr.

Baal était primitivement le nom de tout dieu qu'on s'imaginait habiter un certain lieu et y exerçant son action ; on lui donnait, à la différence des autres dieux, un attribut ayant une signification locale. Il y avait ainsi un Baal-Libanon (du Liban), un Baal-Chermon, etc. Peu à peu, le Baal-Melkart de la ville de Tyr devint le « Dieu-Seigneur » de la Phénicie et du pays de Chanaan, « le Tout-puissant », le principe mâle, générateur, incarné dans le disque du soleil. Son complément (son « épouse », dit la mythologie) était Astarté, principe féminin, réceptif, qui enfante, et qui se matérialise dans la lune.

Melkart était donc, à l'origine, le dieu local de la ville de Tyr, l'Hercule phénicien. Or, une inscription trouvée à Malte donne à Héraclès le titre de « *plus ancien des guides* ». On sait que le culte des aïeux et la mythologie ont presque toujours le même point de départ. Nous sommes donc fondés à croire que c'est un prince phénicien qui a servi de modèle à Melkart.

Cet Hercule-Melkart emmena-t-il jadis son peuple du Caucase à Tyr, ou de Tyr le fit-il continuer vers l'Ouest ? Il est impossible de l'établir, et d'ailleurs peu importe. Le seul fait à considérer, c'est que les Ibères connaissaient également un Hercule-Melkart, qui était, ou bien leur « *plus ancien guide* », ou bien un dieu héros dont ils avaient reçu la tradition par des colons tyriens.

La caverne de Lombrives, où se trouve, selon la légende, le tombeau d'Hercule, était, dans la nuit des temps, un lieu consacré à l'Hercule ibérien, Ilhomber. Ce dieu local des Ibères, plus exactement des Bébryces, et qu'on appelait aussi Bel (Baal), devint, sous l'influence des colons grecs, A-bel-lio (Apollo).

Phocée était une colonie grecque sur le littoral ionien de l'Asie Mineure. Ses habitants, les Phocéens, entreprirent avec les Grecs de l'intérieur, Phocidiens de Phocide et Argiens d'Argos, des navigations commerciales en Ibérie. Ils semblent avoir réussi, vers l'an 600 avant Jésus-Christ, à déposséder les Phéniciens de leur prépondérance coloniale et à assumer eux-mêmes l'exploitation des mines des Pyrénées. Lorsque Phocée, en l'an 546, subit l'oppression du tyran perse Harpagos, les Phocéens quittèrent leur patrie, l'Asie Mineure, et s'enfuirent sur leurs

vaisseaux dans leurs colonies de l'Ouest, avant tout à Massilia (Marseille), Portus Veneris (Port-Vendres en Roussillon), Kerberos (Cap Cerbère, à la frontière d'Espagne) et l'actuel Monaco, où se trouvait un temple d'Héraklès Monoikos.

Or Hercule, on le sait, fut un des Argonautes. La légende des Argonautes est la plus ancienne légende voyageuse qu'aient forgée les Grecs. Elle n'est pas seulement la plus ancienne en date parmi les contaminations mythologiques qui nous soient parvenues, amalgamant la colonisation primitive des Grecs avec le culte hellénique des ancêtres — Homère la suppose universellement connue —, elle nous donne aussi des renseignements précieux sur les conceptions géographiques de la Grèce archaïque.

Quinze chefs, primitivement, seraient partis d'Argos sur l'Argo, navire à cinquante rameurs, pour franchir la mer en quête de la toison d'or. Hercule, Orphée, Castor, Pollux et Jason étaient les plus célèbres. Après bien des « erreurs » et des aventures (combats avec le roi des Bébryces, Amykos), ils parvinrent à Colchis. Là, avec l'aide de Médée, voyante et magicienne, ils enlevèrent la toison d'or du chêne sacré aux branches duquel elle était suspendue, comme les *leys d'amors* des troubadours.

Des auteurs anciens connaissaient donc, à côté des Bébryces d'Asie Mineure, les Bébryces des Pyrénées et ils établissaient un lien entre ces derniers et l'expédition des Argonautes. Quelle signification pouvait bien avoir, la conquête de la toison d'or, but de cette entreprise ?

Franchissons d'un saut plusieurs siècles, et reportons-nous au Moyen Âge, époque où les civilisations primitives de la Méditerranée avaient disparu, et où le centre de gravité intellectuellement surtout, avait émigré vers le Nord. Lorsque d'innombrables alchimistes mélangeaient de mystérieux ingrédients dans leurs cornues et s'efforçaient en des conjurations mystiques, de perpétrer « le grand œuvre », que cherchaient-ils ? La « pierre philosophale » ou, comme ils l'appelaient aussi, la « toison d'or ! » Que cherchait le Parsifal de Wolfram d'Eschenbach sous les espèces du « Graal ? » Une pierre¹, le *Lapsit exillis* (*Lapsit ex cœlis*) le « *Désir du Paradis* ! »

Pour l'un, les joies paradisiaques consistent en la possession de tout ce que le monde peut donner de beau et de précieux. Pour d'autres, le paradis se trouve par-delà les étoiles. Il y avait des alchimistes, qui cherchaient la pierre philosophale pour transmuter en or des métaux de moindre valeur. D'autres, par contre, les authentiques et grands alchimistes, élevaient jusqu'au plan spirituel les formules secrètes. Les métaux inférieurs représentaient pour eux les passions humaines, dont la transvaluation était leur but. Au lieu d'or, c'était Dieu qu'ils espéraient trouver.

Dans la légende des Argonautes de Nonnos², les navigateurs voient une « coupe » planer au-dessus de la « *Montagne du Monde avec l'Arbre des Lumières* ».

Les Argonautes trouvèrent la toison d'or. Sa possession les haussa, demi-dieux, jusqu'aux étoiles. Hercules se prépara à devenir définitivement dieu, entre la Lyre et la Couronne. Castor et Pollux attendent que le Cocher les emmène aux suprêmes altitudes célestes. Et l'Argo, la nef qui amena la précieuse relique par-delà la mer, fut transportée comme par un charme en pleine Voie lactée, à l'hémisphère boréal du ciel, où, avec la Croix, le Triangle et l'Autel, elle affirme de façon inévitable la nature lumineuse du Dieu éternel. Le Triangle symbolise la Trinité divine, la Croix le divin sacrifice d'amour. Et la table de la Cène qui, le Jeudi saint, portait le calice de la résurrection, est devenue l'Autel.

« *En vérité, je vous le dis : à moins que quelqu'un d'entre vous ne renaisse, il ne verra pas le Royaume de Dieu.* »

Saint Jean, III, 3.

Des alchimistes cherchaient l'or, « *le Grand Roi* » d'autres alchimistes cherchaient Dieu. Des astrologues demandaient aux étoiles la science du lendemain, et ce furent trois astrologues que l'Étoile conduisit à Bethléem, où, dans une grotte, le Verbe divin était devenu Dieu. Un astrologue païen aurait aussi, dit-on, lu dans les étoiles, le secret du Saint Graal.

« *Flégétan, le païen, vit
(Il ne le confia qu'en tremblant)
Dans le cours des astres et leur lumière*

*Ce profond secret qu'il révéla
Qu'il existe une chose, nommée le Graal.
Ainsi parla-t-il, lorsqu'il trouva ce nom
Clairement inscrit dans les étoiles. »*

Wolfram d'Eschenbach.

Du Levant au Ponant évolue la voûte céleste. Du Levant au Ponant se meuvent, la nuit, la lune et les étoiles, se meut le soleil, l'astre d'Hélios-Apollon.

Apollon était le dieu de la pure lumière solaire, qui délivre au printemps la terre des geôles de l'hiver, ce pourquoi il était aussi le Sauveur (*Sôter*) qui purifie le pécheur mort, le mène à la rédemption, à l'entrée du pays lumineux des âmes. Il est le dieu d'expiation, qui apporte aide et bénédiction. Sur un char de cygnes, il gagnait la terre des Hyperboréens³. Ses cygnes, les nuages, chantaient comme la pluie qui tombe. Le bruissement de la pluie est le chant de la nature. Aussi Apollon était-il le chef des Muses, son attribut est la lyre et son arbre le laurier, dont les rameaux servent à tresser les couronnes des poètes.

Quand les rayons du soleil chauffent la terre, l'humidité en s'évaporant monte vers le ciel. Vapeurs et brouillards sont, depuis toujours, porteurs d'oracles, puisque leur montée et leur descente présagent le temps qu'il va faire. Ainsi Apollon était-il également le dieu du don prophétique, de la divination. Faire des vers et prophétiser sont une seule et même chose.

C'est de lui qu'Alcée de Mitylène, un contemporain de Sapho, chantait :
« Lors de la naissance d'Apollon, Zeus lui donna une mitre d'or et une lyre, il lui donna un char attelé de cygnes et l'envoya à Delphes et à la fontaine de Castalie, pour y rendre la justice aux Grecs. Mais Apollon dirigea son char vers le pays des Hyperboréens. Lorsque les habitants de Delphes s'en aperçurent, ils composèrent un péan, groupèrent des chœurs de jeunes garçons autour du trépied et supplièrent le dieu de daigner revenir parmi eux... »

Les Hyperboréens étaient le peuple élu d'Apollon. Ils vivaient heureux, en paix, purs de mœurs et pieux. Ils avaient pour demeure les bois de leur

pays tempéré, ensoleillé et fertile, ne consumaient que ses fruits, ne tuaient aucun animal et ne connaissaient ni la guerre ni les disputes. Lorsqu'ils étaient saturés de la vie, ils cherchaient leur délivrance dans les flots de la mer infatigable⁴. Apollon était leur dieu suprême.

C'est dans un calice d'or que le Rayonnant venait à eux, « *semblable à une étoile, en sorte que son éclat montait jusqu'au ciel* ». Apollon aimait les Hyperboréens, depuis le jour où les flots de la mer l'avait porté jusqu'à leur côte hospitalière ce coffre où l'avait exposé sa mère Sémélé. Depuis lors, il venait à eux bon an, mal an, « *et à travers les vagues le portait le lit d'or merveilleusement creusé qu'Héphaïstos avait ouvré en or précieux. Il le portait, endormi, par-dessus la surface des eaux...* »

Sur une *Cista mystica*, vase où l'on conservait les objets du culte d'Apollon, que l'on a retrouvé il y a deux cents ans, près de Palestrina dans les montagnes de la Sabine, une scène a été gravée, qui retrace le combat des Argonautes avec le roi des Bébryces, Amykos. Ici encore, on constate le lien qui rattache les Argonautes, Apollon, la toison d'or, le Bébryce Amykos et une coupe sacramentelle.

¹ « Cette pierre d'abondance et de fécondité est aussi, chez Wolfram, un symbole de pureté et de chasteté », écrit M. Tonelat (note du traducteur).

² Poète grec né à Panopolis (Égypte), au Vème siècle de notre ère, auteur d'un poème païen *Dionystaca* et d'une paraphrase versifiée de l'Évangile selon saint Jean.

³ À peine est-il besoin de souligner le rapport qui existe entre ce char traîné par des cygnes et la nacelle de Lohengrin.

⁴ Il est intéressant, ici, de relever l'analogie avec les Cathares (note du traducteur).

Chapitre 3 – La coupe de Gwion¹

*« Pythagore,
Qui lisait dans les cieux des signes
Et posséda sans conteste
Science telle que, depuis Adam,
Nul homme ne l'égale en sagesse :
Celui-là vous pourrait nommer la richesse des pierres. »*

Wolfram d'Eschenbach.

Les habitants de Crotone, fondée par les Achéens sur la côte orientale d'Italie, où Pythagore a vécu et enseigné, prétendaient que ce sage était en réalité Apollon lui-même, venu du pays des Hyperboréens pour annoncer aux hommes une nouvelle doctrine de salut. Il était mort, disaient-ils, en martyr. Signalons au moins que d'autres voyaient en lui un fils d'Apollon et de la vierge Pythais, dont l'époux, l'artisan Mnésarque, n'aurait été que le père putatif de Pythagore.

Pythagore enseignait que l'âme, immortelle, est exilée à l'intérieur du corps et astreinte à des migrations de corps en corps, même de corps animaux, avant de redevenir pour toujours divine. Cicéron dit savoir de source certaine que c'est des druides, les philosophes de la Gaule, que Pythagore tenait ses théories sur l'immortalité de l'âme et la migration des âmes.

Le Druidisme était moins une religion qu'une doctrine philosophique, qui embrassait la théologie, l'astronomie, les sciences naturelles, la médecine et le droit. Ce que César appelait « la discipline » des druides était une synthèse dogmatique de ces diverses branches de la science, et cette synthèse offre avec la philosophie pythagoricienne ainsi qu'avec les sagesse des théogonies hindoues et babyloniennes des affinités surprenantes.

Les druides enseignaient que la terre et tout ce qu'elle recèle et porte, avait été créé par le dieu de la mort, Dispater. L'âme, selon eux, était d'essence divine, donc immortelle, et obligée d'accomplir des migrations de corps en corps, pour se purifier de la matière et pouvoir entrer dans l'autre

monde, celui de l'esprit. Leur dieu suprême était Belenus ou Belis, comme l'appelait l'historien grec Hérodien. Ce dieu Belenus était Apollon-Abellion, le Dieu de la lumière². Dispatér était le nom latinisé du prince des enfers, Pluton, souverain des âmes pâles, des morts, gardien des trésors souterrains.

Les druides tenaient pour bagatelles les richesses terrestres. C'est sur leur ordre que l'or de Tolosa, le trésor du temple de Delphes, fut précipité dans un lac des Pyrénées.

Nous savons que la route des purs mène de Montségur au Thabor et, de là, aux grottes d'Ornolac. Mais il y a, entre Montségur et la cime du Thabor, un lac de montagne aux eaux sombres et serties de falaises abruptes. Le lac des truites ou l'*Etang mal* (lac des péchés), tel est son nom chez les paysans du hameau de Montségur, dont les maisons s'accrochent comme des nids d'abeilles à la falaise qui domine la gorge de Lasset.

« N'y jetez surtout pas de pierre ! Car c'est le berceau du tonnerre ! Si vous y jetez une pierre, ça déchainera un orage et la foudre vous anéantira. Le Malin habite ce lac. C'est pour cela qu'il n'y a pas de poisson. »

« Pourquoi donc, alors, l'appellez-vous lac des truites ? » demandai-je à mes amis les paysans.

« À vrai dire, c'est Lac des druides qu'on devrait l'appeler. Car les druides y ont jeté de l'or, de l'argent, des pierres précieuses. Cela se passait à une époque où Notre-Seigneur n'était pas encore né. Les gens mouraient en masses, d'une maladie inexplicable. Un homme encore bien portant le matin pouvait être mort le soir même. Jamais auparavant pareille maladie n'avait sévi dans nos montagnes. Alors, les druides, qui savaient tout, donnèrent aux hommes accablés le conseil d'aller jeter tout leur or et leur argent dans lac, comme tribut aux divinités souterraines, maîtresses de la vie et de la mort. Sur des chariots aux roues de pierre, on transporta les richesses jusqu'au lac puis on les plongea dans ses eaux insondables. Ensuite, les druides tracèrent un cercle magique autour de l'estang. Alors, tous les poissons qui vivaient jusque-là dans ses ondes, moururent et le lac, vert auparavant, devint noir. À partir de ce moment, les gens furent guéris

de leur terrible maladie. Tout cet or cet argent appartiendra à celui qui sera capable de briser le cercle magique. Mais, sitôt qu'il touchera à ces trésors, il mourra de cette même maladie qui fauchait jadis les hommes, avant qu'ils n'eussent jeté leur or au fond du lac. »

Ptolémée d'Alexandrie nous rapporte que les Bébryces des Pyrénées comptaient parmi les Volques tectosages³ Il nous faut ici remonter un peu plus loin dans l'histoire. Sous le règne de Tarquin l'Ancien, au tournant du VI^{ème} siècle avant notre ère, le pays celtique, comme Hérodote, Aristote et Hipparque appellent la partie de la Gaule comprise entre la Garonne, la Méditerranée, les Alpes et l'Océan, était habité par les Celtibères, peuple issu d'un mélange de Celtes immigrés et d'Ibères autochtones. Une de ces peuplades celtibères était celle des Volques tectosages, dont le territoire avait pour capitale Tolosa (Toulouse) et pour ville maritime Narbo (Narbonne). Vers l'an 163 après la fondation de Rome, c'est-à-dire vers 590 avant notre ère, une partie des Volques tectosages émigrèrent vers la Forêt hercynienne. Cette forêt avait neuf jours de marche en largeur et plus de six en longueur. Elle s'étendait des avancées des Alpes jusqu'aux Sudètes et aux Carpates, et, par-delà la Forêt Noire et l'Odenwald, jusqu'au Spessart et à la Rhoen. C'est dans la plaine danubienne que cette branche des Volques se fixa. Longtemps ils restèrent barbares. Leurs frères au contraire, qui s'étaient habitués au soleil de la fertile Celtique et à un genre de vie civilisé, étaient, par leurs relations permanentes avec les colons grecs établis sur le littoral, devenus de plus en plus des demi-Grecs. Les Massiliens enseignèrent aux Volques l'agriculture, leur montrèrent comment on fortifie des villes, comment on plante la vigne et l'olivier, bref, ils les mirent en contact avec la civilisation grecque. Cette influence alla si loin que le grec devint la langue officielle de ces provinces celtibères et s'y maintint jusqu'au fort du III^{ème} siècle après Jésus-Christ. Les Volques adoptèrent le costume grec et entonnèrent des péans en l'honneur de leur Abellion.

Les vaisseaux grecs apportèrent à l'Ouest la nouvelle que d'immenses trésors se trouvaient dans le temple de Delphes. En demi-barbares qu'ils étaient restés, ils résolurent de dérober l'or d'Apollon, pour en faire offrande à leur Abellion.

L'an 279 avant Jésus-Christ, environ 200.000 guerriers, à pied et à cheval, partirent de la Celtique sous les ordres de leur chef Brennus. Leur irruption en Grèce provoqua une panique. Les Hellènes laissèrent les barbares avancer jusqu'au cours d'eau du Sperchios, mais ils occupaient les Thermopyles, porte d'accès de leur patrie. Les Gaulois essayèrent de jeter un pont sur le Sperchios, mais durent renoncer à leur tentative. Cependant, une nuit, 10.000 Volques choisis par Brennus passèrent le fleuve à la nage, sur leurs boucliers.

Les Grecs qui avaient reçu l'ordre de défendre le Sperchios durent se replier jusqu'aux Thermopyles. Ces Thermopyles, auréolées de gloire par le patriotisme grec, avaient vu, cent ans plus tôt, en 480 avant Jésus-Christ, Léonidas et ses 300 Spartiates devant une invasion barbare. Et maintenant, le flot roulait de nouveau. À diverses reprises, Brennus essaya de se frayer passage à travers le défilé. Rien ne put faire plier la phalange grecque. Les Volques trouvèrent alors un sentier qui, d'Héraclée, conduisait aux ruines de la ville de Trachine en franchissant l'Oeta. Mais la résistance héroïque d'une troupe grecque rejeta les Gaulois.

Cet insuccès n'abattit point le courage de Brennus. Il donna ordre à 40.000 fantassins et à 800 cavaliers de ravager l'Étolie, dans l'espoir que, les Étoliens qui se trouvaient parmi les défenseurs des Thermopyles accourraient au secours de leur patrie. Brennus ne s'était pas trompé. Les Étoliens, aux nouvelles terribles qui leur parvenaient de leur pays rançonné par les Volques, abandonnèrent leur poste. Ainsi Brennus réussit-il à forcer le passage des Thermopyles. Les Grecs s'enfuirent vers le port de Lamia et gagnèrent le large sur les bâtiments athéniens. Sans hésiter, Brennus mena son armée à l'assaut du Parnasse.

Au moment où les Gaulois donnaient l'assaut à ville de Delphes, un orage terrible éclata, au témoignage de Justin et de Pausanias, la terre se mit à trembler, de gigantesques blocs de rochers roulèrent du haut des montagnes et vinrent écraser nombre d'assaillants. La nuit d'après, le Parnasse recommença à trembler, le froid se déchaîna, glacial, et neige et grêle se mirent à tomber. Les assiégeants périrent par monceaux. Les Delphiens reprirent confiance. Un oracle leur avait prédit qu'Apollon ne les

laisserait pas dans la détresse, et ils en voyaient la confirmation dans cet orage. Pleins de vaillance, ils firent une audacieuse sortie.

À partir de ce moment, les récits des historiens divergent. Selon les uns, les Delphiens réussirent à repousser victorieusement les assaillants et à les contraindre à la retraite. Mais auparavant, les Gaulois disent-ils, auraient tué tous ceux des leurs dont les blessures ou l'épuisement empêchaient le mouvement de repli. Brennus lui-même, grièvement blessé, ne voulut pas qu'on fît une exception pour lui et se donna la mort.

Suivant d'autres récits, les Celtes s'emparèrent de la ville et du temple de Delphes, dérobèrent les trésors et les transportèrent à Tolosa. Là, tous furent atteints d'une maladie épidémique. Leurs druides discernèrent dans le vol des oiseaux que le peuple ne pourrait guérir que s'il jetait dans un lac l'or et l'argent volés. D'après l'historien romain Justin, cet or fut volé par le consul Cépion.

C'était en l'an 684 après la fondation de Rome, environ 70 ans après l'ère chrétienne. Toulouse, toujours la capitale des Volques tectosages, était devenue depuis plus d'un siècle le centre du commerce en Europe occidentale et excitait toujours plus l'envie et les convoitises de Rome. Le proconsul Cépion réussit à prendre la ville par un coup de main et laissa ses troupes s'y livrer au pillage. C'est alors qu'elles auraient dérobé une partie des trésors de Delphes. Mais il y a nombre de présomptions pour que Cépion n'ait pas pénétré dans le sanctuaire national des Celtibères, lequel se trouvait jusqu'au fort du Moyen Âge dans le massif du pic de Saint-Barthélémy. Les Volques tectosages avaient l'habitude de consacrer tout l'or qu'ils extrayaient de leurs montagnes à leur dieu Abellion. Or il y avait à Tolosa un temple célèbre d'Abellion-Apollon. Ce temple ayant été pillé par les troupes romaines, on doit admettre que seul cet or-là tomba entre les mains des pillards. Il est cependant sûr que le proconsul Cépion fit transporter 150.000 talents, environ six cents millions de francs, à Marseille, l'alliée de Rome. En chemin, ceux qui étaient chargés du transfert de l'or furent attaqués, et l'or ne parvint jamais à Massilia. Cépion et ses prétendus complices furent accusés par Rome. Les participants eurent, dit-on, une fin misérable et Cépion lui-même fut poursuivi par l'infortune jusqu'à la fin de ses jours. Cette malchance de l'ex-proconsul

devint légendaire à Rome. On disait : « *Habet aurum Tolosanum* » (il a l'or de Tolosa), en voulant désigner un homme à qui tout réussissait mal.

Ce mystérieux lac des Pyrénées et Brumbane, le lac du Graal chez Wolfram d'Eschenbach, ne seraient-ils qu'un seul et même lac ? C'est possible...

Les Celtes n'avaient pas, comme on pourrait croire, trouvé dans les Ibères un peuple sauvage, inculte. Ceux-ci en effet étaient apparentés aux Perses et aux Mèdes, très civilisés, et, dans les mille ans de leur séjour, ils avaient complètement civilisé leur nouvelle patrie. Et les Ibères eux-mêmes, entrés les premiers dans l'histoire de ce pays, y avaient trouvé les restes d'une très ancienne civilisation.

Les peintures préhistoriques qu'on voit aux murs des cavernes du Sabarthès, avant tout dans celle de Niaux, datent, à l'estimation des préhistoriens, d'environ vingt mille ans. Les hommes qui ont dessiné les hordes errantes des chasseurs de mammoths et de rennes font preuve d'une fidélité à la nature qui suppose une intelligence très développée et une observation de la nature très fine. Aussi ne doit-on jamais perdre de vue, quand on parle de la religion des druides et de la philosophie des Celtes, que celles-ci s'étaient intimement mélangées avec des conceptions religieuses antérieures, peut-être du même genre, celles des occupants autochtones. Cela est sûr pour la théogonie celtibère, car le dieu celtique Belis, latinisé en Belenus-Apollon, est le dieu ibérien Ilhomber-Abellion.

La théogonie celtibère semble avoir été dualiste, la théogonie celtique l'était⁴. Elle n'est devenue polythéiste que sous la domination romaine. Sans doute elle a pu se maintenir, des siècles encore, sous sa forme originelle, dans les vallées sauvages, inaccessibles et sur les hauteurs des Pyrénées. Les druides celtibères voyaient, nous l'avons dit, dans Dispater Pluton, le Zeus Chthonios gréco-latin, le dieu de la mort, de l'orage et du feu, le créateur du monde terrestre. Ils le font trôner, le marteau du tonnerre en main, dans les profondeurs de la terre ou traverser les airs sur son char attelé de béliers, semant la mort et le désastre. Il ressemble à Wotan et à Thor, mais, malgré son nom gréco-latin et sa parenté avec les divinités

nordiques que nous avons dites, il n'est que la variante celtibère de l'Ahriman des Iraniens, des Mèdes et des Parthes.

D'après la doctrine du Mazdéisme iranien, deux principes se combattent de toute éternité : le principe de la vie, de la fécondité, et celui de la mort, de la destruction. Le premier a pour symbole le soleil, le rayonnement de lumière spirituelle, de vérité et de bonté, qu'on vénérât en Ahura-Mazda (Ormuzd), le dieu omniscient. Le second, symbolisé par les ténèbres de la nuit, contient l'erreur, le mal et le mensonge et trouvait son incarnation en Ahriman, le destructeur.

Ahura-Mazda a créé le ciel et la terre. Mais sa création est restée incomplète, en raison de l'intervention d'Ahriman. L'homme a le devoir moral de lutter pour le bien contre le mal, pour la vérité contre la vertu. Dans la nature, il lui incombe de détruire tous les animaux ou plantes nuisibles, en particulier le serpent, « *l'ennemi de Dieu* », et d'encourager la croissance et la reproduction des créatures utiles.

Les âmes des morts s'en vont vers le pont de Tchinvat. Les justes le franchissent et arrivent dans le Garodemana, la Maison des chants, où trône Ahura-Mazda. Les pécheurs passent devant le pont et restent sur cette terre, le Drudjodemana (ou Maison du mensonge), jusqu'au jour où vient le sauveur Saosyat, qui montre à tous les hommes le chemin qui mène à Ahura-Mazda.

La lutte entre Dieu et son adversaire doit durer douze cents ans ; mais en fin de compte, Ahriman sera vaincu par l'intervention du sauveur Saosyat. Ce sera le jour du jugement dernier. Ahriman tombera aux genoux d'Ormuzd, pour entonner un hymne éternel en l'honneur du Dieu suprême, du vrai Dieu.

Le sauveur Saosyat naîtra d'une vierge, réveillera les morts, séparera les bons des méchants et les jugera. Les Pythagoriciens l'appelaient aussi Rhadamante, juge des morts.

Le jugement dernier, à dire vrai, ne vouera pas les méchants à la damnation éternelle : ceux-ci, convertis par la bonté et la justice d'Ahuza-

Mazda, le reconnaîtront et l'adoreront comme le seul Dieu. À partir du jugement dernier, il n'y aura plus que lumière, amour et chant des sphères.

La beauté incontestable de la théogonie mazdéenne a été, il faut en convenir, défigurée par un amas de prescriptions pédantesques et bizarres. Aussi Voltaire dit-il du *Zend-Avesta* (l'« Écriture sainte » du Mazdéisme) qu'on ne saurait lire deux pages de ce fatras attribué au terrible Zoroastre sans prendre en pitié la nature humaine. Mais Voltaire aimait l'exagération.

Il n'y a pas très longtemps, on a découvert en France méridionale, dans une chambre funéraire datant vraisemblablement du premier millénaire avant la naissance du Christ, une tête de Bouddha. Il est très probable qu'elle appartenait à un Abellion ibère ou celtibère, celui-ci étant généralement représenté avec les jambes croisées, comme c'est le cas pour les Bouddhas. Qu'on nous permette aussi de signaler, au moins par allusion, que sur toutes les statues et autels pyrénéens d'Abellion conservés jusqu'à nous, on trouve la croix svastika (gammée), autre symbole religieux, comme l'on sait, des bouddhistes. Aujourd'hui encore, les montants de portes des vieilles maisons paysannes basques portent des croix gammées de cette sorte, afin d'écarter de la maison et de ses habitants l'influence du « Malin ».

Lui aussi, le fait que le Dispater-Ahriman celtibère-iranien existe en sanscrit sous le nom de Dyaus-Pitar, en grec sous celui de Zeus pater et en latin sous celui de Jupiter, peut mettre en lumière la richesse et l'étroitesse des relations qui ont existé entre le monde méditerranéen aryen et le domaine oriental de la civilisation hindoue, sa voisine. Aussi, à l'origine, toutes les castes pontificales des Aryens primitifs connaissaient-elles, sous la forme d'un mystère ésotérique, le dualisme que professaient les Celtibères et les Iraniens.

Nous aurons à tenir compte de cela, lorsqu'en conclusion de nos considérations, nous aurons à parler du manichéisme dualiste et de sa variante occidentale, le catharisme. Les cathares n'étaient-ils pas des druides convertis au christianisme par des missionnaires manichéens ?

Les druides, au sens étroit du mot, s'occupaient de problèmes théologiques, philosophiques, juridiques et pédagogiques. Le supérieur de

chaque caste locale s'appelait « bon père ». Comme en Irlande, le druidisme a pu se maintenir longtemps encore, dans les Pyrénées, en face des progrès du christianisme. Les régions de faible trafic étaient difficiles à pénétrer ; en outre, les indigènes, sous l'influence de leurs prêtres, s'en tenaient obstinément à leurs traditions.

Les vates étaient les astrologues, les voyants et les médecins. Ils doivent avoir possédé en astrologie des connaissances étendues pour l'époque; on racontait des merveilles de leurs guérisons.

Les bardes enfin étaient les poètes, les chanteurs. On leur donnait aussi le nom de *privairds* (en provençal : *trobère*, inventeur). Au cours des offices religieux et des festins princiers, ils accompagnaient sur la *chrotta*, une sorte de harpe, les chants en l'honneur des dieux et des héros. Dans les théories druidiques sur le salut, ils trouvaient à foison de quoi alimenter leurs épopées mythologiques.

Ainsi, les druides n'étaient pas seulement les gardiens de mystères dualistes que nous ne pouvons que deviner, puisqu'ils se transmettaient oralement de maître à élève. Ils constituaient aussi, à côté de l'oligarchie des princes et des nobles, une hiérarchie fermée qui comprenait pareillement les vates et les bardes.

On donne trois explications du mot druide. D'après la première, il signifierait « penseur voyant » *tro-hid*. Selon la deuxième, il veut dire « sage » ou mage. La troisième, la plus répandue et vraisemblablement exacte, le fait dériver du grec *drys* ou du gaulois *drou*, qui tous deux ont le sens d'« arbre ».

Du Septentrion jusqu'à l'Indus, le chêne était l'arbre sacré, étroitement mêlé à tous les mythes et cultes proches de la nature. On vénérât surtout le chêne à Dodone, dans la Grèce du Nord. Du bruissement de son feuillage et du murmure de la source sacrée qui jaillissait au pied, on déduisait la volonté du dieu. Lorsque les Argonautes partirent en campagne pour chercher la toison d'or, ils placèrent à l'avant de leur vaisseau un fragment de bois emprunté à l'arbre sacré de Dodone.

On a trop souvent parlé du chêne des druides, du gui sacré qui y poussait et que les druides récoltaient au cours de différentes cérémonies, pour que nous nous estimions obligés de revenir sur ce chapitre.

Comment vint au monde le barde Taliesin

Un jour que le nain Gwion veillait sur la sainte coupe qui contenait la précieuse « *eau de régénération* », trois gouttes, brûlantes comme du feu, tombèrent sur sa main. Il porta celle-ci à sa bouche, et aussitôt les mystères et l'avenir du monde lui furent dévoilés. Aussi la déesse gardienne de cette eau chercha-t-elle à le faire périr. Mais, le nain, grâce à la vertu magique de l'eau, réussit à se métamorphoser en lièvre, en poisson et finalement en épervier. Pour le poursuivre, la déesse dut prendre successivement la forme d'un lévrier, d'une loutre et d'un épervier. En dernier lieu, Gwion se transforma en grain de blé et se cacha dans une foule. Alors, la déesse se commua en poule noire ; de ses yeux perçants, elle put découvrir le grain de blé et l'avalier. Il la féconda et au bout de neuf mois, elle enfanta le barde Taliesin...

La légende du barde Gervorix

Dans un bois consacré à Belenus, sur un rocher solitaire au bord de la Saône, le barde Gervorix était assis et enseignait ses disciples. Sur une lyre d'ivoire aux cornes d'or, dont une des neuf druidesses de l'île de Sena (Sein) lui avait fait présent, il chantait devant eux les merveilles de l'Univers et le cours éternellement régulier des étoiles. Tout à coup, l'horizon s'obscurcit, des nuages sombres y montèrent, un ouragan fouetta les arbres, et des oiseaux de nuit entourèrent de leur vol la tête du barde. Un orage s'éleva, et les loups hurlèrent dans les montagnes. Alors Gervorix s'écria : « *L'homme est matière. Son enveloppe corporelle asservit l'essor de son âme et retient son véritable souhait, qui est de quitter la terre pour passer dans un monde plus heureux. Qu'est-ce que la vie ? Un néant ! Fils de la Celtique, vivez en paix, pensez à l'éternité et dites à tous que vous avez vu et connu le barde Gervorix.* »

Lorsqu'il eût ainsi parlé, il brisa sa lyre et, de son siège, il se précipita dans les flots.

Depuis, le rocher porte le nom du barde.

Le jour suivant, les druides et les druidesses dressèrent un bûcher, y placèrent le cadavre du barde et le recouvrirent de fleurs et de substances odoriférantes. Vers minuit, alors que les sept étoiles de la Grande Ourse se reflétaient dans l'eau des sept trous de l'autel druidique, on mit le feu au bûcher. Deux druides, une druidesse, une jeune fille et un barde entouraient le feu. L'un des druides jeta dans les flammes une coupe d'ambre, l'autre une lyre d'ivoire, la druidesse son voile, la jeune fille une mèche de ses cheveux blonds, le barde son manteau blanc comme le lys. On recueillit les cendres du barde et on les plaça dans une urne de verre où les druides gravèrent cette inscription : « *Mortel, n'oublie pas d'où tu viens et où tu vas ! Vois cette poussière ? Il fut ce que tu es, tu seras ce qu'il est.* »

Une fois par an, Apollon se rend au pays des Hyperboréens⁵. Une fois par an, il s'en va « *chez les hommes qui l'aiment davantage* », comme dit Hölderlin.

Dans un calice traîné par des cygnes et qu'Héphaïstos avait ouvré en or précieux, il sommeille sous l'arbre du monde dont les branches s'étendent sur l'univers et dans le feuillage duquel le soleil, la lune et les étoiles resplendissent comme des fruits d'or, et c'est ainsi qu'il traverse la mer. C'est aussi chez les Hyperboréens qu'on se représentait le jardin des Hespérides, séjour des bienheureux. De là, le dieu, toujours dans son calice sacré, symbole d'éternelle renaissance, repart vers l'Orient, vers l'aube à la naissance précoce.

Pythagore aurait été, dit-on, Apollon incarné et serait venu du pays des Hyperboréens pour enseigner aux hommes une nouvelle doctrine de salut. Nous l'avons vu : des auteurs prétendaient, dans l'antiquité, que les Pythagoriciens étaient des druides grecs. Les druides celtibères auraient-ils été les Hyperboréens ? Nous sommes en droit de répondre par l'affirmative. C'est au pays des Hyperboréens qu'il faut chercher le jardin des Hespérides ; les anciens n'appelaient-ils pas Hespérie la péninsule ibérique ? Le dieu suprême des druides et des Hyperboréens était Apollon. Tous deux demeuraient dans les bois de leur pays au ciel tempéré, ensoleillé. Les Hyperboréens vivaient exclusivement de fruits et ne tuaient aucun animal. Les druides croyaient que le corps des bêtes renferme une

âme humaine, et, pour cette raison, ils s'abstenaient, eux aussi, de viande. Nous savons également qu'ils étaient exempts du service des armes, et, par conséquent, ne prenaient jamais part aux guerres. Les Hyperboréens cherchaient à se délivrer de la vie terrestre en se jetant spontanément dans les flots. Nous avons vu, d'ailleurs, comment est mort le barde Gervorix.

[1.](#) Divinité druidique également appelée Ogmi ou Albion. Elle semble correspondre à l'Hercule phénicien et joue un grand rôle dans les mystères bardiques comme « *gardienne de la Coupe* ».

[2.](#) Ici encore, il est bon d'indiquer, par avance, l'analogie avec les doctrines cathares (note du traducteur).

[3.](#) Étendue par la suite à toutes les peuplades romanisées, cette dénomination de Volques se retrouve dans les termes de : Wallon, Galles (angl. Wales) et Welches (Italiens et Français, pour des Allemands) (note du traducteur).

[4.](#) L'auteur cherche à nous montrer ici les origines possibles du dualisme cathare (note du traducteur).

[5.](#) Wolfram d'Eschenbach appelle le pays des Hyperboréens l'Hiberbortikon.

Chapitre 4 - Les purs et leur amour

« Astiroth et Belcimon

*Belet aussi et Radamanthe*¹

Et d'autres dont j'ai trouvé le nom écrit,

Augustes créatures célestes,

L'envie et l'ire les menèrent en enfer. »

Wolfram d'Eschenbach.

Vers l'an 400, les plaines provençales étaient déjà christianisées. De toutes parts, on édifiait des cloîtres et des basiliques sur les ruines des temples païens en utilisant leurs pierres et leurs colonnes. Dans ces cloîtres et basiliques, on abrita les reliques des martyrs de la foi nouvelle et, en faisant des saints, on les rendit plus proches des *pagani* habitués aux dieux et aux demi-dieux. Seuls, dans les Pyrénées, des druides sacrifiaient encore à leur divinité de lumière, Abellion. Ce n'est pas elle qui avait créé ce monde, ni les hommes qui l'habitent. Le christianisme, tel que le propageaient les christologes judéo-romains, ne pouvait trouver accès auprès de ces spiritualistes. Un Christ issu du roi David, meurtrier et adultère, semblait à ces ascètes une contradiction. Le Christ qui était mort en croix ne pouvait être, pour eux, la divinité de lumière. Un dieu ne saurait mourir, disaient-ils, ni vouloir qu'on tue en son nom ceux qui ne pensent pas comme nous. Poursuivis et maudits, les druides vauquaient la nuit, sur les cimes les plus inaccessibles et au plus profond de l'obscurité des cavernes, « à la vieille coutume sacrée, de louer là le père universel ».

Un homme du peuple : *« Comment pouvez-vous agir de façon si téméraire ?*

Voulez-vous donc aller à la mort ?

Ne connaissez-vous donc pas les lois

De nos durs vainqueurs ?

Tout autour, ils ont tendu leurs rets

Contre les païens, les pécheurs.

Hélas! Ils assomment sur le rempart

Nos femmes, nos enfants.

Et nous tous,

Nous nous rapprochons d'une chute certaine. »

Un druide : « *Nous en sommes réduits
À chanter de nuit,
En secret, le Père universel !
Mais il fait jour
Sitôt qu'on peut
T'apporter un cœur pur.
Sans doute, tu peux, aujourd'hui
Et bien longtemps,
Permettre beaucoup à l'ennemi.
La flamme pure se dégage de la fumée :
Ainsi, purifie notre foi !
Et, si l'on nous dérobe nos vieux rites,
Ta lumière, qui l'osera dérober ? »*
Johann Wolfgang von Goethe, *Première nuit de Walpurgis*.

Des chrétiens vinrent quand même, par la suite, dans les Pyrénées. Des chrétiens persécutés par leurs frères ; des chrétiens, qui, aux conciles de Saragosse (381) et de Bordeaux (384) avaient été déclarés hérétiques et dont le maître Priscillien avait été supplicié et exécuté à Trèves, en l'an 385, avec six de ses adeptes les plus en vue, par l'empereur romain Maxime, converti au christianisme et l'évêque Ithacius. Les priscillianistes, comme on appelait cette secte gnostico-manichéenne, furent reçus de façon hospitalière par les druides et on leur assigna comme nouvelle patrie, dans le massif du pic de Saint-Barthélémy, le bois de Serralunga, entre le Sabarthès et l'Olmès. Les priscillianistes réussirent à convertir les druides au christianisme.

Le bois des priscilliens, proche de Montségur, serait-il par hasard la forêt de Briciljan, qui, chez Wolfram d'Eschenbach, entoure d'un cercle protecteur le château du Graal ? Il serait prématuré de l'affirmer. Jamais le chemin qui mène à la lumineuse montagne du Graal n'a été facile.

Les druides et les vates devinrent donc les cathares. Les bardes devinrent des troubadours...

Pour pouvoir rétablir sans ambiguïté la doctrine philosophique et religieuse des cathares romans, il nous faudrait nous aider de leur littérature,

qui d'ailleurs était très riche. Mais elle a été détruite par l'Inquisition comme la « *source impure d'une exécration hérésie* ». Pas un seul livre cathare n'est parvenu jusqu'à nous. Il ne nous est resté que les registres de l'Inquisition, qu'à vrai dire nous pouvons compléter à l'aide de doctrines apparentées, gnostique, manichéenne et priscillienne.

Les cathares romans enseignaient ceci : Dieu est esprit ! De toute éternité, il est l'amour absolu, parfait en soi, immuable, éternel et juste. Rien de mauvais et rien de transitoire ne peut être en lui, ni venir de lui. En conséquence, ses œuvres ne peuvent être que parfaites, immuables, éternelles, justes et bonnes, donc aussi pures que la source d'où elles découlent.

Or, si l'on envisage ce bas-monde, son imperfection, sa caducité, et son instabilité sont évidentes. La matière dont il est fait est périssable et cause de maux et souffrances sans nombre. La matière renferme en elle le principe de la mort, à laquelle nulle créature ne saurait échapper.

De l'antinomie qui existe entre une matière imparfaite et un Dieu parfait, entre un monde plein de misère et un Dieu qui est lui-même amour, entre des êtres qui naissent simplement pour mourir et un Dieu qui est vie éternelle, ils tiraient cette conclusion que ce qui est parfait et ce qui ne l'est pas sont incompatibles. L'imparfait ne saurait émaner du parfait. La philosophie, en effet, ne pose-t-elle pas ce principe qu'entre cause et effet, il faut qu'il y ait analogie ? Si la cause est immuable, les effets doivent également l'être. Donc, le monde terrestre et les créatures terrestres ne peuvent avoir été créés par un être de nature contradictoire.

Si la création provient d'un Dieu bon, pourquoi ne l'a-t-il pas créée bonne comme lui-même ? Ou, s'il a voulu la créer parfaite, et n'y a pas réussi, c'est qu'il n'est pas tout-puissant ni parfait lui-même ? S'il a pu la créer parfaite, mais ne l'a pas voulu, ce refus est inconciliable avec l'amour parfait. Par conséquent, Dieu n'a pas créé le monde terrestre !

*« Peut-on appeler Dieu un malade
Qui instaure un monde dans l'ardeur de la fièvre,
Pour bientôt l'anéantir dans le frisson de cette même fièvre ?
Le destin du monde n'est-il que sa fièvre et son frisson ?*

*N'est-ce alors qu'un enfant de dieux, à qui ce monde
Est échu, comme jouet multicolore,
Et qui, tantôt s'en amuse, tantôt le met en pièces,
Sans pouvoir autre chose que balbutier ses vœux ? »*

Nikolaus Lenau, *Les Albigeois*.

« Dans ce monde, maints événements se produisent qui n'ont sans doute rien à voir avec une providence divine et une volonté divine, car comment croire que Dieu permette tant de trouble et de désordre ? Et comment croire que toutes les créatures qui n'ont d'autre utilité que de gêner et de tourmenter l'homme, proviennent d'un créateur plein de bonté pour les hommes ? Comment attribuer à un pareil Dieu les inondations qui ravagent les champs et tuent les hommes, ou le feu qui détruit la cabane du pauvre et dont nos ennemis se servent pour nous exterminer, nous qui ne cherchons et ne voulons que la vérité ? » ainsi parlaient les cathares albigeois. Et comment un Dieu parfait aurait-il donné à l'homme un corps qui n'est là que pour mourir, après avoir été torturé par des souffrances de toute sorte ?

Les cathares voyaient dans la création visible trop d'intentions, pour ne pas l'attribuer à une cause intelligible. Du principe de l'analogie existante entre cause et effet, ils déduisaient que de mauvais effets dérivent de mauvaises causes, et que le monde qui ne peut avoir été créé par un Dieu bon doit avoir pour créateur un principe mauvais. Ce système dualiste, que nous avons déjà trouvé dans le mazdéisme, le druidisme et la philosophie pythagoricienne, repose sur l'antinomie fondamentale qui sépare le bien et le mal.

L'opinion des doctrinaires de l'Église, suivant laquelle le mal est sans doute le contraire du bien mais n'a pas pour cela besoin d'être attribué à un principe spécial, puisqu'il n'est que négation ou absence du bien, les cathares croyaient pouvoir la réfuter par le *Nouveau Testament*.

Quand le Tentateur dit au Christ : « *Je te ferai don de tout cela, si tu te prosternes et m'adores* », comment aurait-il pu lui offrir ce qui ne lui appartenait pas ? Et comment, s'il n'en avait été le créateur, « *tout cela* » pouvait-il lui appartenir ? Quand le Christ parle de plantes que son père n'a pas plantées au ciel, cela prouve qu'elles ont été plantées par quelqu'un

d'autre. Quand saint Jean l'Évangéliste parle des enfants de Dieu qui ne sont nés, ni de la chair ni de la volonté du sang, de qui alors sont nés les hommes, issus de la chair et du sang ? De qui sont-ils les enfants, sinon d'un autre créateur, sinon ceux du diable qui, d'après les paroles du Christ, est « leur père » ?

« Votre père, à vous, c'est le démon ! Dès le début, il est homicide et ne s'est pas tenu dans la vérité ; car la vérité n'est pas en lui. Il est un menteur et le père du mensonge. Celui qui est de Dieu, écoute les paroles de Dieu ; aussi vous ne les écoutez pas, parce que vous n'êtes pas de Dieu. »

Saint Jean, VIII, 44, 47.

Tous les passages du *Nouveau Testament* où il est question du démon, de la lutte entre la chair et l'esprit, du vieil homme que l'on doit dépouiller, du monde plongé dans le péché et les ténèbres, leur prouvaient suffisamment le contraste qui existe entre Dieu, dont le royaume n'est pas de ce monde, et le prince de ce monde.

Le royaume de Dieu est le monde invisible, absolument bon et parfait, le monde de la lumière et de l'éternité : la cité éternelle.

Dieu est le créateur de toutes choses, car créer signifie produire quelque chose qui n'existait pas antérieurement. Il a créé également la matière, qui n'existait pas auparavant. Il l'a créée du néant, mais seulement en tant que principe. Celui qui a « *donné forme* » à la matière, Lucifer, lui-même créateur de Dieu, fut ce principe.

« Qui est l'origine du monde ? Peux-tu résoudre la Question ?

Les esprits sont de Dieu, les corps sont du démon. »

Nikolaus Lenau, *Les Albigeois*.

C'est Lucifer, que les cathares albigeois appelaient aussi Lucibel, qui, croyaient-ils, a créé tout ce qui est visible, matériel et périssable. Non seulement il a créé l'ensemble des choses terrestres, mais il les gouverne et s'efforce de les conserver à lui.

Oui, mais l'*Ancien Testament* nous apprend que Jéhovah a créé le ciel, la terre et tout ce qu'elle renferme. C'est exact, disaient les cathares ; il a

même créé l'homme et la femme.

Dans le *Nouveau Testament*, on lit « *qu'il n'y a ici ni homme ni femme, car tous sont un dans le Christ Jésus* » et que « *Dieu veut tout réconcilier par Lui, sur la terre ou au ciel* ». Mais Jéhovah a dit : « *Et je veux mettre une inimitié entre la femme et toi* ». Comment accorder cela ? Jéhovah maudit, Dieu bénit. Tous les « *enfants de Dieu* » de l'*Ancien Testament* ont péché ; or on dit dans le *Nouveau Testament* que « *quiconque est né de Dieu ne pèche point* ». N'y a-t-il pas là une contradiction ?

Les cathares se référaient expressément aux passages de l'*Ancien Testament* où il est question des vengeances de Jéhovah et de sa colère. Ils étaient persuadés que Jéhovah, qui a envoyé le déluge, détruit Sodome et Gomorrhe et qui a répété si souvent qu'il voulait anéantir ses ennemis et châtier les méfaits des pères sur les enfants jusqu'à la troisième et la quatrième génération, n'était pas Dieu, et par conséquent pas l'amour absolu.

Jéhovah a défendu à Adam de manger du fruit de l'arbre de la connaissance. De deux choses l'une ou il a su que l'homme en mangerait, ou il ne l'a pas su. S'il l'a su, il n'a fait que l'induire en tentation pour l'amener au péché et d'autant plus sûrement le perdre.

Les hérétiques albigeois invoquaient volontiers le septième chapitre de l'Épître aux Romains, où Paul qualifie la loi mosaïque de « *loi de mort et de péché* ». Loth a commis l'inceste avec ses filles, Abraham a menti et a commis l'adultère avec sa servante, David fut meurtrier et adultère, et les autres dont parle l'*Ancien Testament* ne valaient pas mieux, disaient les cathares. La loi que Jéhovah fit annoncer aux Juifs par Moïse était d'inspiration satanique, et si elle contenait certaines bonnes choses, comme par exemple le septième commandement, c'était pour gagner au mal même quelques âmes bien placées.

Un Dieu qui s'est révélé à un homme, à Moïse dans le buisson ardent, ne saurait être Dieu, car Dieu est esprit et ne se révèle pas à des hommes de chair dans la chair². Jéhovah n'est pas Dieu. Il est l'Antéchrist, Lucifer !

« *Quand Lucifer disparut en enfer*

Avec sa troupe, l'homme naquit. »

Wolfram d'Eschenbach.

Voici maintenant le revêtement mythologique sous lequel les cathares représentaient la chute de Lucifer, la genèse de la terre et la naissance de l'homme telles qu'ils les concevaient : sept cieux, tous plus purs et brillants les uns que les autres, constituaient le royaume de Dieu et des esprits célestes. Chacun de ces cieux avait ses anges supérieurs spéciaux, dont les hymnes de louange montaient perpétuellement jusqu'au trône de Dieu, au septième ciel. Au-dessous des régions célestes, il y avait les autres éléments, immobiles et sans forme, bien que déjà séparés les uns des autres. Sous le ciel : l'air avec les nuages ; en-dessous : l'océan qui roule ses flots sans limites ; plus bas encore : la terre, et, dans l'intérieur de la terre : le feu. Air, eau, terre et feu : les quatre éléments, à chacun desquels était préposé un ange.

Au-dessus des cohortes célestes, il y avait Lucifer ; car Dieu lui avait confié le gouvernement du ciel. D'un vol altier, il parcourait tout l'immense domaine du monde céleste, depuis l'abîme le plus profond jusqu'au trône de l'invisible Éternel. Mais sa situation privilégiée éveilla en lui des idées de révolte ; il voulut s'égalier à son créateur et maître. Il séduisit d'abord les quatre anges préposés aux éléments, puis un tiers des phalanges célestes. Alors Dieu le bannit du royaume du ciel. La lumière, qui avait été jusqu'alors douce et pure, lui fut enlevée et remplacée par une lueur rougeâtre semblable à celle du fer incandescent. Les anges séduits par Lucifer furent dépouillés de leurs couronnes et de leurs vêtements, et chassés du ciel. Lucifer s'enfuit avec eux aux extrémités du firmament. Bourrelé de remords, il dit à Dieu : « *Prends patience avec moi : je te restituerai tout* ».

Et Dieu, ayant pitié de son fils chéri, lui permit pendant sept jours — et cela signifie sept siècles - de faire tout ce que bon lui semblerait. Alors, Lucifer installa sa résidence au firmament et ordonna aux six autres anges qui l'avaient suivi de configurer la terre. Là-dessus, il prit sa couronne, brisée lors de son expulsion du royaume céleste, et d'une moitié, il fit le soleil, de l'autre la lune. Des pierres précieuses, il fit les étoiles. La fange originelle lui servit à former les créatures terrestres : animaux et plantes.

L'ange préposé au troisième ciel et celui qui était préposé au deuxième désiraient avoir part à la puissance de Lucifer. Ils demandèrent donc à Dieu de les autoriser à descendre sur la terre, mais ils promirent de revenir bientôt. Dieu lut leur pensée et ne s'opposa pas à leur requête. Il voulait les punir de leur mensonge, mais il leur conseilla de ne pas s'endormir en route, sous peine d'oublier le chemin du ciel. S'ils s'endormaient, il ne les rappellerait qu'au bout de sept mille ans. Les deux anges s'envolèrent. Mais Lucifer les plongea dans un profond sommeil et les enferma dans des corps qu'il avait formés de la fange originelle. Lorsque les deux anges s'éveillèrent, ils étaient des hommes : Adam et Ève.

Pour leur faire oublier le ciel, Lucifer créa le paradis terrestre, mais il décida de les jouer par une nouvelle ruse, car il voulait les induire à pécher, pour faire d'eux éternellement ses esclaves. En les introduisant dans le paradis, il leur défendit — afin d'aiguiser leur curiosité — de manger du fruit de l'arbre de la connaissance. Puis il se métamorphosa en serpent et se mit à suborner Ève. Puis Ève entraîna Adam au péché.

Lucifer savait bien que Dieu aussi aurait défendu au premier couple de manger du fruit fatal, car comment Dieu aurait-il pu souhaiter un accroissement de la nature de Lucifer ? Il fit comme s'il interdisait, de lui-même, la consommation du fruit défendu. Mais il n'agit ainsi que pour pouvoir plus sûrement triompher.

La pomme de l'arbre de la science était pour les cathares le symbole du péché originel : union sexuelle de l'homme et de la femme. Mais Adam et Ève commirent, avec le péché de chair, celui de désobéissance. Le péché contre la chair cependant était et resta le plus grave, car il fut commis de plein gré et représentait une révolte consciente de l'âme contre Dieu.

Pour l'accroissement du genre humain, Lucifer avait besoin de nouvelles âmes. Dans les nouveaux corps engendrés par Adam et Ève, Lucifer enferma de la même manière que précédemment tous les anges qui avaient quitté avec lui les régions célestes.

Et ensuite, avec le meurtre fratricide commis par Caïn, la mort fit son entrée au monde !

Au bout de quelque temps, Dieu fut pris de compassion pour les anges déchus exilés du ciel et devenus hommes. Il résolut de se révéler à eux et fit descendre sur terre sa créature la plus parfaite, le Christ, le premier des anges, qui prit un corps d'apparence humaine. Le Christ vint sur la terre pour montrer aux anges déchus comment ils pouvaient revenir au ciel, vers l'éternel royaume de la lumière.

« Je suis venu en ce monde comme la lumière, afin que quiconque croit en moi ne reste pas dans les ténèbres. Croyez en la lumière, tant qu'elle est parmi vous, afin d'être des enfants de lumière. »

Saint Jean, XII, 36, 46.

Le Christ ne devint pas homme, ne devint pas créature, mais simplement semblable à un homme. Il paraissait seulement manger, boire, enseigner, souffrir, et mourir. Il ne montra aux hommes qu'une sorte d'ombre de son propre corps. C'est pourquoi il fut à même de marcher sur les eaux et de se transfigurer au mont Thabor, où il révéla à ses disciples la véritable substance de son « corps ». Après la chute de Lucifer, Jésus-Christ fut le premier des anges, et c'est uniquement pour cela qu'il s'appelle le fils de Dieu. Quand Jésus a dit qu'il n'était pas de ce monde, mais d'en haut, les cathares appliquaient ce passage du *Nouveau Testament* non seulement à la nature spirituelle du Sauveur, mais également à son corps. C'est ce corps éthéré que le Christ éternel est entré dans le corps de Marie et même, en tant que verbe de Dieu par l'oreille. Il l'a quittée aussi pur qu'il est entré elle, et sans avoir pris d'elle quoi que ce soit de matériel. Voilà la raison pour laquelle il ne l'a jamais appelée : Mère, et pour laquelle il lui a dit : *« Femme, qu'ai-je à faire avec vous ? »*

Les cathares n'admettaient pas la réalité des miracles de Jésus. Comment eût-il été capable de guérir les souffrances du corps, lui qui considérait ce corps comme un obstacle à la rédemption de l'âme ? Quand il guérissait des aveugles, il guérissait des hommes qui étaient aveugles devant le péché et il leur donnait la vision de la vérité. Le pain qu'il fit distribuer aux cinq mille, c'est son verbe qui donne la vie véritable, le pain de l'âme. La tempête qu'il a apaisée, c'est la tempête des passions que fouette Lucifer. Il convient d'appliquer ici la parole du Christ : *« La lettre tue, mais l'esprit vivifie. »*

Parce que le corps du Christ n'était pas de nature terrestre, sa crucifixion n'a été qu'apparente, et c'est la seule raison qui a rendu son ascension possible. Une ascension avec un corps de chair et d'os semblait aux cathares absurde. Un corps humain ne peut aller au ciel, un être éternel ne peut pas mourir. Pour les hérétiques romans, la Passion du Christ ne représentait que le mythe grandiose du « sacrifice d'amour » qui divinise.

*« Le Christ intégral n'est pas apparu sur terre,
Son image humaine et divine doit encore être complétée.
Un jour le salut du monde, la Rédemption s'achèvera,
Quand Dieu et homme se pénétreront, vivants, dans l'Esprit.
Quand bien même l'image de Jésus, reflet de nos sens, Chancellerait et
s'effacerait dans le flux continu du temps,
Quand bien même tout témoignage de Jésus disparaîtrait,
Le Dieu-Homme est le centre, le cœur lumineux de tous les mondes. »*

Nikolaus Lenau, *Les Albigeois*.

Le catharisme roman, voulait être à la fois une philosophie, une religion, une métaphysique et un culte. Comme philosophie, il est le résultat d'une spéculation sur les relations entre Dieu et le monde, entre le bien et le mal. Mais de ce système, les troubadours cathares firent une véritable mythologie.

Selon le système dualiste des Albigeois, l'antinomie entre bien et mal n'est pas éternelle. Il y aura un jugement dernier, lors duquel la victoire de Dieu sur Lucifer, de l'esprit sur la matière, se consommera. Alors, Lucibel fera, repentant comme le fils prodigue, retour à son créateur et père. Toutes les âmes humaines redeviendront des anges ; la situation sera donc rétablie telle qu'elle était avant la chute des anges. Comme le Royaume de Dieu, cette béatitude sera éternelle. Comme toutes les âmes rentrent en Dieu, il n'y a pas de damnation éternelle ; celle-ci serait d'ailleurs inconciliable avec l'amour absolu de Dieu.

Nous voyons donc que le dualisme cathare se rattachait aux mystères métaphysiques et religieux du pythagorisme, de l'orphisme et du mazdéisme. Et pourtant, les hérétiques cathares assuraient en toute occasion qu'ils étaient des chrétiens. Ils l'étaient aussi, puisqu'ils suivaient le plus

haut commandement du Christ : « *Je vous ordonne de vous aimer les uns les autres, chacun reconnaitra que vous êtes mes disciples à l'amour que vous aurez les uns pour les autres.* » (Saint Jean, XV, XIII, 35.)

L'abîme qui séparait le catharisme du christianisme de Rome, de Wittenberg et de Genève était, à vrai dire, considérable, car, sans être expressément dithéiste, il n'était cependant pas monothéiste. De l'Écriture Sainte, il rejetait, nous l'avons vu, l'*Ancien Testament* par principe, et Jésus-Christ n'était pas le Jésus juif de Nazareth et de Bethléem, mais le héros d'une mythologie transfiguré par une auréole divine.

La morale cathare, quelque pure et stricte qu'elle ait été, n'était pas non plus celle du christianisme, car celui-ci ne demande nullement la mortification de tout ce qui est corporel, le mépris de la création terrestre et la dissolution de tous les liens mondains. Les cathares voulaient, à l'aide de l'imagination et de la volonté, atteindre sur terre une perfection universelle, et, par crainte de se perdre dans le matérialisme de l'Église romaine, spiritualisaient tout : la religion, le culte et la vie.

Il n'en est que plus surprenant que cette doctrine, sans doute la plus tolérante et la plus intolérante des doctrines chrétiennes, se soit répandue avec une puissance presque sans exemple. La raison principale en fut sans doute la vie de pureté et de piété exemplaires que menaient les cathares, en contraste visible avec le genre de vie du clergé orthodoxe. Si le catharisme se propagea surtout dans la France du Sud, cela tenait d'abord au caractère autochtone du catharisme roman, les Romains sentant plus proches d'eux les mythes et allégories des purs, que les prédications de prêtres orthodoxes souvent ignares et très souvent indignes.

Mais n'oublions pas non plus que le dualisme cathare représentait une diversion bienfaisante par rapport à la crainte du diable si répandue dans l'Église romaine au Moyen Âge. On connaît assez l'influence déprimante qu'a eue cette peur du diable sur l'attitude intellectuelle du Moyen Âge. Même dans l'Église romaine, l'Antéchrist était l'adversaire de Dieu ; il avait son enfer, ses armées, et un pouvoir satanique sur les esprits. Comparée à la crainte du diable catholique, qui conféra à tout un millénaire un caractère de désolation, l'idée que les cathares se faisaient de Lucibel

avait presque de quoi reconforter. Lucifer n'était chez eux qu'un ange insoumis, non surnaturel et menteur, l'incarnation du monde tel qu'il était et qu'il est toujours. Quand l'humanité trouve d'elle-même la voie de la surnaturalisation, la puissance du prince de ce monde, opinaient les hérétiques, est brisée. Il ne reste plus rien à faire à celui-ci, qu'à se soumettre, contrit et pénitent, à l'Esprit.

Dégageons la doctrine cathare de tous ses accessoires mythologiques : que reste-t-il ? Il reste la fameuse quadruple décomposition de Kant. Premièrement : coexistence chez l'homme du bon et du mauvais principe. Deuxièmement : lutte entre le bon et le mauvais principe pour la prédominance sur l'homme. Troisièmement : victoire du Bien sur le Mal, commencement du royaume de Dieu. Quatrièmement : différenciation du vrai et du faux sous la direction du principe bon.

Nous voyons donc qu'en pays roman, poésie et philosophie constituaient vraiment un tout indissoluble.

L'Église d'amour (*Minne*) romane se composait de parfaits (*perfecti*) et de fidèles (*credentes* ou *imperfecti*). Les fidèles n'étaient pas astreints aux règles sévères d'après lesquelles vivaient les parfaits, en leur qualité de « purs ». Le nombre, de ceux-ci était d'ailleurs extraordinairement restreint. À l'époque la plus florissante, il n'a pas dépassé six à sept cents individus. D'autant plus nombreux, en revanche, étaient les *credentes*, que l'on désignait aussi simplement sous l'appellation de « chrétiens ». Ajoutés aux vaudois, ils se trouvaient être beaucoup plus nombreux que les orthodoxes. Les *imperfecti* pouvaient agir comme bon leur semblait, se marier, faire des affaires, des *lieder* d'amour, la guerre, en un mot vivre comme on vivait à ce moment- là en Romanie. Le nom de cathare était, en réalité, réservé à ceux qui, après un temps de préparation strictement délimité et par une fonction sacramentaire (le *consolamentum*, consolation), dont nous parlerons plus tard, avaient été initiés aux mystères ésotériques de l'Église d'amour.

Comme les druides, les cathares vivaient dans les forêts et les grottes et c'est là, presque exclusivement, qu'ils exerçaient les cérémonies de leur culte. Une table recouverte d'une nappe blanche servait d'autel. Y était posé

le *Nouveau Testament* en langue provençale, ouvert au premier chapitre de l'Évangile selon saint Jean : « *Au commencement était le Verbe, le Verbe était en Dieu et le Verbe était Dieu.* »

Le service divin était pareillement très simple³. Il débutait par le commentaire d'un passage du *Nouveau Testament*. Venait ensuite la bénédiction. Les fidèles présents à l'office joignaient les mains, s'agenouillaient, se prosternaient trois fois en disant aux parfaits : « *Bénissez-nous.* » La troisième fois, ils ajoutaient : « *Priez Dieu pour nous pécheurs, afin qu'il nous rende bons chrétiens et nous conduise à une bonne fin.* »

Les parfaits levaient chaque fois les mains en bénissant et répondaient : « *Diaus vos benesiga. Que Dieu vous bénisse ! Veuille Dieu faire de vous de bons chrétiens et vous conduire à une bonne fin !* »

En Allemagne, où il y avait également des cathares, les fidèles imploraient la bénédiction en prose rimée : « *Nimmer musse ich ersterben, ich musse um euch erwerben, dass mein end gut werde.* » (Je ne voudrais pour rien au monde mourir sans avoir obtenu de vous que ma fin soit bonne). Les parfaits leur répondaient : « *Und werdest ein gut mann.* » (Et que tu deviennes un homme bon.)

Après la bénédiction, tous les assistants disaient le *Notre Père*, la seule prière admise par l'Église d'amour. Seulement, au lieu de : « *et donne-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour* », ils disaient « *et donne-nous chaque jour notre pain supra-terrestre* », le pain terrestre ne leur paraissant pas mériter une prière. Bien qu'ils exprimassent leur prière pour un pain supra-terrestre en conformité avec la *Vulgate* romaine, qui dit dans saint Mathieu, chap. VI, verset 2 « *Panem nostrum supersubstantialem da nobis hodie* », Rome leur reprocha d'avoir falsifié ce passage.

Avant chaque repas, auquel assistait un *perfectus*, avait lieu la fraction solennelle du pain. Au moment de s'asseoir à table, on disait le *Notre Père*, on demandait et recevait du cathare la bénédiction. Après quoi celui-ci ou, lorsqu'ils étaient plusieurs, le plus âgé d'entre eux, prenait le pain, le

bénissait et le distribuait avec ces paroles : « *Que la grâce de Notre-Seigneur soit avec vous tous.* »

Ces agapes qui rappelaient les premiers temps du christianisme, symbolisaient, dans leur intention, non pas, comme chez les chrétiens, la participation béate à des grâces, fruits d'un sacrement, mais la communauté spirituelle entre parfaits et fidèles de l'Église d'amour. Aux époques de persécution, lorsque les cathares étaient obligés de se cacher et quand ils n'étaient pas en mesure de visiter régulièrement les croyants, ils faisaient porter par des messagers le pain bénit dans les villes et les villages.

Le catharisme n'acceptait pas l'eucharistie des catholiques romains. Il ne croyait pas que le pain matériel subît, du fait de la consécration, une métamorphose surnaturelle, ni par conséquent qu'il puisse devenir le corps du Christ, lequel était éthéré et de radieuse apparence. L'Église repoussa et maudit cette conception hérétique, bien qu'elle n'eût pas encore, elle-même, érigée en dogme la doctrine de la transsubstantiation. Les cathares admettaient bien la parole du Seigneur : « *Quiconque mange ma chair et boit mon sang aura la vie éternelle* », mais ils ajoutaient que « *l'esprit vivifie, la chair ne sert de rien, et ses paroles sont esprit et vie* ». Le pain céleste, qui apporte la vie éternelle, n'est pas le pain des parfaits, mais le verbe de Dieu. Le corps du Christ n'est ni sur l'autel, ni entre les mains du prêtre. Il est la communauté de ceux qui cultivent la *Minne* suprême : l'Église d'amour.

*« Elle aussi, l'ère du Christ, que Dieu nous voile,
Passera, la nouvelle alliance sera rompue ;
Alors nous concevrons Dieu comme l'Esprit,
Alors se célébrera l'alliance éternelle.
L'Esprit est Dieu ! Ce cri puissant retentira
Comme un tonnerre de joie à travers la nuit de printemps. »*

Nikolaus Lenau, *Les Albigeois*.

Au quatorzième et quinzième chapitres de l'*Évangile selon saint Jean*, Jésus promet à ses disciples qu'il priera son père de leur envoyer un autre « auxiliaire » (en grec : *parakletos*, en provençal : *conort* = consolateur ;

également traduit chez Luther par : consolateur), l'« Esprit de Vérité » que le monde ne peut pas recevoir, parce qu'il ne le voit ni ne le reconnaît.

À côté de *Nadal* (Noël), *Passos* (Pâques) et *Pentecosta* (Pentecôte), la fête principale des cathares était la *Manisola*⁴, la fête du Paraclet (la *manie* hindoue, l'idée platonicienne, la *mens* latine⁵).

Un symbole de l'Esprit, qui est Dieu - symbole emprunté par les cathares au bouddhisme - c'était la *mani*, pierre précieuse fulgurante qui éclaire le monde et fait oublier tout désir terrestre. La *mani* est l'emblème de la loi bouddhique, qui dissipe la nuit de l'erreur. Au Népal et au Tibet, elle est considérée comme le symbole de la *dhyānibodhisattva Avalokiteśvara* ou *Padmapāni*, l'amour du prochain. La mythologie hindoue connaît une « table aux aumônes » qui se couvre sans cesse de victuailles, et une pierre merveilleuse, la *tschinta-mani*, qui éclaire jour et nuit, tout en faisant pleuvoir pour quiconque mets et boissons. Avec Wolfram d'Eschenbach, nous avons le droit d'affirmer :

« Et cette pierre
Elle aussi, s'appelait le Graal ! »

Au commencement était Dieu, l'éternel, l'insondable qui a mille noms et qui est pourtant celui qu'il est : Dieu !

Au commencement était, près de Dieu, le Verbe, *logos*. Son père est Dieu, sa mère est l'Esprit, qui est en Dieu. Le Verbe est Dieu.

Au commencement était aussi l'Esprit. Il est l'amour avec lequel Dieu a émis le Verbe, qui est devenu vie et lumière. L'Esprit est amour. L'Esprit est Dieu. L'amour est Dieu. L'amour est plus brillant que le soleil et plus étincelant que la pierre la plus précieuse...

Quant au mystère de la *Manisola* cathare, nous ne le connaissons pas. Les tortionnaires de l'Inquisition n'ont pas réussi à arracher aux cathares leur science de l'amour consolateur, la *Minne* suprême. Le secret a été enseveli avec les derniers hérétiques dans les cavernes d'Ornolac !

Les registres de l'Inquisition ne nous parlent que du *consolamentum spiritus sancti* (la consolation qu'apporte l'Esprit saint), la fonction sacramentaire la plus solennelle du catharisme exotérique. Les « croyants » y pouvaient assister. Des croyants en ont parlé à la torture.

Les cathares rejetaient le baptême de l'eau et le remplaçaient par un baptême de l'Esprit, le *consolamentum*. À leur avis, l'eau ne pouvait exercer aucune action expiatoire ou divinisatrice, l'eau étant matière. Ils se refusaient à croire que Dieu fît usage d'une création de son adversaire pour soustraire par elle les âmes au joug de Satan. Ils disaient : un homme qui doit être baptisé a fait pénitence, ou non. Alors, à quoi sert, dans le premier cas, le baptême, puisque cet homme est déjà justifié par l'affirmation de sa foi et sa pénitence ? Dans le second cas, le baptême est inutile, ne serait-ce que parce qu'il n'a été ni souhaité, ni mérité. Sans compter que saint Jean-Baptiste a dit qu'il avait baptisé dans l'eau, mais que le Christ baptiserait dans le Saint-Esprit.

Le *consolamentum* était le but auquel aspiraient et tendaient tous les fidèles de l'Église d'amour. Il devait leur procurer une bonne fin et sauver leur âme⁶. Quand un fidèle mourait sans avoir reçu le *consolamentum*, ils croyaient que son âme émigrerait dans un nouveau corps ; celle des grands pécheurs même dans le corps d'un animal, jusqu'au moment où plus tard, dans une vie ultérieure quelconque, il aurait expié ses péchés et se serait rendu digne du *consolamentum*, pour ensuite d'étoile en étoile s'approcher du trône de Dieu. C'est pourquoi le *consolamentum* était célébré avec une solennité qui contrastait singulièrement avec la simplicité du culte cathare.

Lorsque le néophyte avait subi une longue et difficile période d'épreuve préparatoire, on l'amenait à l'endroit où il devait recevoir le *consolamentum*. Le plus souvent, c'était une caverne des Pyrénées ou de la Montagne Noire. De nombreuses torches étaient accrochées le long des parois. Au milieu de la salle se dressait l'autel, sur lequel était ouvert le *Nouveau Testament*. Avant le début de la cérémonie, tous, parfaits et croyants, se lavaient les mains pour que nulle impureté ne vînt profaner la sainteté du lieu. Tous les assistants se groupaient en cercle dans le silence le plus strict. Le néophyte était au milieu du cercle, à peu de distance de

l'autel. Le *perfectus* qui officiait en qualité de prêtre ouvrait la fonction sacramentelle, en rappelant au fidèle à confirmer dans la foi les doctrines cathares et en l'avertissant des vœux à prononcer, voire en temps de persécution, des dangers éventuels à courir.

Si le récipiendaire était marié, on demandait à sa femme si elle était prête à rompre le lien conjugal et à faire don de son mari à Dieu et à l'Évangile. Si c'était une femme qui recevait le *consolamentum*, la même question était posée à son mari.

Puis, le prêtre demandait au fidèle : « *Frère, veux-tu embrasser notre foi ?* » « *Oui, messire.* »

Alors le néophyte s'agenouillait, touchait de ses mains la terre et disait : « *Bénissez-moi.* » « *Dieu te bénisse !* »

Cela par trois fois ; à chaque reprise, le fidèle se rapprochait davantage du prêtre ; à la troisième, il ajoutait : « *Messire, priez Dieu qu'il me conduise à une bonne fin.* » « *Que Dieu te bénisse, fasse de toi un bon chrétien et te conduise à une bonne fin.* »

Venait ensuite l'engagement solennel de la part du nouveau frère : « *Je promets* », disait-il toujours à genoux, « *de me consacrer à Dieu et son Évangile, de ne jamais mentir ni jurer, de n'avoir jamais contact avec une femme, de ne tuer aucun animal, de ne pas manger de viande et de ne vivre que de fruits. Je promets en outre de ne jamais faire route, habiter ou manger sans un de mes frères, et au cas où je tomberais aux mains de nos ennemis ou me trouverais séparé de mon frère, de m'abstenir trois jours durant de toute nourriture. Je promets encore de ne jamais trahir ma foi, quelle que soit la mort dont on me menace.* »

Il demandait encore, par trois fois, la bénédiction, pendant que toute l'assistance tombait à genoux. Puis, le prêtre allait à lui, lui donnait la *Bible* à baiser et la lui posait sur la tête. Alors, tous les parfaits s'avançaient vers lui. Les uns mettaient leur main droite sur sa tête, les autres sur son épaule. Et toute l'assemblée prononçait : « *Prions le Père, le Fils et le Saint-Esprit.* »

Puis le prêtre qui officiait suppliait Dieu de daigner faire descendre sur le nouveau frère le saint et consolant Esprit. L'assemblée disait le *Pater* et le prêtre lisait les dix-sept premiers versets de l'*Évangile selon saint Jean*. On ceignait le frère consolé d'une corde tressée qu'il devait dorénavant porter sans cesse et qu'on appelait son vêtement symbolique⁷.

Enfin les parfaits donnaient au nouveau pur le baiser de paix. Celui-ci le rendait à son voisin le plus proche, qui de son côté le propageait à la ronde. Si le *consolamentum* était conféré à une croyante, le prêtre lui touchait l'épaule avec la *Bible* et lui offrait le bras. La cathare donnait, sous cette forme symbolique, le baiser de paix à son voisin, et ainsi de suite.

Le néophyte devait ensuite faire retraite dans la solitude et, pendant quarante jours, vivre uniquement de pain et d'eau ; et pourtant, il avait derrière lui une période de jeûne non moins longue et non moins sévère. On appelait *endura* ce jeûne avant et après la réception du *consolamentum*.

Quand la consolation était conférée à des fidèles en instance de mort, deux cathares, accompagnés de quelques croyants, se rendaient dans la chambre mortuaire. L'aîné demandait au malade, s'il voulait se consacrer à Dieu et à l'Évangile. Après quoi, la cérémonie traditionnelle se déroulait, avec cette différence qu'on plaçait un drap blanc sur la poitrine du néophyte et qu'un des deux cathares se plaçait à son chevet, et l'autre à ses pieds.

Il arrivait fréquemment que les cathares, après la réception du *consolamentum* et pendant l'*endura*, se donnassent volontairement la mort. Leur doctrine permettait, comme celle des druides, le suicide ; toutefois elle exigeait qu'on mît fin à sa vie, non par lassitude de vivre, par peur ou par douleur, mais dans un état de parfait détachement de la matière.

Cette sorte d'*endura* était permise quand elle était effectuée dans une vision momentanée et mystique de la beauté et de la bonté divines. Celui qui se tuait par peur, par chagrin ou dégoût de la vie devait, selon la doctrine cathare, continuer à traîner son âme dans le même état de peur, de douleur, de lassitude. Les hérétiques professant que la seule vie réelle était celle d'après la mort, enseignaient qu'on n'avait le droit de mettre fin à ses jours que si c'était pour « vivre ».

Du jeûne au suicide, il n'y a qu'un pas. Le jeûne demande du courage, le dernier acte d'anéantissement de la chair demande de l'héroïsme. L'enchaînement n'est nullement aussi cruel qu'il semble l'être.

Regardons le masque mortuaire de l'*Inconnue de la Seine*. Où y lit-on la peur de la mort, ou la terreur du purgatoire et de l'enfer, du jugement dernier et de la vengeance divine ? Bonne chrétienne, elle ne l'était pas, car le dogme chrétien proscrit le suicide. Rongée par le chagrin, elle ne l'était pas non plus, car ce n'est pas là l'aspect d'une femme rongée par le chagrin. Elle était un jeune être humain, que l'au-delà attirait plus que l'au-deçà, et qui a poussé l'héroïsme jusqu'à tuer son corps pour pouvoir n'être plus qu'une âme. Son corps est mort dans l'eau sale de la Seine, son bienheureux sourire vit.

La mort de Faust a été, au fond, une mort volontaire. S'il n'avait pas, en disant à l'instant : « *Demeure donc, tu es si beau !* », rompu son pacte avec Méphistophélès, rien ne se serait opposé à ce qu'il continuât de vivre sur terre. Ce fait implique une profonde leçon : le suicide ne peut s'effectuer qu'en un moment de joie suprême — plus haute est la joie, moins elle est terrestre — un moment où l'on a dépouillé, en toute tranquillité d'âme, le chagrin et le mensonge, souverains de ce monde et où l'on peut se dire : « *Ce n'est pas en vain que j'ai vécu.* »⁸

Que signifie « *ne pas vivre en vain* » d'après la doctrine hérétique ? D'abord : aimer son prochain comme soi-même, c'est-à-dire ne pas laisser souffrir son frère dès qu'on a la possibilité de lui porter aide et consolation. En second lieu : ne pas faire mal à son prochain, et avant tout, ne pas le tuer. Troisièmement : se spiritualiser, donc se diviniser de telle sorte, dans la vie, qu'à l'heure de la mort, le corps quitte ce monde, sans le regretter. Sinon, l'âme ne connaît pas le repos. Si l'on n'a pas vécu en vain, humainement parlant, si l'on n'a fait que le bien et qu'on est soi-même devenu bon, alors disaient les cathares, on a le droit, parce que l'on est « parfait », d'accomplir le pas décisif.

Ils effectuaient l'*endura* toujours à deux. Ce frère, aux côtés duquel le cathare avait passé, dans la plus idéale amitié, des années d'efforts continus et de spiritualisation intensive, il voulait, de concert avec lui dans l'autre vie

encore, la vraie vie, goûter les beautés entraperçues de l'au-delà et la révélation des lois divines qui meuvent les mondes.

Il y avait encore une raison pour le suicide des cathares à deux. Se voir obligé de quitter son frère, c'était douloureux. Lorsqu'on meurt, il ne faut pas que l'âme éprouve aucune douleur ; sans quoi, elle continue de souffrir cette douleur dans l'au-delà. Quand on aime son prochain comme soi-même, on n'a pas le droit d'infliger même à son prochain la douleur d'une séparation. Il faut expier, dans l'au-delà, la douleur qu'on inflige à autrui : en ce cas, la divinisation d'étoile en étoile (de degré en degré sur la montagne de la purification, comme dit Dante⁹) se trouve retardée en telle manière que, tout en étreignant la Divinité, on n'en ressent que plus cruellement d'être séparé d'elle.

Cinq genres de mort volontaire avaient les préférences des cathares : ils s'empoisonnaient, ils se laissaient mourir de faim, ils s'ouvraient les veines du poignet, ils se jetaient dans un précipice ou bien, en hiver, ils s'étendaient après un bain très chaud sur un dallage glacial pour prendre une congestion pulmonaire. Chez eux, cette maladie était toujours mortelle. Le meilleur médecin ne saurait sauver des malades qui veulent mourir.

Un cathare avait toujours devant les yeux la mort sur l'échafaud et considérait ce monde comme un enfer. Et comme, après avoir reçu le *consolamentum*, il était, de toute façon, mort à ce monde, il pouvait fort bien se « laisser mourir », comme on disait alors, afin d'échapper à cet enfer et aux bûchers qui pour lui s'y allumaient.

Si Dieu est meilleur et plus large que les hommes, ne devrait-il pas réserver aux hérétiques, dans l'au-delà, la possession de ce à quoi ils aspiraient, de ce qu'ils voulaient en remportant sur eux-mêmes les plus difficiles victoires, avec la volonté la plus inflexible et la plus forte et, nous le verrons, avec un héroïsme inouï ? Ils voulaient la divinisation dans l'Esprit. La volonté de l'homme est son royaume du ciel, donc sa vie après la mort !

Ceux qui avaient reçu le *consolamentum* étaient désormais parfaits. Eux seuls, comme nous l'avons vu, avaient droit au nom de cathares. On les

appelait aussi « les bons hommes », les « tisserands » ou les « consolateurs ». Leur vie solitaire était monotone et stricte, et n'était interrompue que lorsqu'ils se mettaient en route pour prêcher à travers le pays, recevoir le serment des fidèles et donner le *consolamentum* à ceux qui le demandaient et en étaient dignes. Ils s'interdisaient toute possession de biens matériels et ne s'appartenaient plus eux-mêmes, s'étant voués, corps et âme, à l'Église d'amour. Les biens et donations qu'elle recevait, celle-ci les administrait et les employait au service de la charité. La vie des cathares était une suite de privations et de renoncements. Ils ne renonçaient pas seulement à tous les liens de la famille et de l'amitié ; ils étaient aussi astreints, trois fois l'an, à quarante jours de jeûne et au pain et à l'eau trois jours par semaine. « *Nous menons* », diront-ils une fois, « *une vie dure et instable. Nous fuyons de ville en ville, comme des brebis au milieu des loups, nous souffrons de la persécution comme les apôtres et les martyrs, et pourtant nous ne demandons qu'à vivre une vie de piété, de rigueur et d'abstinence, qu'à prier et à travailler. Mais tout cela nous importe peu, car nous ne sommes plus de ce monde.* »

« *Celui qui hait sa vie en ce monde, la conservera pour la vie éternelle.* »

Saint Jean, XII, 25.

Il leur était défendu de tuer, même un vermisseau. La doctrine cathare de la migration des âmes le leur interdisait. Aussi n'avaient-ils jamais le droit de prendre part à aucune guerre. Quand l'ère des persécutions s'ouvrit pour la Romanie, on les vit, la nuit, errer sur les champs de bataille, mais pour soigner les blessés et donner aux mourants le *consolamentum*. Ils étaient également bons médecins et ils avaient la réputation d'astrologues infailibles. Les inquisiteurs prétendirent même qu'ils avaient le pouvoir de diriger les vents à leur gré, d'apaiser les flots et de chasser les orages.

Les cathares s'habillaient de longs vêtements noirs, symbole du deuil de leur âme, condamnée au séjour infernal de ce bas monde ; ils coiffaient leur tête d'une tiare persane, qui ressemblait à la large *barreta* des Basques actuels, et ils portaient sur la poitrine un rouleau de cuir qui renfermait l'Évangile selon saint Jean. À l'inverse des moines barbus et tonsurés, ils ne

portaient pas de barbe et laissaient descendre leurs cheveux jusque sur les épaules.

1. Astiroth = Astarté, Belcimon = Baak-Schemenn ou Samin (divinité satyrique), Belet = le Baal chaldéen, Radamanthe est le juge des enfers.

2. Il faut également considérer que Wolfram ne désigne jamais, comme précurseurs et proclamateurs du mystère du Graal, les prophètes de l'*Ancien Testament*, mais toujours et exclusivement des philosophes et des voyantes païens.

3. Il faut reconnaître, avec Guirand (*Cartulaire de Prouille*, t. I, p. CLXXX) que le sacramentaire cathare reproduit sans modifications la liturgie du christianisme primitif.

4. Consolation par la *Minne* suprême.

5. La *mani*, principe fécondant, qui donne l'amour du prochain et dispense la manne céleste, était adorée à Éphèse sous l'aspect de Diane, en Phrygie sous l'aspect de Cybèle, en Babylonie sous le nom d'Ishtar.

6. Le *consolamentum* avait donc un but analogue à celui des mystères orphiques.

7. Rapprocher ce vêtement hérétique du vêtement sacré chez les zoroastriens et les brahmanes, rite dont l'origine remonte sans doute à une époque antérieure à la dispersion, des peuples qui composaient la famille aryenne. Cf. Lea, *Inquisition*, t. I, p. 101.

8. Comme le *Faust* de Goethe (note du traducteur).

9. Sur Dante « gnostique » et ses rapports avec les hérésies du Moyen Âge et spécialement le catharisme, des voix autorisées se sont fait entendre.

Chapitre 5 – Terre du Graal et gardiens du Graal

Nous avons précédemment décrit comment les cathares avaient leurs ermitages et leurs temples dans les grottes du Sabarthès, et nous avons entendu la fable d'Héraclès, Pyrame et Bebryx, qui s'enroule comme un lierre autour de quatre stalactites dans la cathédrale hérétique de Lombrives. Nous verrons encore que, d'après des romances espagnoles, la « *caverne enchantée d'Héraclès* » recelait une clef qui ouvrait le secret du Graal. Mais auparavant, pénétrons dans d'autres grottes du Sabarthès, non moins mystérieuses, pour monter ensuite à Montségur. Wolfram d'Eschenbach peut nous montrer la route.

Avant de se rendre au château du Graal, Mountsalvatge, Parzival va voir dans la grotte de Fontane la Salvatge, le pieux anachorète Trevrizent. Celui-ci était hérétique, car jamais il ne mangeait « *de mets sanglants, viande ni poisson* ». Tout chrétien qui, aux XII^{ème} et XIII^{ème} siècles, s'abstenait d'aliments carnés, était soupçonné de donner dans l'erreur cathare. Bien souvent, des légats du pape, chargés d'exterminer l'hérésie et les hérétiques, ont mis tel suspect en demeure de manger de la viande ou alors, de monter sur le bûcher.

*« Il combattait la puissance du diable,
En souffrant la peine du jeûne.
Dieu lui avait donné tels sentiments
Qu'il ne vivait que pour préparer
Le temps où il planerait au ciel. »*

Wolfram d'Eschenbach.

Trevrizent n'est-il pas cathare¹, en voulant par le jeûne vaincre la puissance diabolique inhérente à la viande, et en considérant sa vie comme une période de préparation à son retour dans ce ciel, où son âme a été déjà ?

Quand quelqu'un « *souffre la peine du jeûne* », il faut admettre qu'il a la mine d'un ascète comme celui-là : pâle et blême. Du IV^{ème} jusqu'à la fin du XII^{ème} siècle, l'Église romaine a regardé la mine pâle comme caractéristique de l'hérésie. Même des orthodoxes, pâlis par le jeûne et les macérations, furent tenus de rendre des comptes, et nombre de bons catholiques furent

mis à mort, dans l'illusion que des chrétiens aux joues pâles étaient fatalement des hérétiques.

L'ermite Trevrizent habitait une cellule à côté de Fontane la Salvatge, et conduisit le jeune Parzifal dans une deuxième grotte, où se trouvait, découvert, l'autel. Une grotte située en face de la cathédrale de Lombrives s'appelle la grotte de l'ermite et une seconde, non loin de là, la grotte de Fontanet ; dans la salle la plus reculée de cette dernière, se dresse une stalagmite blanche comme neige : l'autel. Wolfram d'Eschenbach était donc très bien informé quant à la terre du Graal et ses mystères, même ceux que recèlent les montagnes dans leurs profondeurs.

Il y a trente ans à peine, quatre jeunes gens ont pénétré dans cette grotte ; jamais plus on ne les a revus. Leurs ossements ont sans doute trouvé le repos suprême dans une des hypogées phéniciens ou phocéens. Ou auraient-ils, tous les quatre, découvert le chemin qui mène sur les hauteurs du Thabor et à Monséjour ? Est-ce l'un d'entre eux qui a inscrit, en lettres immenses sur la paroi, à l'entrée de la grotte, cette question : « *Why did I not ?* » (*Pourquoi n'ai-je pas ?*) Dans les grottes du Sabarthès, maintenant question vient à l'esprit, à laquelle il n'est point de réponse. Bien des fois, quand ma lampe faisait surgir comme par magie l'autel hors des ténèbres de la grotte de Fontanet, je me suis demandé de quel genre a pu être l'écrin qui se trouvait sur l'autel, dans la cellule de Trevrizent, et devant lequel Parzival prit secrètement connaissance du Graal.

*« Là-bas, se dressait aussi, selon l'usage du jour,
L'autel, découvert ; au milieu
Était cet écrin. »*

Wolfram d'Eschenbach.

Faisait-il, par hasard, partie du trésor de Salomon que le roi des Wisigoths, Alaric, emporta, l'an 410, de Rome à Carcassonne, et qui, à en croire Procope, se composait d'objets ayant appartenu à Salomon, roi des Hébreux, et ramenés jadis de Jérusalem par les Romains ? La majeure partie de ce trésor fut plus tard transportée par Théodoric à Ravenne, et de là, par Bélisaire, le célèbre général de l'empereur grec Justinien, à Byzance. Une partie cependant en était restée à Carcassonne, où se serait trouvée, selon de

nombreux récits arabes, la « *table de Salomon* ». Salomon, le grand roi des Hébreux, dont la légende place le tombeau entre l'Altaï et l'Hindou-Kouch, connaissait-il le Graal ?

*« Un païen (il avait nom Flégétanis),
Dont on vantait le riche savoir,
Élu de la race de Salomon,
Issu de la souche d'Israël,
Met, le premier, sur la trace du Graal. »*

Wolfram d'Eschenbach.

À la bataille de Jerez de la Frontera (711) qui dura sept jours, les Wisigoths furent écrasés par les Arabes. Le Trésor de Salomon tomba, à Tolède, entre les mains des infidèles. La table de Salomon, dit-on, n'y figurait pas.

*« Dans la poussière de Tolède
Guyot, le maître de haut renom,
Trouva, en écriture païenne enchevêtrée,
La légende qui atteint la source première des légendes. »*

Wolfram d'Eschenbach.

L'« écriin » et la « *légende du Graal* », l'un et l'autre, à ce qu'il semble, inséparables, Trevrizent les conservait dans sa grotte. L'écriin et la « *source première des légendes* » se trouvaient-ils dans ce trésor et furent-ils mis en lieu sûr à l'abri des infidèles ?

Des romances espagnoles veulent que la table de Salomon, qu'ils appellent aussi « écriin », ait été conservée dans « *la grotte magique d'Hercule* ». Le roi des Goths, Rodéric, aurait pénétré dans la grotte et aurait découvert, dans un coin sombre, cet écriin et, dans l'écriin, trois coupes... Peut-être aussi ces romances connaissaient-elles la grotte de Lombrives, qui cache dans ses abîmes le légendaire tombeau d'Hercule ?

Trevrizent, avant d'introduire le jeune Parzival dans la grotte, devant l'écriin, pour l'initier au Mystère du Graal, lui passa un « vêtement ».

« À une grotte son hôte le mena,

*Qu'à peine un souffle de vent atteignait jamais.
Là était une robe ; son hôte
L'en revêtit et l'emmena ensuite
Dans une cellule avoisinante. »*

Wolfram d'Eschenbach.

Ce n'est pas seulement chez Wolfram d'Eschenbach qu'une robe ou un manteau, un poisson, un pont et un canot permettent de contempler la sacrosainte relique. Dans tous les mythes et toutes les épopées apparentées à la légende du Graal, nous retrouvons ces mêmes conceptions. Mais laissons d'abord le grand *Minnedichter* allemand raconter comment Parzival parvint au château de Montsalvat, où était conservé le Graal.

*« Sur le soir, il trouva un lac,
Où des pêcheurs, à qui l'onde
Était soumise, étaient immobiles dans un canot
Un homme était debout dans ce canot,
Drapé dans une robe magnifique.
Lors Parzival s'en fut
Et fit trotter rondement son petit coursier
Sur le chemin tout droit jusqu'au fossé.
Il trouva le pont relevé.
"Le pêcheur", dit Parzival, "m'a prié
De faire route vers le château"
"Soyez le bienvenu ; messire, si vous êtes ici
Parce que le pêcheur vous l'a promis."
Le régisseur dit en paroles prudentes :
"Repans de Joye, la reine a porté
Le manteau ; par ma suzeraine
Il doit vous être prêté". »*

Wolfram d'Eschenbach.

Dans tous ces mythes et ces légendes, il existe, derrière une vaste étendue d'eau, une montagne magique. Dans la *Vision de Grégoire le Grand*, il y a de splendides campagnes auxquelles conduit un pont que seuls peuvent franchir les justes ; elles rappellent le Garodemana et le pont de Tschinvat dans la mythologie babylonienne. Quiconque veut aborder la

montagne magique doit s'embarquer dans une nacelle, qui souvent — dans la mythologie antique avant tout — est un calice, ou passer l'eau, soit sur un poisson, soit sur un pont. Une fois là, il rencontre une prairie superbe : la prairie des asphodèles des Grecs ; le val Avalon des Celtes, dans lequel serait enterré, d'après le poème de Robert de Borron, Joseph d'Armathie, premier gardien du Graal ; dans un bois sacré, le chêne, aux rameaux duquel pend la toison d'or ; le jardin des Hespérides, qui renferme la coupe de résurrection ; la forêt merveilleuse d'Obéron qui entoure et protège le château de Montmur ; la forêt de Briciljan, qui sépare le temple du Graal, Montsalvat, du reste du monde.

C'est sur la nef Argo que les Argonautes gagnèrent le pays, de la toison d'or. C'est dans un calice qu'Apollon est porté, par-dessus la mer, vers les Hyperboréens et au jardin des bienheureux, l'Hespérie. Des navires amenaient, selon les Grecs, les âmes des défunts au « *pays de lumière* ». C'est pourquoi l'on trouve très fréquemment sur les tombeaux grecs des reproductions de navires. On rencontre le même usage dans les catacombes chrétiennes. Souvent, un poisson, le dauphin surtout, prenait la place du navire. Chez Homère déjà, il est question du pêcheur Orphée qui poursuit le poisson sacré. Un poisson servait aussi aux premiers chrétiens à symboliser leur sauveur Jésus-Christ, qui accompagne les hommes au Ciel. Les cathares avaient la même fiction du canot qui transposte les défunts dans la vie céleste : la nef des morts, qui a pour voile le soleil, symbole du lumineux sauveur. Lui aussi, le poisson était à leurs yeux — comme pour les premiers chrétiens — l'emblème de Jésus-Christ, fils de Dieu-Sauveur (*Iésous Christos Theou Uios Sôtêr*, dont les initiales donnent : *Ichtus*, ce qui signifie poisson).

Dans les épopées du Graal, le roi du Graal Amfortas apparaît comme « *le roi des pêcheurs* ». Le « *rois Pescière* », ainsi l'appelle Chrétien de Troyes. Cette dénomination a probablement son origine dans la parole du Christ : « *Je veux faire de vous des pêcheurs d'hommes.* »

Dans le poème vieux français d'Obéron, *Huon de Bordeaux*, sur lequel nous aurons à revenir, le « *manteau [d'un] merveilleux moine* » et — dans une autre version — le pêcheur Mallabron transformé en dauphin, porte Huon et Esclarmonde dans l'univers enchanté d'Obéron.

Souvenons-nous, à cette occasion, que dans l'Église d'amour romane, la robe et le manteau symbolisaient le nouveau vêtement qu'on endosse après avoir reçu le *consolamentum*, en lieu et place du vieil Adam, c'est-à-dire des intrigues de Lucifer et de la captivité de l'âme.

La cellule de Trevrizent était *salvage* (sauvage) et par ainsi *salvat* (sauvée). Eux aussi, les frères de cet ascète, les cathares étaient en lieu sûr et saufs, dans leurs grottes sauvages du Sabarthès. Alors que les inquisiteurs étaient déjà maîtres de la cathédrale de Lombrives et de la grotte de l'ermite, les hérétiques purent résister, dans leurs *spulgas* aux assaillants jusqu'en plein XIV^{ème} siècle. On désigne sous le nom de *spulga* une caverne fortifiée (latin *spelunca*, diminutif de *spelum* qui signifie caverne).

Les *spulgas* du Sabarthès — il y en a deux — étaient de formidables forteresses souterraines. Malheureusement, nous ne connaissons qu'une petite partie de leurs galeries inextricables et de leurs salles. Partout des murailles, transformées par le suintement millénaire des eaux calcaires en véritables falaises, tiennent caché le secret qui dort derrière leur épaisseur.

Jusqu'à présent, les savants sont passés devant les *spulgas* du Sabarthès sans s'y arrêter. Et pourtant, tout individu qui, sur la route de Toulouse à Barcelone, s'approche du col de Puymorens, ne peut manquer d'apercevoir, après avoir quitté la petite station thermale d'Ornolac-Ussat-les-Bains, à mi-hauteur à droite, sur la falaise à pic, d'imposantes entrées de grottes, fermées par des murs crénelés. C'est là la *spulga* la mieux conservée : la caverne fortifiée de Bouan. On y voit encore tout ce qui composait l'ensemble d'un château féodal : donjon, citerne, escaliers, casemates, échauguettes. La *spulga* de Bouan se distingue des autres châteaux-forts simplement en ceci, qu'elle est constituée presque exclusivement par des galeries souterraines.

Sur la rive opposée de l'Ariège, non loin des cabines de bains à moitié en ruines d'Ussat, dans les thermes duquel s'ébattent d'innombrables couleuvres, se trouve, entre la grotte de l'ermite et celle de Fontanet, la *spulga* d'Ornolac. Après une montée pénible sur des cailloux qui roulent, on parvient à un fourré presque impénétrable de figuiers et de ronces, derrière lequel gisent les ruines d'une grande porte de château-fort. Le

chemin longe des falaises rocheuses et conduit aux ruines de cette *spulga*, que le roc surplombe comme une « *vigie de neige* »². Par où accédait-on jadis aux profondeurs de la montagne ? Nous ne sommes plus à même de l'établir. L'accès a disparu sous les éboulis, au jour où le *burg* hérétique est devenu la proie des flammes. L'immensité de ses proportions se décèle actuellement encore aux trous forés à même la falaise pour y faire passer, des deux côtés, des solives qui supporteraient quatre étages, sinon plus encore.

Les *spulgas* de Bouan et d'Ornolac ont été témoins d'une époque agitée. Elles ont d'abord servi de refuge aux Celtibères, écrasés ici par les légions romaines après la chute de leur capitale, *vicus Sotiatum*. Puis elles furent aménagées par les Romains en *castella* imprenables. Lorsque, sept cents ans plus tard, les Maures victorieux poussèrent leur offensive au Nord, ils y séjournèrent jusqu'en l'an 719, où les armées de Charlemagne les refoulèrent au Pré du Lombard, entre Tarascon et Ornolac. Trois cents ans plus tard, les cathares y trouvèrent leur dernier foyer.

C'est dans la *spulga* d'Ornolac qu'au témoignage d'un registre inquisitorial de Carcassonne, Loup de Foix passa à l'hérésie (*Lupus heraeticavit in spulga Ornolaco*). Loup était fils de Ramon Drut, comte de Foix. Comme tous les fils de famille en Languedoc, il fut initié aux croyances hérétiques par le patriarche de l'Église d'amour Guilbert de Castres. Guilbert, fils de Bélissena, appartenait à la maison de Castres en Albigeois, proche et vassale des Trencavels de Carcassonne. On peut supposer que Ramon-Roger Trencavel, lui aussi, fut reçu comme croyant dans l'Église d'amour par Guilbert de Castres dans cette même *spulga* d'Ornolac, encore que les documents contemporains n'en parlent pas. Au moment où les inquisiteurs commencèrent à rédiger leurs fameux registres, Trencavel était mort depuis longtemps, empoisonné.

Une autre *haereticatio* du patriarche Guilbert provoqua une émotion énorme dans la chrétienté. En l'an 1204, il administra le *consolamentum* à Esclarmonde de Foix.

Esclarmonde était la sœur du comte Ramon Drut et la cousine du jeune Ramon-Roger de Carcassonne. Du donjon du château ancestral, à Foix, elle

pouvait apercevoir les cimes neigeuses du Thabor, les gorges du Sabarthès et les pâturages de l'Olmès. Dès sa prime jeunesse, ses parents hérétiques, la consacrèrent au Paraclet. Peut-être faut-il voir là l'origine de son nom, qui apparut avec le Catharisme et disparut avec lui, et qu'on peut traduire par « *lumière du monde* » et « *pure lumière* ». Le nom d'Esclarmonde est le symbole de sa vie. Elle fut la lumière du monde roman, la pure lueur que l'Église d'amour fit rayonner dans les ténèbres du Moyen Âge.

Après avoir longtemps séjourné à la cour de la vicomtesse Adélaïde ; aux côtés de laquelle elle présida la cour d'amour de Puivert, elle fut mariée au vicomte Jordan de Lille et Gimoez. Jordan descendait d'une vieille famille de noblesse ibère. Par sa mère, il était apparenté à la maison de Comminges, qui, avec Foix et Carcassonne, dominait les Pyrénées.

Nous avons fort peu de renseignements sur la vie d'Esclarmonde après son *haereticatio*. Peut-être l'entrée d'une grotte pyrénéenne s'ouvrira-t-elle un jour, pour nous éclairer sur la femme qui, du haut d'un rocher abrupt des Pyrénées, brava les deux plus hautes puissances de l'Occident au Moyen Âge : le Louvre et le Vatican.

Les orthodoxes du XIII^{ème} siècle la tenaient pour « *la papesse des hérétiques* ». La Romanie cathare l'appelait *Esclarmunda*.

« *N'Esclarmunda, vostre noms signifia
Que vos donatz clardat al mon per ver
Et etz monda, que no fes mon dever :
Aitals etz plan com al ric nom tamhia* »³.

Guillaume de Montanhagol.

Le personnage d'Esclarmonde appartient à la fois à l'histoire, à la poésie et à la légende. La poésie a fait d'Esclarmonde la reine des fées au château de Montmur. Une légende que m'a contée un vieux pâtre montagnard, alors que sur la route des cathares, je montais de Montségur au Thabor, en fait la gardienne du Graal. Esclarmonde serait alors à la fois Titania et Repanse de Schoye.

L'Esclarmonde de Foix historique était la suzeraine du Thabor et de Montségur.

Montségur était Montsalvatge et Montmur !

Dans le vieux poème français sur Obéron, *Huon de Bordeaux*, qui offre de nombreux points de contact non seulement avec l'épopée de Wolfram, mais encore avec les légendes allemandes d'Ortnit⁴ et de Wolddietrich, Esclarmonde est la femme du roi Huon de Bordeaux qui soutenu par Obéron, roi des fées, dans sa lutte contre ses frères rebelles avaient dû lui promettre de se mettre en route, dans un délai de trois ans, vers son château de Montmur. Quand le délai fut écoulé, Huon et Esclarmonde, « *la comtesse qui depuis devint fée* », s'embarquèrent dans une galère et demandèrent au sauveur de vouloir bien les amener sains et saufs à Montmur. Arrivés après de longues « erreurs » à travers le pays de Commans et la terre de Foy, ils parvinrent au *bocage Auberon*, au bois d'Obéron.

Ils y rencontrent le « *château des moines étranges* », où dans une salle d'apparat, une table richement servie les attend. Mais il n'y a personne aux alentours pour les servir.

Le lendemain matin, Huon et Esclarmonde se rendent à la messe matinale à l'église ; mais il ne s'y trouve ni autel, ni crucifix. Tout à coup surgissent, comme sortant de terre, cent moines. Esclarmonde commence à frissonner. Alors, Huon se souvient qu'Obéron lui a conseillé d'emporter avec lui une étole. À l'aide de cette étole, il réussit à capturer un grand et terrible moine, qu'il force à lui raconter la vérité sur ce château. Celui-ci engage Huon à pousser plus loin, sans délai, car tous ces moines, dit-il, ne sont que des esprits. Dieu, irrité contre Lucifer, les aurait bannis en ce lieu, où ils espèrent quand même être délivrés au jugement dernier. « *L'espérance est d'usage dans cette fraternité...* »

Le moine transporta Huon et Esclarmonde, sur un manteau magique à Montmur.

D'après une autre variante de la chanson de Huon, c'est le pêcheur Mallabrin qui, transformé en dauphin, les aurait portés, au-delà d'une grande étendue d'eau, au château d'Obéron. À Montmur, Obéron attendait la mort, mais il ne pouvait pas mourir, avant que Huon n'eût été élu roi des Elfes. Il salue avec joie Huon et Esclarmonde. Puis un festin a lieu, au cours

duquel un hanap merveilleux fournit le vin pour tous les convives. Après le banquet, Obéron envoie quérir « *sa couronne et sa lance* », insignes de sa domination sur l'empire des fées. Huon et Esclarmonde sont couronnés. Le lendemain matin, Huon fait l'épreuve de son nouveau pouvoir et attire par ses artifices magiques toutes les fées et les barons du royaume. Devant toute la « *fairie* » assemblée, Obéron déclare :

*« Je ne veulx plus au ciecle demourer,
Il me covièt en paraidis aller ;
Car nostre sire le m'ait ainsi mandei...
En cez grant crotte qui sort d'antiquiteit,
Que fee firêt, m'lt ait loing temps paissei
Se sont repuis, saichiez de veriteit
Pot en voit ou ne venir ne aller. »*

Huon, roy de fayerie.

Puis Obéron prend congé des fées et meurt. Son corps embaumé est enfermé dans un riche cercueil et maintenu en l'air par des aimants. Au-dessus, des Elfes dansent des rondes. Enfin, la dépouille mortelle est ensevelie dans une grande caverne.

Des nombreuses relations qui existent entre la *Chanson d'Esclarmonde* du cycle de Huon et les poèmes du Graal, surtout dans la version de Guiot et de Wolfram, nous ne soulignerons que les plus importantes et les plus manifestes. La couronne et la lance sont analogues au Graal et à la lance. Le hanap magique joue le rôle du Graal qui donne la nourriture. Le *bocaige Auberon* a quelque ressemblance avec la forêt de Briciljan⁵. Plus frappante encore est la ressemblance des moines étranges qui attendent leur délivrance, avec les anges de *Parzival* :

*« Les anges, qui naguère dans la bataille
Ne voulaient combattre d'aucun côté
Alors que Lucifer était en lutte
Avec Dieu, le Seigneur, et se tenaient à l'écart
Oui, ces troupes de chers anges,
Dieu les fit descendre sur la terre...
Je ne sais si Dieu les repoussa tout à fait,*

Ou s'il leur fit grâce. »

Wolfram d'Eschenbach.

Particulièrement frappantes sont les coïncidences entre le pêcheur Amfortas, au bord du lac de Brumbane, et le pêcheur Mallabrin au bord de la vaste étendue d'eau derrière laquelle se trouve le royaume féerique d'Obéron. Amfortas est souffrant comme Obéron. Tous deux attendent leur délivrance avec l'apparition de leur successeur.

D'après la *Chanson d'Esclarmonde*, Montmur, le château des fées, est situé aux approches du pays de Commans et de la terre de Foy. Or, par le mariage de l'Esclarmonde historique avec Jordan, le pays de Comminges et la terre de Foix⁶ ne furent-ils pas réunis ? La terre de Foix, berceau de la « foi » (vieux français : foy) cathare ?

*« Seul un château se dresse tout esseulé,
Suprême récompense du désir terrestre.
Quiconque avec prudence et zèle
Le veut chercher, hélas !, ne le trouvera jamais,
Et pourtant, beaucoup y aspirent.
Il vous est, Messire, encore inconnu :
Monsalvèche, tel est son nom. »*

Wolfram d'Eschenbach.

C'est Montsalvatge que des templiers veillaient sur la précieuse relique : le Graal. Le symbole de ces « chevaliers du Temple » était la lance, signe de préparation au combat.

*« Car elle est bien veillée et surveillée
Par des chevaliers, cette contrée.
En sorte que oncques on ne peut
Traverser la forêt par dol et artifice »*

Wolfram d'Eschenbach.

Au XV^{ème} siècle, le chroniqueur hollandais Veldenaer écrivait que le chevalier au cygne était venu du Graal (*dat greal*), qui était l'ancien nom du paradis sur terre. Cependant ce n'était pas là, disait-il, le saint paradis mais un lieu de péché. Vers la même époque, la chronique saxonne d'Halberstadt

écrivait de Lohengrin : « *Les chroniqueurs estiment que cet adolescent, chevalier au cygne, est venu de la montagne où Vénus est dans le Graal.* »

La montagne du Graal (Graalsberg) était donc un Venusberg (mont de Vénus) ? Est-ce que cela n'est pas en contradiction avec le précepte de chasteté de la ronde du Graal ?

« *Les chevaliers aussi, qui là-bas le gardent, Doivent être sans tache dans leur chasteté. Quiconque veut appartenir au Graal, Doit répudier entièrement l'amour féminin.* »

Wolfram d'Eschenbach.

Pour comprendre cette contradiction, il nous faut revenir au poème de Peire Vidal, où ce troubadour prétend avoir rencontré en personne le dieu Amour. Aux côtés d'Amour chevauchait une dame. Vénus ? Non : la Grâce ! Les *leys d'amors* interdisent l'amour.

Les troubadours cherchaient des consolations dans l'amour de leur dame, et les cathares aspiraient à une *mani* consolatrice, au Paraclet promis par le Christ.

« *Dieu est homme et le Verbe du Père,
Est Père et Fils en même temps,
Son Esprit est riche en grand secours.* »

Wolfram d'Eschenbach.

Le Christ désignait à ses disciples le divin Esprit comme le Paraclet, l'aide. Les cathares voyaient en lui la *mani*, l'aide. Principe féminin, par conséquent...

Les chroniqueurs que nous venons de citer n'avaient pas tort, quand ils voyaient dans la montagne du Graal un Venusberg, asile de péché et d'hérésie.

Montségur avait été, dans les temps les plus reculés, un sanctuaire de la déesse Bélissena, l'Artémis-Astarté-Diane celtibère. Astarté était la parèdre de Baal dans la théogonie phénicienne et, sous le nom, d'Artémis, la sœur d'Apollon dans la théogonie hellénique, sous le nom de Bélissena, l'épouse d'Abellion dans la théogonie celtibère.

À Delphes et à Didyme, sanctuaire des gémeaux Castor et Pollux, comme dans tous les lieux importants où se célébrait le culte d'Apollon, il y avait des temples d'Artémis. Leurs prêtres et leurs prêtresses devaient faire vœu de chasteté. Une troupe de nymphes accompagnait l'inaccessible déesse dans ses chasses à travers bois. Son symbole était le croissant lunaire.

Les druides avaient également leurs sanctuaires dédiés à Bélissena dans les lieux consacrés à Abellio. Non loin du Mirepoix actuel, dont les seigneurs — fils de Bélissena⁷ — portaient dans leurs armoiries, le poisson, la tour et le croissant lunaire, se trouvait le bois sacré de Belena. L'actuel Belestas, à peu d'heures de route de Montségur, avait été l'emplacement d'un sanctuaire de Bélissena. À Lavelanet, au pied du *pog* de Montségur, où régna Ramon de Perelha, fils de Bélissena, il y avait eu également, à côté du temple Abellio, un temple de Bélissena.

Artémis était souvent identifiée, dans la mythologie, avec Daphné (laurier), la première sibylle de la légende. C'est sur des feuilles de laurier que les sibylles écrivaient leurs oracles. Le laurier l'arbre sacré des poètes et des prophétesses. Peire le rimeur, savait bien pourquoi il invitait dame Grâce à faire halte sous un laurier.

La colombe était un oiseau dédié à Artémis. On appelait colombes les prêtresses d'Artémis à Dodone où se trouvait le chêne sacré le plus vénéré de la Grèce et dans le bois duquel les Argonautes avaient construit la coque de l'Argo, avant que de voguer vers la prophétesse et voyante Médée qui les aida à conquérir la toison d'or.

L'emblème des cathares pour désigner le Dieu-Esprit était — comme dans les *Évangiles* — la colombe. Un cathare a sculpté dans une grotte du Sabarthès une colombe, à même le roc. On a trouvé des colombes d'argile dans les ruines de Montségur. La colombe figurait dans les armoiries des chevaliers du Graal. Le vendredi saint, jour de l'amour suprême (*Minne*), une colombe déposait une hostie sur le Graal. Une légende que j'ai entendu raconter par un pâtre pyrénéen, veut que le mont Thabor ait été fendu en deux par une colombe et qu'Esclarmonde se soit métamorphosée en l'emblème du Saint-Esprit. Voilà des concordances non équivoques.

La création de Lucifer recèle la mort. Cette mort, on ne peut la combattre qu'en s'opposant à la propagation de l'espèce humaine. Quand il n'y aura plus d'hommes, il n'y aura plus de mort. C'est pourquoi les cathares repoussaient l'amour charnel et le remplaçaient par la *mani*, la *Minne* céleste⁸, ou, autrement dit, ne reconnaissaient que l'amour divin, dans son caractère primitif. « *Bien-aimée de l'amour premier* », ainsi Dante nommait-il sa reine d'amour, Béatrice. L'amour originel n'a rien à voir avec l'amour terrestre, qui engendre des êtres.

*« Oui, quiconque termine sa vie en telle manière
Que son âme, par nul péché du corps,
N'est soustraite à Dieu,
Celui-là vit une vie que l'on estime riche. »*

Wolfram d'Eschenbach.

À Mountsalvatge, Montmur et Montségur, la chasteté était d'obligation. Dans la *Chanson d'Esclarmonde*, Obéron dit : « *Garde-toi, Huon, d'avoir commerce intime avec une jeune fille. Reste fidèle à la belle Esclarmonde qui t'attend et repousse tous les prétendants* ». Dans le *Parzival* de Wolfram, les chevaliers doivent être d'une pureté immaculée, et le roi du Graal, Amfortas, ne peut ni vivre ni mourir :

*« Parce que, d'un esprit rebelle,
Il rechercha la Minne illicite,
Il dut souffrir pareil tourment. »*

Wolfram d'Eschenbach.

Comme « *il n'est rien au monde de si pur qu'une pucelle sans détours* », des vierges sont commises à la garde du Saint Graal sur le Mountsalvatge. La reine des vierges était Repanse de Schoye.

*« Repanse de Schoye, ainsi se nommait la vierge,
Par qui le Graal se fit transporter. »*

Wolfram d'Eschenbach.

Je veux redire la légende que m'a contée un vieux berger de la montagne : « *Du temps que les murailles de Montségur se dressaient encore, les cathares y gardaient le Saint Graal. Montségur était menacé.*

Les armées de Lucifer assiégeaient ses murailles. Elles voulaient le Graal, pour le réinclure dans le diadème de leur prince, d'où il était tombé à terre lors de la chute des anges. Alors, au moment le plus critique, descendit du ciel une colombe blanche qui, de son bec, fendit en deux le Thabor. Esclarmonde, la gardienne du Graal, jeta dans l'intérieur de la montagne le joyau sacré. La montagne se referma, et ainsi fut sauvé le Graal. Lorsque les démons entrèrent dans le château-fort, ils arrivèrent trop tard. Furieux, ils firent périr par le feu tous les purs, non loin du roc qui porte le château, au camp des crématoirs, le champ du bûcher... »

Mais je n'ai pas raconté la fin de légende : « *Tous les purs périrent par le feu, sauf Esclarmonde. Quand elle sut le Graal en lieu sûr, elle monta au sommet du Thabor⁹, se mua en colombe blanche et s'envola vers les montagnes de l'Asie. Esclarmonde n'est pas morte. Aujourd'hui encore, elle vit là-bas, au paradis terrestre. »*

*« Où, du Paradis des mondes,
S'élancent les flots du Tigre.
... au pays d'Ethiopie. »*

Wolfram d'Eschenbach.

Mon berger du Thabor a fait entendre la voix de la sagesse immémoriale. Est-ce que, dans ses Pyrénées natales, les elfes ne prennent pas leurs ébats au clair de lune, autour des sources cristallines de la montagne ? Est-ce que les chênes du Thabor ne parlent pas aux bergers qui vivent aux lieux les plus retirés du monde, ce monde dont le Dieu se révèle dans le bruissement des feuillages ? Combien ces petits-neveux des druides et des bardes, des cathares et des troubadours sont encore mystiques et poètes — l'histoire que voici va nous le prouver, qui m'a été contée par un paysan nonagénaire d'Ornolac et garantie absolument authentique. Il assure avoir vu sur le Thabor un serpent qui se mordait la queue et, cercle mouvant, prenait son essor, au-dessus des précipices du Sabarthès, vers la cime neigeuse du pic du Montcalm¹⁰.

Les paysans pyrénéens aiment, actuellement encore, à baigner d'une auréole magique et à transfigurer, à spiritualiser l'univers qui les environne. Les cathares et les troubadours sont morts. Mais est-il possible d'extirper de

l'âme humaine la nostalgie de Dieu et du paradis ? Trois fois, le Thabor a été maudit, trois fois il a été en flammes. Six cents ans plus tard, un paysan du hameau d'Ornolac assure qu'il y a vu le symbole de l'éternité : le serpent qui se mord la queue.

Esclarmonde n'est pas morte, me disait un berger sur la route des cathares. Elle vit encore...

Chez Wolfram d'Eschenbach, la reine du Graal, Repanse de Schoye, est une tante de Parzival. Esclarmonde de Foix était la cousine du jeune Trencavel de Carcassonne. Repanse de Schoye épousa Feirefis, un demi-frère de Parzival. Esclarmonde épousa le vicomte Jordan de Lille et Gimoez¹¹, qu'on pourrait, dans une certaine mesure, appeler un demi-frère de Trencavel, puisque les maisons de Carcassonne et de Comminges avaient été réunies au X^{ème} siècle sous le sceptre d'Asnar, prince cantabre. Aussi les armes de Carcassonne et de Comminges étaient-elles les mêmes.

Après la mort de Jordan (vers l'an 1204), Esclarmonde renonça à son héritage, le divisa entre ses six fils, qui avaient atteint l'âge d'homme, et retourna dans les montagnes paternelles. Après avoir reçu le *consolamentum* des mains du « *fils de Bélissena* » Guilbert de Castres, elle se fixa au *castellar* de Pamiers, qui lui avait été assigné comme douaire par son frère, Ramon-Roger, le Ramon Drut des troubadours ; elle administrait de là ses domaines du Thabor. Avec Ramon de Pereiha, « *fils de Bélissena* », comme vassal, elle était la suzeraine du château de Montségur.

« *Et Pog de Mont Segur fo per aital bastitz*
Qu'el les pognes defendre... »¹²

Guillaume de Tudela.

Castrum montas securi ; tel est le nom que les Romains donnaient à Montségur, leur plus inaccessible, leur plus sûr bastion des Pyrénées.

Montségur était également la place la plus forte de la Romanie, imprenable et dominant fièrement la plaine de Provence : premier degré vers les étoiles, auxquelles aspiraient les purs. Sur son puy, haut de trois mille pieds, il n'était surplombé que par les crêtes neigeuses du Thabor et le ciel constellé d'étoiles.

De Lavelanet, petite ville située à deux heures de route environ de Montségur en allant vers la plaine, la route des purs serpente à travers les gorges du Lectoure pour monter à l'assaut de la montagne. Des cascades bouillonnantes, des parois abruptes, des rochers, des sapins déchiquetés par les rafales, des hameaux accrochés aux parois de la montagne, et dont les noms rappellent l'occupation sarrasine : la porte du Thabor.

Lorsque je montai pour la première fois au rocher de Montségur, des nuages, en vapeurs épaisses, s'attardaient dans les gorges, la bourrasque mugissait dans les ormes et les sapins. J'étais arrivé jusqu'au précipice (*abbés*) d'où part l'unique accès qui permette d'atteindre, par un sentier vertigineux, les ruines de la forteresse hérétique, quand tout à coup, les nuages se partagèrent et devant moi se dressa, dorée par le soleil, une gigantesque pyramide rocheuse, grise et dénudée ; jamais je n'en avais vu de plus sauvage ni de plus inaccessible. Et, tout autour, une mer de nuages ondulait comme un panache d'encens.

Avec Lavelanet (*juxta castrum montis securi*), Montségur gardait l'entrée du Thabor et des grottes d'Ornolac qui, de l'autre côté du Thabor, étaient protégées par le château de Foix, la ville forte de Tarascon et les châteaux-forts des « *filz de Bélissena* » : Miramont, Calamès et Arnave. À Mirepoix, Montréal, Carcassonne, à Rocafissada, Belestia et Quéribus, dans toutes ces villes et castels dont j'oublie le nom, les « *filz de Bélissena* » veillaient sur les voies d'accès au Thabor.

À Montségur, les chevaliers les plus dignes menaient bonne garde autour de l'Église d'amour romane. Les montagnes autour desquelles s'était accrochée, au cours des millénaires, la guirlande du mythe et de la fable, les cavernes dans les labyrinthes, où ils découvraient, encore vivant, le souvenir de leurs ancêtres et des plus anciennes civilisations ; les bois et les sources où ceux-ci puisaient l'inspiration de leurs chants et de leurs prières, étaient sacrés aux yeux des Romains ! Le Thabor était leur plus grand sanctuaire national.

À chaque pas on rencontre, aujourd'hui encore, des vestiges évidents de cette civilisation grandiose. Le sous-sol des grottes du Sabarthès recèle des squelettes fossiles, des os de mammouths, des outils de l'âge de pierre qui

révèlent l'homme préhistorique, à côté de vases grecs, de verreries phéniciennes, et de parures de bronze celtibères. Sur les parois blanches du rocher resplendissent des dessins préhistoriques, et des runes mystérieuses attendent celui qui saura les déchiffrer. Sur les sommets de la montagne, les broussailles et les ronces cachent des restes imposants de temples et de villes.

Aux XII^{ème} et XIII^{ème} siècles, ce n'étaient plus les druides et les Bardes qui veillaient sur le « Parnasse » de la Romanie ; ils avaient été remplacés par les cathares et les troubadours. Au IV^{ème} siècle, les priscillianistes avaient débaptisé le Parnasse pour l'appeler le Thabor, et ils l'avaient consacré à saint Barthélémy, l'apôtre des Indes et de la Perse. La montagne sacrée d'Abellio était devenue le Thabor de la divine Trinité. Le pic de Saint-Barthélémy, le pic du Soularac et le Puy de Montségur symbolisaient l'*Agnostos*¹³, le Dément et le Paraclet, la divine Trinité.

Les cathares déambulaient autour du lac des druides et racontaient aux néophytes l'histoire des monceaux d'or que leurs aïeux y avaient engloutis, spiritualistes méprisant l'or, comme eux. À l'ombre d'un menhir ou assis sur un cromlech, ils leur parlaient du Graal :

*« Profusion des souhaits et paradis :
Tel était le Graal (devant lequel l'éclat
Terrestre n'est rien), la pierre de lumière. »*

Wolfram d'Eschenbach.

Peut-être les purs contaient-ils à leurs disciples, religieusement attentifs, la légende bien connue aujourd'hui encore en Provence et en Languedoc, selon laquelle Lazare, Marthe, Marie-Madeleine et Denis l'Aréopagite, auraient apporté à Marseille le Graal, que Marie-Madeleine aurait conservé jusqu'à sa mort dans une grotte près de Tarascon¹⁴.

La *Minne* suprême fait des hommes des poètes, et des poètes des enfants de Dieu — des fils des Muses, dont le chef était Apollon, le frère d'Artémis. Prier, c'est faire œuvre poétique. Le ciel et les dieux ne sont-ils pas des inventions de la nostalgie qui sommeille en l'homme, vers un paradis ?

Dorénavant, les troubadours, les chevaliers et les âmes qui montaient à Montségur pour y recevoir le « *baiser de Dieu* », comme le *Talmud* dit de la mort, cette faucheuse, vivaient dans un immense cloître dont les portes étaient gardées par des châteaux-forts invincibles les murs étaient les parois rocheuses du Thabor, le toit était l'azur, les couloirs les grottes et l'« abbatiale » la cathédrale de Lombrives.

Il n'était pas facile de parvenir à Mountsalvatge, Montmur et Montségur. La forêt d'Obéron, la forêt de Briciljan et la forêt de Serralunga qui entoure Montségur d'un cercle protecteur et où les priscillianistes avaient trouvé refuge contre les sbires de Rome, étaient épaisses et sombres.

« *En lointain pays, inaccessible à vos pas,
Est un castel, appelé Mountsalvatge... »*

Richard Wagner.

En raison de ses théories dualistes, le catharisme a été considéré par les docteurs de l'Église romaine et par les inquisiteurs comme un néo-manichéisme¹⁵. En réalité, il a été - comme l'hérésie de Manès (238-277 ?) — un manéisme adapté à la mentalité occidentale. La *mani*, symbole de la croyance bouddhiste, avait son « pendant » dans le Paraclet. La « pure doctrine », puisque telle est la traduction du terme de catharisme, était symbolisée, d'après l'exemple de la *mani* hindoue, par une pierre tombée du Ciel, une *lapis ex cælis* (chez Wolfram d'Eschenbach, par erreur, *lapsit exillis*, lecture qui n'a aucun sens), qui éclaire et console le monde¹⁶.

Esclarmonde, la « *lumière du monde* », gardait à Montségur cet emblème de la croyance cathare, qui avait été transporté, « *trésor des hérétiques* », par quatre cathares aventureux dans les grottes d'Ornolac, après une ascension fertile en risques. Si dans ce « *trésor des hérétiques* », comme les inquisiteurs appelaient la relique cathare, nous voyons le Graal, nous découvrirons par la suite mainte preuve qui étayera notre supposition. Que, chez Chrétien de Troyes et chez Guiot-Wolfram, le Graal n'ait aucun rapport avec la Cène et n'apparaisse aucunement comme une relique chrétienne, cela saute aux yeux, même pour un lecteur superficiel.

Le Graal était un symbole hérétique. Il fut maudit par les adorateurs de la croix du Christ et une croisade prit l'offensive contre lui. La croix mena une guerre sainte contre le Graal.

Les cathares regardaient le fait de vénérer la croix comme un outrage à la nature divine du Christ. Leur répulsion pour ce symbole allait si loin, que, pour choisir un exemple entre mille, un « *filz de Bélissena* » s'écriait : « *Puissé-je n'être jamais sauvé sous ce signe !* »

1. Wolfram distingue Trevrizent des Templiers : ainsi, chez les cathares, les croyants des parfaits.
2. L'expression est sans doute empruntée à l'alpinisme suisse (note du traducteur).
3. Dame Esclarmonde, votre nom signifie que vous donnez clarté au monde, en vérité, et que vous êtes pure, vous qui ne faites que votre devoir. Vous êtes digne de porter si beau nom.
4. Dans la légende d'Ortnit, le pays où se déroule la légende s'appelle Montabûr ou encore Mon Tabor !
5. Chez Chrétien de Troyes, cette forêt est appelée Forêt de Brocéliande et correspond à la forêt de Clohars-Carnoët en Bretagne. Wolfram et Chrétien diffèrent donc, sur ce point encore.
6. Elle aussi, la petite ville de Tarascon (Ariège), située non loin de Foix, est connue de l'auteur de la *Chanson de Huon*. On lit dans ladite chanson : « *Segneurs, celle chité Terrascone a a non* ». Le Pays de Sault (latin *saltus* = bocage) pourrait avoir servi de modèle au *bocaige Auberon*.
7. Les fils de Bélissena représentaient les chevaliers romans tous dévoués au catharisme. Ils étaient vassaux des comtes de Foix pour le château de Montségur, se partageaient les domaines de Thabor, et constituaient les patriarches, diacres et ministres du clergé cathare.
8. *Minne* et *mani* sont issus de la même racine indo-européenne *man* = se souvenir, cf. latin *mens*, *memini*.
9. 2.600 mètres au pic de Saint-Barthélémy. Montségur atteint 1.200 mètres (note du traducteur).
10. 3.000 mètres (note du traducteur).
11. Chez Wolfram pareillement, Repanse de Schoye émigre en Asie.
12. Le puy de Montségur fut aménagé à seule fin de défendre les puys.
13. *Agnostos* signifie inconnu en grec (note de l'éditeur).
14. On peut supposer qu'il y a confusion entre les deux Tarascon dans la légende de sainte Marthe, victorieuse de la Tarasque, car en Ariège aussi, les *Tarasconienses* connaissaient ce totem. Sans doute les deux légendes ont-elles fusionné.
15. Certains savants, déjà, ont prétendu que le nom et la désignation de *manicheus* signifiait « *qui possède la mani* » en cumulant *mani* et le grec *echein* qui signifie avoir.

[16](#). Rappelons ici que, selon nous et d'autres auteurs, la conception du Graal, ainsi que le manichéisme, humus sur lequel a fleuri le mythe du Graal, vient de l'Iran, où *Gohral* signifie pierre sacrée.

Troisième partie : La croisade

*« Montsalvatge, ô but de misère,
Las, personne ne te veut consoler. »*
Wolfram d'Eschenbach.

Chapitre 1 – Malheur à toi, Romanie !

*« Comment advint-il que le froid troubadour
Foulques s'adjoignit à l'ordre sacerdotal,
Devint le chien d'arrêt, qu'on lançait
Pour flairer sans cesse la trace des hérétiques ? »*

Nikolaus Lenau, *Les Albigeois*.

Foulques, fils d'un riche commerçant gênois de Marseille, avait été un mauvais troubadour. En fait de fanatisme et de rapacité, les ennemis les plus acharnés des hérétiques ne pouvaient pas se mesurer avec lui.

Foulques avait longtemps célébré dans ses chansons la femme du vicomte Barral de Marseille ; celle-ci se laissa rendre cet hommage, sans le payer de retour. Elle finit par le congédier, parce qu'il réclamait impétueusement le plaisir d'amour. Toute sa vie ne fut qu'une course à l'argent et à la gloire. Se voyant, en raison de sa vie dissolue, abandonné par tous ses protecteurs, il prit la soutane, parce que c'était alors le moyen de faire son chemin le plus rapidement dans le monde. Foulques ne s'était pas trompé en concevant pareil espoir. Peu après son entrée dans l'ordre cistercien, il fut nommé prieur du couvent de Floreja. Cinq ans après, il était évêque de Toulouse.

Un légat pontifical, venu en Provence avec mission d'enrayer l'hérésie, s'écria, en apprenant l'élection du troubadour à l'évêché de Toulouse : *« Tout est sauvé, si Dieu fait présent d'un pareil homme à l'Église ! »*

Les revenus de son évêché ne suffisaient pas aux prétentions de ce troubadour en soutane. Il se trouva bientôt criblé de dettes. Ses créanciers avaient, pour ce prêtre indigne un tel mépris, qu'il ne pouvait plus se montrer dans la rue sans être poursuivi de quolibets et d'injures. On raconte qu'un jour, dans un de ses sermons, il compara les hérétiques avec des loups et les orthodoxes avec des agneaux. Alors, un hérétique se leva ; Simon de Montfort, le devastateur de la Romanie, lui avait fait crever les yeux et taillader le nez et la lèvre. Il dit, en se désignant lui-même : *« Un agneau a-t-il jamais mordu de la sorte un loup ? »* Alors Foulques répartit : *« C'est que Montfort a été un bon chien... »*

Le comte de Foix, frère d'Esclarmonde, pouvait, devant le pape Innocent III, accuser cet évêque d'avoir causé la mort de plus de cinq cent mille hommes.

Selon une loi inéluctable, la Romanie et son Thabor furent inondés de haine et de malédictions. Selon une loi inéluctable, à l'amour suprême des cathares les puissants de ce monde répondirent par la haine la plus violente !

« *Il y en avait qui avaient aussi connu mon père ;
Où sont-ils donc ? — Hé ! On les a brûlés.* »

Johann Wolfgang von Goethe, *Le Juif errant*.

La « pure » doctrine accomplit dans la seconde moitié du XII^{ème} siècle une véritable marche triomphale à travers les provinces romanes de la France méridionale. Chevaliers, bourgeois et même clercs voyaient dans les « bons hommes » les propagateurs du véritable *Évangile*, et peu s'en fallut que la domination de Rome ne vit sa fin en Provence, en Languedoc et en Gascogne.

Jamais pays ne put à meilleur droit se targuer d'indépendance intellectuelle et de tolérance religieuse que la Romanie. Toutes les opinions pouvaient s'y manifester librement, toutes les confessions y étaient traitées sur un pied d'égalité, et les luttes de classes n'existaient pour ainsi dire pas. Nous connaissons déjà les conditions sous lesquelles on pouvait être armé chevalier...

La vie chevaleresque florissait ici comme nulle part ailleurs, et les chevaliers de Romanie étaient aussi « *chez eux* » en Terre sainte et en Tripolitaine, laquelle n'était qu'une province romane, qu'en Roussillon ou à Toulouse. Si cependant ils partaient pour l'Orient, c'est plus par goût des aventures que par enthousiasme religieux, et presque tous, ils rapportaient de là-bas, au lieu d'une pieuse édification, un souvenir ineffaçable du luxe, de la mystique et de la vie extérieure de l'Orient. À cela s'ajoutait que l'Église exigeait une dépendance spirituelle et matérielle, qui semblait incompatible, aux Romans, avec leur honneur et leur fierté indépendante. Presque tous les barons et chevaliers du pays étaient des croyants cathares,

qui recevaient avec grand respect les parfaits dans leurs châteaux, les servaient eux-mêmes à table et leur confiaient l'éducation de leurs enfants¹.

Quant à la situation des villes romanes, les bourgeois y avaient enfin conquis leur autonomie et leur liberté après une vive et longue lutte contre la chevalerie féodale. Ils défendaient avec un succès croissant, enrichis et enorgueillis par un commerce actif avec les ports de l'Orient, leurs franchises municipales. Ils imitaient les mœurs de la noblesse, rivalisaient avec elle de courtoisie et de bravoure, étaient poètes comme elle et pouvaient devenir chevaliers, pour peu qu'ils le voulussent. Soucieux de leur indépendance, ils se soustrayaient à l'influence du clergé, comme à celle des maîtres laïcs, mais partageaient l'aversion de ces derniers pour l'Église et pour ses prêtres.

Un jour, l'évêque d'Albi fut appelé au lit de mort d'un de ses parents. Il demanda au mourant dans quel monastère il désirait être enterré. « *N'en ayez cure. Je voudrais mourir près des "bons hommes" et être enseveli par eux* ». L'évêque déclara qu'il n'y donnerait pas son consentement. « *Quand bien même on me retiendrait, dit l'agonisant, je me traînerais vers eux sur les mains et les pieds pour les aller retrouver* ». Ainsi en advint-il, d'ailleurs. Les « bons hommes » soignèrent, « consolèrent » et enterrèrent le parent de l'évêque d'Albi.

La décadence morale de l'Église contribua certainement, pour la plus grande part, au mouvement anticlérical en Roumanie. Beaucoup d'évêques ne visitaient plus leurs diocèses que pour y percevoir des contributions arbitrairement instituées et ils entretenaient, à cet effet, toute une armée de détrousseurs. Le désordre qui régnait parmi les prêtres était indescriptible. On se combattait et on s'excommunait réciproquement. Pour n'être pas reconnus, les clercs cachaient leur tonsure et portaient des vêtements laïcs. Mais, s'ils réussissaient à échapper aux regards et aux quolibets des gens de la rue, ils ne parvenaient tout de même pas à réduire au silence les troubadours et leurs chansons caustiques.

*« Prochains sont certes les temps
Où le monde sera sens dessus dessous,
Où le curé ira au tournoi*

Et la femme fera le sermon. »

Peire Cardinal

Quand un hérétique prêchait, le peuple accourait en masse et l'écoutait avec enthousiasme. Mais un prêtre romain prenait-il la parole, qu'on lui demandait ironiquement comment il osait répandre la parole de Dieu...

L'Église convenait d'ailleurs que les progrès de l'hérésie étaient favorisés par la négligence avec laquelle le clergé s'acquittait de ses devoirs et par sa démoralisation. Le pape Innocent III déclarait « *que la responsabilité de la corruption populaire incombait surtout au clergé et que c'était là la source des maux de la chrétienté...* » Pour combattre les sectes avec succès, il eût fallu que les ecclésiastiques possédassent la considération et la confiance ; ils avaient depuis longtemps cessé de la mériter.

Saint Bernard de Clairvaux a dit un jour des cathares : « *Il n'y certainement pas de sermons plus chrétiens que les leurs, et leurs mœurs étaient pures* ».

Peut-on dès lors s'étonner, si le catharisme, qui, depuis des années ne faisait qu'un avec la civilisation romane, se répandit largement et en fin de compte, fut considéré comme la *santa Gleizia*, la sainte Église de la Romanie ?

Il arriva que des couvents tout entiers passèrent d'un bloc au catharisme et que des évêques, malades, se firent soigner par des « bons hommes » et « consoler ».

Vers l'an 1170, un riche négociant de Lyon, Pierre Valdo, avait fait traduire le *Nouveau Testament* dans sa langue maternelle, pour pouvoir le lire lui-même. Il s'aperçut bientôt que la vie apostolique, comme l'avaient enseignée le Christ et ses disciples, n'était plus menée nulle part et il commença à prêcher désormais l'Évangile tel qu'il le concevait. Il ne tarda pas à grouper de nombreux disciples, qu'il envoya par le monde en qualité de missionnaires, mais qui ne trouvèrent créance que dans les basses classes, presque exclusivement. C'est par rares exceptions seulement que les nobles adhèrent à la secte vaudoise. Ces prédicateurs propageaient la

nouvelle doctrine — la *nobla leyczon*, comme l'appelait un troubadour - de préférence sur les routes et les places. Souvent il s'ensuivait des discussions entre vaudois et cathares. Mais la plus parfaite entente régnait toujours entre ces deux « hérésies ». Rome, qui a souvent confondu les vaudois du Midi de la France avec les cathares, leur a décerné à tous deux l'appellation d'Albigéois. Or il s'agissait de deux hérésies complètement différentes et indépendantes l'une de l'autre, qui n'avaient entre elles qu'un trait commun : c'est que le Vatican avait décidé leur perte.

L'inquisiteur Bernard Gui nous donne, dans son *Manuel de l'inquisition* un résumé de la doctrine vaudoise : « *La méconnaissance du pouvoir ecclésiastique était l'erreur principale des vaudois, celle qui les fit excommunier et livrer à Satan...* »

Tandis que le clergé de Romanie, par négligence ou par crainte des puissants protecteurs qu'avaient les sectes restait plus ou moins inactif, les progrès des « *hérétiques de Toulouse et d'Albi* » inspiraient de vives inquiétudes aux prélats du Nord de la France.

Sur leurs instances, le pape Alexandre II convoqua en l'an 1163 le concile de Tours. Le pape, dix-sept cardinaux, cent quatre-vingt-quatre évêques et plus de quatre cents abbés édictèrent la résolution suivante : « *Une hérésie condamnable a pris pied dans le pays toulousain, et, de là, elle a contaminé la Gascogne et toutes les autres provinces du Midi. Nous ordonnons, en conséquence, sous peine d'excommunication, à tous diacres et clercs d'empêcher qu'on accueille les hérétiques, qu'on leur vende ou qu'on leur achète.* »

Deux jours plus tard, le clergé de Romanie, à son tour, essaie d'arrêter le mouvement croissant, mais il se sentait trop faible pour pouvoir songer à une persécution. Il ne vit pas d'autre solution que d'inviter les chefs cathares à une discussion publique. L'évêque d'Albi manda à cette fin, à Lombers, les plus illustres parmi les hérétiques. À son invitation se rendirent également Constance, sœur du roi de France Louis VII, et femme de Raymond V, comte de Toulouse, Raymond Trencavel, vicomte d'Albi Béziers et Carcassonne, et presque tous les vassaux du comte de Toulouse. Les cathares invités à la conférence se refusèrent énergiquement à se laisser

interroger par les prélats, et exigèrent une discussion. Il fallut bien la leur accorder. On discuta de tout un peu, jusqu'au moment où les cathares s'écrièrent qu'on ne pouvait pas, au fond, trouver un seul passage du *Nouveau Testament* qui imposât aux prêtres de vivre plus magnifiquement que les princes, de porter des vêtements somptueux, des bijoux et le harnois...

Lorsque le supérieur de l'abbaye d'Albi excommunia les « bons hommes », ceux-ci lui crièrent : « *C'est vous les hérétiques, et nous pouvons en faire la preuve avec le Nouveau Testament et les Épîtres !* »

On avait promis un sauf-conduit aux cathares. Ils purent regagner sans être inquiétés leurs forêts et leurs cavernes. Quant au clergé, il avait, une fois de plus, constaté combien sa puissance avait diminué dans ces provinces et combien le mépris l'y entourait.

Toulouse était la citadelle de l'hérésie. Des moines cisterciens y essayaient de convertir les renégats. Mais, en place de conversions, ils n'obtenaient que brocards et railleries. Alors, la « *commission de conversion* » jugea qu'elle ne pourrait nettoyer ces écuries d'Augias que par la force et, pour faire un exemple qui intimidât, elle fit comparaître devant elle Pierre Morand (Peyré Maouran), le plus notable bourgeois de la ville, un vieillard de plus de soixante-dix ans. « *le prêtre Jean* », tel était le nom que les Toulousains donnaient à ce cathare...

- « *Pierre Morand, vous êtes soupçonné d'enseigner l'erreur des ariens* », commença le cardinal légat, Pierre de Saint-Chrysogone.

- « *Non* ». (Pierre Morand ne mentait pas, car il n'était pas arien.)

- « *Pouvez-vous l'affirmer par serment ?* »

- « *Ma parole suffit. Je suis chevalier et chrétien...* »

Pierre Morand reste longtemps inébranlable. Toutefois, lorsqu'on le menace de confisquer ses biens, de jeter bas son *palazzo* et ses châteaux, sa résistance mollit. Il se dédit par serment...

On emmène le vieillard, nu, par les rues de Toulouse jusqu'à l'église Saint Étienne. Là, le cardinal le fait fouetter de verges devant l'autel et lui promet l'absolution de ses péchés, s'il quitte le pays dans quinze jours au plus tard et fait un pèlerinage en Terre sainte, où il devra servir pendant

trois ans « *les pauvres de Jérusalem* ». Jusqu'à son départ, il sera fouetté tous les jours dans les rues de Toulouse.

On confisqua ses biens, mais en s'engageant à les restituer à son retour de Palestine. La sévérité des missionnaires eut l'effet voulu. Des foules de bourgeois toulousains s'empressèrent de faire leur paix avec l'Église. Mais le peu de sincérité de ces conversions nous est attesté par le fait que Pierre Morand, une fois revenu de Palestine, fut à trois reprises élu *capitoul* par ses concitoyens.

Le « châtiment » de Pierre Morand ne fut que le premier pas dans la voie des persécutions. Le cardinal de Saint-Chrysogone excommunia tous les cathares de Toulouse. Ceux-ci se retirèrent à Carcassonne, auprès de Roger-Taillefer et d'Adélaïde. Le vicomte de Carcassonne était très tolérant en matière de religion. Dans ses domaines, catholiques, cathares et juifs vivaient en toute harmonie à côté les uns des autres et jouissaient de droits identiques. Le juif Caravita était son argentier, l'hérétique Bertran de Saissac son ministre.

Quand les missionnaires demandèrent à Roger-Taillefer l'extradition des fugitifs, Adélaïde se retira à Castres avec les proscrits.

Les seigneurs de Castres étaient les vassaux des vicomtes de Carcassonne. Ils appartenaient à la famille des « *filz de la Lune* ». Ermengarde, Isarn et Orbria étaient les châtelaines de Castres. Leur frère était le patriarche hérétique de la Romanie. Son église souterraine se trouvait dans une grotte d'Ornolac.

C'est en vain que les Cisterciens cherchèrent à déterminer Adélaïde et ses barons à leur livrer les hérétiques. Ils durent quitter Castres les mains vides.

Au troisième concile de Latran, tenu entre temps (1179) par le pape Alexandre III, et qui édicta des mesures sévères contre les hérétiques de Gascogne, à Toulouse et à Albi, le comte de Toulouse, le vicomte de Béziers, le comte de Foix et la plupart des barons de Romanie furent excommuniés.

Le pape Alexandre, auquel les missionnaires toulousains et les prélats romans avaient parlé en termes indignés de l'audace et de la puissance croissante de la secte, jugea opportun d'envoyer à nouveau un légat spécial dans les provinces hérétiques, pour assurer la stricte exécution des décisions prises au concile de Latran. Une seconde fois, c'est aux cisterciens, sous les ordres de leur abbé, Henri de Clairvaux, qu'il confia cette mission. Pour donner plus d'importance à la délégation qui lui avait été donnée, Henri de Clairvaux, que le concile de Latran avait nommé cardinal-évêque d'Albano, fit prêcher une « *croisade contre les Albigeois* ». C'était la première fois que ce moyen de coercition se trouvait employé par l'Église contre des chrétiens...

Le cardinal-évêque d'Albano se tourne d'abord, avec ses soldats-pèlerins, contre Lavaur, l'une des citadelles les plus fortes du vicomte de Carcassonne. Comme, à ce moment, Roger-Taillefer était en lutte avec le comte de Toulouse, il ne put envoyer aucun secours pour débloquer sa ville menacée. Adélaïde en assumait la défense. Mais Lavaur ne réussit pas à tenir tête à l'armée catholique. La vicomtesse se vit bientôt obligée d'ouvrir les portes à l'armée des croisés.

La chute de Lavaur força Roger-Taillefer à demander la paix. Il abjura l'hérésie. Mais il ne faut pas attacher à ce geste la moindre importance. Il voulait par-là éviter de nouveaux désastres à son pays, qui n'était plus qu'un monceau de ruines. Il ne se trompait pas, quand il estimait que la diplomatie ne pourrait que servir sa cause et celle des hérétiques. Grâce à cet acte de soumission, son pays fut un instant à l'abri des missionnaires envoyés par Rome.

Les armoiries de Lothaire Conti : un aigle qui lance la foudre, allaient être le symbole de sa domination *urbi et orbi*. Sous le nom d'Innocent III, il se fit le lieutenant de Dieu, non pas, pour les cathares au moins du Dieu dont les anges, au soir de Noël, chantaient en chœur le joyeux message, mais du Dieu des tempêtes qui, sur le Sinaï et sur l'Olympe, tient sa foudre prête contre les contempteurs de sa majesté.

Lorsque Lothaire Conti prononça l'allocution traditionnelle le jour de son couronnement comme pape, le 22 février 1198, il définit sans ambages

les pouvoirs qu'il estimait avoir reçus du ciel : « *Dieu m'a placé au-dessus des peuples et des royaumes, pour extirper et anéantir, mais aussi pour rebâtir et pour planter. C'est à moi qu'il a été dit : je veux te donner les clefs du Royaume céleste, et ce que tu lieras sur terre, sera lié au Ciel. Telle est ma situation, entre Dieu et les hommes, plus petit que Dieu, mais plus grand que l'homme...* »

Il ne voyait pas sans colère l'extension de l'erreur cathare et le danger que courait l'Église, hors de laquelle il n'est point de salut. Il jugeait le catharisme assez menaçant pour l'arracher comme l'ivraie et le jeter au feu.

Deux mois à peine après sa consécration, il adressa à tous les prélats, à tous les princes, à tous les nobles et à toute la population du Midi de la France des lettres par lesquelles il enjoignait de brûler et de dépouiller de leurs biens tous les hérétiques qui refusaient de revenir à la vraie foi. En outre, il donna, six mois après, pleins pouvoirs à son légat Rainier pour réformer radicalement l'Église et rétablir en Romanie la discipline ecclésiastique, afin que cette « *source du mal* » fût éliminée. Le clergé roman vit sans plaisir aucune des tentatives de réforme de Rainier. Il tenta, par tous les moyens possibles, d'entraver le succès de sa mission, et, pour un peu, il eût fait cause commune avec l'hérésie contre le Saint-Siège.

Le légat Rainier, étant tombé malade à l'été de 1202, fut remplacé par Pierre et Raoul, deux moines de l'abbaye cistercienne de Fontfroide, située non loin de Narbonne.

Pierre et Raoul commencèrent leur mission par Toulouse. Raymond VI venait justement d'y succéder à son illustre père, le mécène des troubadours. Deux ans à peine après son avènement, il avait été excommunié par le pape Célestin III « *à cause de ses violences contre les églises et les monastères* ». Innocent III leva cette excommunication en l'année 1198...

Raymond VI était en contact étroit avec la secte cathare. Lors de ses voyages et de ses expéditions guerrières, il avait toujours quelques parfaits parmi sa suite, et il emportait toujours avec soi — l'Église lui en fit grief — un *Nouveau Testament*, pour pouvoir recevoir le *consolamentum* en cas de maladie ou de blessure mortelle. Il assistait régulièrement aux réunions

hérétiques, pour lesquelles il prêtait les salles d'apparat de son propre château. Comme tous les croyants, il s'agenouillait lorsque les parfaits disaient leurs prières, il leur demandait leur bénédiction et le baiser de paix. Il engageait ses vassaux et ses troubadours à suivre son exemple et ne craignait pas de témoigner publiquement son aversion pour Rome et ses sympathies pour le catharisme.

Les légats pontificaux n'arrivèrent à aucun résultat Innocent III déclarait « *qu'il fallait un nouveau déluge pour purger le pays du péché et préparer une nouvelle génération* ». C'est alors qu'il se décida à mettre en œuvre toute la sévérité dont disposait l'Église...

Aux deux moines de Fontfroide, qui, découragés, lui avait demandé leur rappel, il préposa « *l'abbé des abbés* » Arnaud de Cîteaux, chef du grand Ordre cistercien, homme sombre, intransigeant, dévoré de zèle pour la cause de l'Église. À la fin de mai, l'an 1204, Innocent III constitua la nouvelle commission, composé d'Arnaud et de ses moines de Cîteaux, de Pierre de Castelnau et de ses moines de Fontfroide. Cette commission il l'arma de pleins pouvoirs. Mais l'apparat dans lequel se présentèrent le légat et son cortège n'était point fait pour leur assurer le succès qu'ils escomptaient, ils parcoururent le pays sur des destriers magnifiques, suivis d'une armée de serviteurs. On juge de l'effet alors que le premier reproche des hérésies romanes au clergé romain, c'était son luxe et sa richesse. « *Voyez* », s'écriait le peuple, « *ces gens qui veulent nous prêcher la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; mais il était pauvre, lui, et il allait nu-pieds !* » Chaque fois que les moines cisterciens s'apprêtaient à commencer leurs tentatives de conversion, les auditeurs se détournaient d'eux en haussant les épaules et avec un sourire ironique. Les légats finirent par comprendre que leurs efforts étaient vains. Totalement découragés, ils étaient plus résolus que jamais à demander au pape leur rappel.

Le hasard voulut alors qu'ils rencontrassent à Montpellier, Diego d'Azevedo, évêque d'Osmar et son chapelain Domingo de Guzman, qui venaient justement de Rome, où le pape Innocent leur avait refusé l'autorisation, demandée par eux, d'abandonner l'évêché d'Osmar pour se consacrer dorénavant à la seule conversion des hérétiques. Lorsque Diego apprit que les légats souhaitaient interrompre la tâche qu'ils avaient

entreprise, il leur conseilla de renoncer à leur brillante suite et à leurs pompes mondaines, et de se mêler au peuple, pieds nus et pauvres comme les apôtres. Peut-être auraient-ils ainsi plus de succès. L'idée était tellement neuve, que les émissaires du pape hésitèrent d'abord. Mais, quand Diego d'Avezedo se déclara prêt à donner lui-même le bon exemple et à les seconder dans leur office, ils suivirent son conseil. Et Pierre de Castelnau, Arnaud de Cîteaux, Diego d'Azevedo, Domingo de Guzman, les moines de Fontfroide et de Cîteaux quittèrent Montpellier et pérégrinèrent désormais nu-pieds, en robes de crin, à travers la Romanie infidèle, en prêchant le véritable *Évangile* de l'Église romaine.

Les légats de Rome, donc, en même temps que les cathares et les vaudois, se prétendaient les authentiques successeurs du Christ. Pauvres comme lui, ils prêchaient l'Évangile hors duquel il n'est point de salut.

« En vérité, je vous le dis : bienheureux sont ceux qui souffrent persécution pour la justice, car le royaume des cieux est à eux... »

Par deux ou par trois, les légats de Rome parcouraient à pied les provinces méridionales. Les résultats laissèrent à désirer. Ils se virent forcés de relever le défi des cathares, qui voulaient faire constater au cours de conférences publiques lequel des deux partis était le plus près de l'*Évangile*. Plusieurs de ces conférences eurent lieu, la plus importante fut celle de Pamiers, en 1207.

Pamiers, petite ville aux bords de l'Ariège, dans la partie septentrionale du comté de Foix, était depuis 1204 la résidence d'Esclarmonde, infante de Foix et vicomtesse douairière de l'Isle-Jourdain et Gimoez...

Esclarmonde, nous le savons, avait été mariée au vicomte Jourdan, de la célèbre maison de Comminges et Selio. Après la mort de son époux, elle avait renoncé aux clauses les plus favorables du testament de celui-ci et quitté la Gascogne pour se fixer au *castellar* de Pamiers, à elle assigné comme douaire par son frère Ramon-Roger. Pamiers fut, sous Esclarmonde, la métropole de la Romanie mystique, le pendant cathare de la chevaleresque Toulouse. Des grottes du Sabarthès et de la Montagne Noire, les philosophes hérétiques venaient au *castellar*, pour déchiffrer avec

Esclarmonde les énigmes de la sagesse platonicienne et de Jean l'Évangéliste.

C'est là qu'Esclarmonde avait invité, avec la permission de son frère, les légats pontificaux et les cathares les plus en vue. Les détails de cette conférence ne nous sont connus que d'une façon insuffisante. Un fait cependant jette un jour sur la manière dont les légats de Rome y furent poussés jusque dans leurs derniers retranchements. Esclarmonde ayant reproché à Rome la sanglante croisade d'Albano, un moine s'emporta et lui cria : « *Madame, vous devriez rester auprès de vos fuseaux ! Vous n'avez rien à faire dans une réunion pareille !* »

À la conférence de Pamiers prirent part, pour Rome, l'évêque d'Osmar et Domingo, son chapelain. Aucun document ne nous dit si Domingo — le futur saint Dominique - est intervenu dans la discussion.

La conférence de Pamiers prouvait aux cathares, une fois de plus, l'extrême gravité de leur situation. Déjà, un an plus tôt, Gauceli, le patriarche de l'Aquitaine hérétique, avait réuni quelques centaines de parfaits et d'innombrables croyants dans la « Tour » de Pierre-Roger de Mirepoix. On soupçonnait que l'Église, voyant bientôt l'impossibilité d'écraser l'hérésie par des missions et des conférences, aurait recours à la force. Aussi décida-t-on de demander à Esclarmonde et son vassal Ramon de Perelha, le château de ce dernier, Montségur, comme suprême refuge aux jours de grand danger. Le patriarche se rendit avec une escorte d'évêques hérétiques, de diacres et de chevaliers d'abord chez Ramon de Perelha, puis au *castellar* de Pamiers chez Esclarmonde, car le domaine qu'elle avait reçu en douaire comportait le massif du Thabor. Ramon, un des « *fils de la Lune* » les plus dévoués au catharisme, se déclara aussitôt prêt à aménager le castel de Montségur et à le renforcer par des ouvrages avancés. Esclarmonde, en donnant son acquiescement, ne faisait qu'exaucer un de ses propres vœux : voir assurée la sécurité du château du Paraclet et celle du Thabor.

C'est ainsi que Montségur, le « temple d'Abellio », le *castellum montis securi*, la citadelle qui protégeait la montagne sacrée du Thabor, Parnasse de la Romanie, fut fortifié et organisé. Semblable à une arche, il put, un demi-

siècle encore, braver le flot de sang et de crimes qui bientôt allait déferler sur la Romanie et noyer sa culture et sa civilisation.

Dominique de Guzman s'établit à Fanjeaux, d'où il pouvait surveiller Montségur. C'est à Fanjeaux que Dominique réussit « *par l'invention du chapelet, à déterminer enfin la Vierge Marie à exterminer l'hérésie* ». C'est de Fanjeaux que l'Inquisition, elle aussi, devait se répandre par le monde qu'elle tortura pendant des siècles comme un effrayant cauchemar.

Entre temps, Pierre de Castelnau avait sans hésitation excommunié le comte de Toulouse, et frappé d'interdit ses terres. Le pape confirma la sentence de son légat, le 29 mai 1207. Innocent III communiqua au comte de Toulouse le châtiment de Dieu pour l'en-deçà et l'au-delà, en ajoutant qu'il sommerait les princes chrétiens de le chasser, lui Raymond, de Toulouse, et qu'il donnerait pleins pouvoirs pour se partager entre eux son comté, car il fallait que celui-ci restât pour toujours franc d'hérésie. Le bref avait la teneur suivante :

« Au noble comte de Toulouse.

Quel orgueil s'est emparé de ton cœur, ô lépreux!

Tu es continuellement en guerre avec tes voisins, tu méprises les lois de Dieu et tu lies partie avec les ennemis de la vraie Foi. Tremble, impie !, car tu seras châtié. Comment peux-tu protéger les hérétiques, tyran cruel et barbare ? Comment oses-tu prétendre que la foi hérétique est meilleure que celle des catholiques ?

Et tu as commis d'autres crimes encore contre Dieu : tu ne veux pas la paix, tu guerroies le dimanche et tu dépouilles les cloîtres. À la honte de la chrétienté, tu donnes des charges officielles aux juifs.

Nos légats t'ont excommunié. Nous confirmons leur sentence. Mais, comme il nous incombe de convertir ceux qui pêchent, nous t'ordonnons de faire pénitence pour mériter notre sainte absolution. Ne pouvant laisser impunies tes offenses à l'Église et à Dieu, nous te faisons savoir que nous te confisquons les biens et que nous ameuterons les princes contre toi, comme étant l'ennemi de Jésus-Christ. Mais le courroux du Seigneur ne s'en tiendra pas là. Le Seigneur t'écrasera ! ».

On allait ainsi à une catastrophe. En vain Raymond tenta-t-il d'incliner les légats à la douceur, en se déclarant prêt à accepter toutes les conditions

posées par l'Église. Les légats restèrent sourds à ses adjurations, le traitant au contraire de « *lâche et de parjure* ».

Sur ces entrefaites, Pierre de Castelnau fut assassiné par un chevalier inconnu.

L'envoyé du lieutenant de Dieu sur la terre à Rome, Pierre de Castelnau, est mort assassiné : Rome saura venger sa mort²...

¹. Dès l'époque de saint Bernard de Clairvaux, la chevalerie septimane, presque en son entier — fere omnes milites - était cathare !

². Le meurtrier du légat n'a jamais pu être identifié.

Chapitre 2 – La croix contre le Graal

Le pape Innocent III excommunie Raymond, les assassins et leurs complices. Tous les dimanches, on proclame de nouveau dans toutes les églises d'Occident, « *avec cloche, livre et cierge* », l'excommunication lancée contre eux, et tout lieu souillé par leur présence est frappé d'interdit. Les vassaux de Raymond sont déliés de leur serment d'allégeance. Quant à Raymond, il n'aura le droit de revenir implorer son pardon qu'après avoir témoigné son repentir en expulsant de son pays les hérétiques.

Le pape appelle ensuite toute la chrétienté sous les armes. Il enjoint à tous les évêques de prêcher la croisade contre l'ennemi irréconciliable de l'Église et ses sujets apostats, « *pires que les Sarrasins* ». Il adresse au roi et aux barons de France des lettres où il les conjure de ne pas différer plus longtemps à envahir le plus tôt possible le comté de Toulouse, chasser le comte, exterminer ses sujets et les remplacer par des catholiques. Il demande ensuite au roi d'Angleterre de faire la paix avec le roi de France et de s'allier à Philippe II contre Toulouse.

Arnaud, abbé de Cîteaux, convoque en hâte un chapitre général de l'ordre cistercien, qui décide à l'unanimité de prêcher avec toute l'énergie possible la nouvelle croisade. Puis, Arnaud et ses moines parcourent la France et prêchent la croisade contre les provinces hérétiques du Midi. Évêques et prêtres unissent leur voix à celle des cisterciens fanatiques. Les églises retentissent à nouveau de prédications qui invitent le peuple catholique à prendre les armes pour défendre la cause de Dieu : « *Tout homme, fût-il un grand pécheur, peut éviter les tourments de l'enfer en combattant les hérétiques.* »

Pour faciliter le recrutement des champions de cette guerre sainte, le pape promet l'indulgence accordée pour les croisades de Palestine : ceux qui prennent part à la lutte contre les Albigeois sont, eux aussi, assurés de la béatitude éternelle...

Le Vatican lance un appel à tous les fidèles : « *En avant, vaillants soldats de Jésus-Christ ! Combattez les avant-coureurs de l'antéchrist ! Jusqu'ici, vous avez combattu pour la gloire mondaine, combattez désormais pour la gloire céleste ! Je vous invite à servir Dieu, non pas pour*

une récompense terrestre ; mais pour que vous puissiez gagner le Royaume des cieux. Cette récompense de vos exploits, je vous la promets, la conscience tranquille, en toute conviction ! »

L'approche de l'orage fait trembler le comte de Toulouse. Il implore de l'abbé de Cîteaux l'absolution. Arnaud prétexte qu'il n'est pas en son pouvoir de délier le comte de l'excommunication, et il le renvoie au pape. Le neveu de Raymond, le jeune Ramon-Roger, de la maison de Trencavel, l'engage à se préparer à une résistance tenace. Mais Raymond a perdu courage. Il dépêche des exprès au Vatican, avec la nouvelle qu'il va se soumettre à l'arrêt souverain de l'Église. Innocent exige qu'il lui manifeste d'abord sa bonne volonté en lui livrant ses forteresses les plus importantes : il l'écouterait ensuite et lèverait l'excommunication, si l'accusé arrive à prouver son innocence. Raymond accepte cette condition. Il ne se doute pas que le pape va le traiter avec une feinte bienveillance jusqu'au moment où l'heure sera venue de l'écraser.

Raymond livre sept de ses plus fortes places au légat du pape, Milon, qui les confie à la garde d'abbés et d'évêques, et il promet soumission au pape et à son légat. Nu jusqu'à la ceinture, il jure, sur le parvis de Saint-Gilles, qu'il va rentrer au service de l'Église, exterminer l'hérésie, chasser les juifs de tous leurs offices et participer lui-même à la croisade. Après quoi le légat du pape lui fouette le dos avec des verges et mène le pénitent à l'autel, où, au nom du pape ; il lève l'excommunication. Et le comte de Toulouse prend la croix contre ses propres vassaux...

En juillet 1209, Innocent III envoie à Raymond une lettre où il le félicite de sa soumission et de sa pénitence, en lui faisant entrevoir le salut en ce monde et dans l'éternité. Mais le même courrier apporte une lettre au légat Milon, avec l'ordre de continuer ses rigueurs contre le comte.

« Comme il n'a pas réussi, entre temps, à exterminer les hérétiques », le comte de Toulouse, soixante jours plus tard, est excommunié de nouveau et ses biens sont de nouveau frappés d'interdit.

Seul, son écrasement complet peut satisfaire la vengeance de Rome.

Or, une croisade se prépare à Lyon, comme le monde n'en a jamais encore vu. L'assurance donnée par l'Église, que tous les croisés gagneront en combattant la vie éternelle et pourront rentrer quarante jours après chez eux, chargés d'un riche butin, n'a pas manqué son effet.

À Lille, un voleur prend la croix pour échapper à l'arrestation qui le menace, mais au dernier moment il est arrêté. L'archevêque de Reims voit là une atteinte à l'immunité dont jouissent les croisés : il excommunie la comtesse Mathilde de Flandre et frappe d'interdit ses domaines, afin d'obtenir de haute lutte l'élargissement du pèlerin qui part contre les Albigeois.

De tous les points de l'Occident, de nouvelles recrues sans cesse se dirigent vers Lyon : de l'Ile-de-France, de la Bourgogne, de la Lorraine, de la Rhénanie, de l'Autriche, de la Frise, de la Hongrie et de la Slavonie. L'Occident tout entier, la chrétienté tout entière, veulent marcher contre la Provence et le Languedoc, pour supprimer définitivement un mal dont l'éradication a résisté, depuis trois générations déjà, à tous les efforts de l'Église.

Le 24 juin de l'année 1209, les croisés quittent Lyon et descendent le cours du Rhône vers la Romanie : vingt mille chevaliers, plus de deux cent mille citadins et paysans, sans compter le clergé et la bourgeoisie. Mais quel pêle-mêle dans cette armée de Jésus-Christ !...

En tête chevauche le sombre et irréconciliable abbé de Cîteaux, le « *chef des forces chrétiennes contre les hérétiques albigeois* ». Semblable à un cavalier de l'Apocalypse, il galope, le froc au vent, à travers le pays qui n'adore pas son Dieu à lui. Derrière lui, l'armée des archevêques, évêques, abbés, prêtres et moines. Aux côtés des princes de l'Église chevauchent les princes laïcs dans leurs armures étincelantes d'acier, d'argent et d'or. Puis viennent les chevaliers pillards avec leurs reîtres livrés à eux-mêmes : Robert Sans-Avoir, Gui-qui-ne-boit-pas-d'eau. Dieu sait leurs noms ! Ensuite, les citadins et paysans, et ensuite par mille et mille, la racaille d'Europe : les ribauds, les truands et, dans les temples de Vénus montés sur quatre roues, les gourgandines de tous les pays possibles.

Accompagnons en Romanie avec le chroniqueur Guillaume de Tudèle et Pierre de Vaux-Cernay, partisans enthousiastes de la croisade, les soldats du Christ jusqu'au fond des vallons les plus sauvages des Pyrénées, jusqu'au fond des grottes les plus obscures, où seule règne la mort. Mais auparavant, représentons-nous bien ceci : la croisade des Albigeois a, malgré ses mobiles religieux, et bien que déclenchée par le Vatican, au premier chef le caractère d'une guerre entre la France du Nord et la France du Midi. Les Français du Nord brûlent de parachever la conquête commencée sept cents ans auparavant par Clovis, et les Méridionaux, catholiques aussi bien qu'hérétiques, sont unanimement résolus à résister à cette invasion, malgré les nombreux gages qu'ont donnés la noblesse et les villes. Entre les catholiques du Midi et les hérétiques, il n'y avait absolument pas de haine religieuse. Les uns et les autres (sans parler, naturellement, des clercs) vivaient jusqu'alors paisiblement de compagnie. On entend très rarement parler d'aide apporté par les habitants orthodoxes, en Romanie, aux croisés (il n'est question, ici encore, que des laïcs). Et pourtant, on aurait pu croire que ces croisés auraient été pour eux les bienvenus, comme venant les libérer de la domination et de la tyrannie d'une croyance antipathique et détestée. Mais pour les Romans, la tolérance était devenue une habitude, et l'amour du pays natal était chez eux plus fort que les oppositions en matière religieuse...

Ramon-Roger, de la maison de Trencavel, le jeune vicomte de Béziers et Carcassonne, chevauche à la rencontre des croisés. Il voudrait éviter le désastre à ses deux cités. Force lui est de s'en retourner déçu. À Béziers, ses sujets l'entourent :

- « *Y a-t-il de l'espoir ?* »

- « *Combattez, à la vie, à la mort. Que Dieu soit avec vous !* »

Et il continue, au grand galop, vers Carcassonne...

Béziers attend la croisade. Un dragon qui crache le feu et la mort s'approche, la marche rampante...

Un prêtre âgé demande à entrer dans la ville. C'est Réginald de Montpeyroux, l'évêque qui s'était joint à la croisade. Les cloches appellent les fidèles à la cathédrale, construite en style roman par Maître Gervais.

- « *Les croisés approchent, dit le vieux prêtre, livrez-nous les hérétiques ; sinon vous périrez tous.* ».

- « *Trahir nos frères ! Qu'on nous jette plutôt au fond de la mer !* »

L'évêque, sur son mulet, sort de la ville. La réponse inattendue met l'archi-abbé de Cîteaux dans une telle colère qu'il jure d'exterminer hérétiques et catholiques par le fer et par le feu, et de ne pas laisser pierre sur pierre dans la ville.

Dans la soirée du 21 juillet, les croisés sont en vue. Les ribauds et les truands, impatients du butin, courent d'eux-mêmes sus à la place. Il ne reste d'autre parti aux autres pèlerins que de les suivre. Les portes cèdent. Épouvantés par cette irruption, les bourgeois de Béziers, orthodoxes et hérétiques, se réfugient dans les deux églises. L'un des barons demande alors à l'archi-abbé de Cîteaux comment distinguer les hérétiques. Celui-ci, à en croire César d'Heisterbach, aurait répondu : « *Tuez les tous : Dieu retrouvera bien les siens !* »¹

Dans les temples où des prêtres, revêtus de leurs ornements, disent la messe des morts, tous les bourgeois sont assassinés, hommes, femmes, enfants (« vingt mille », écrit Arnaud de Cîteaux au pape). Nul n'en réchappe. Les prêtres eux-mêmes sont immolés devant les autels. Et le crucifix et l'ostensoir qu'ils présentent aux envahisseurs sont précipités sur les dalles.

« *Rien ne put les sauver, ni croix, ni autel, ni crucifix. Et ces ribauds fols et pillards égorgèrent prêtres, femmes et enfants. Pas un seul, je crois, n'en réchappa. Veuille Dieu les accueillir en son Paradis !...* »

Guillaume de Tudèle.

La ville est ensuite mise à sac. Pendant que les croisés étaient bien occupés à leur besogne de bourreaux dans les églises, les ribauds se sont mis en quête du butin. À ces pillards vagabonds il faut arracher à coups d'épées et de bâtons le produit de leurs vols, car aucun ne veut renoncer au butin qui leur a été promis...

La ville commence à brûler. La fumée obscurcit le soleil de cet affreux jour de juillet, le soleil qui, au-dessus du Thabor, se prépare à s'en aller...

« Dieu est avec nous ! » s'écrient les croisés, *« Voyez quel miracle ! Pas un vautour, pas un corbeau n'a cure de cette Gomorrhe ! »*

Les cloches fondent dans les clochers, les cadavres se consomment à grand feu, et la cathédrale éclate comme un volcan. Le sang coule, les morts brûlent, la ville flambe, les murs s'écroulent, les moines chantent, les croisés tuent, les vagabonds pillent... Ainsi mourut Béziers, ainsi commença la croisade contre le Graal.

Faute de vautours et de corbeaux, Béziers est abandonnée aux chiens et aux loups. Cette fin effroyable sème la panique parmi les villes du Languedoc. On ne s'attendait pas à cela. Que la croisade fût une guerre, on s'en était depuis longtemps rendu compte. Mais que le Louvre et le Vatican puissent rivaliser de rigueur dans l'anéantissement de la Romanie, on n'y comptait pas. On vit clair, mais trop tard : la croisade, avec ses trois cent mille pèlerins, était déjà au milieu du pays et... le comte de Toulouse, qui participait lui-même au combat, avait joué tous ses atouts. C'était là le plus grave !

Les murs de Carcassonne, bâtis par des rois goths et par les fiers Trencavels, regorgent de réfugiés. Vignerons du Lauragais, pâtres de la Montagne Noire et des premiers contreforts des Pyrénées ont voulu se mettre en sûreté, eux, leurs troupeaux et le peu qu'ils possèdent, devant l'ouragan qui arrive avec une vitesse foudroyante.

Le soir du premier août, un mardi, les veilleurs postés sur la plus haute tour du château annoncent que les croisés approchent. C'est seulement le jeudi matin que la vie s'éveille au camp des croisés, sur l'autre rive de l'Aude.

Veni creator spiritus... l'hymne des croisés² retentit dans le matin. C'est le signal de l'assaut. Les pèlerins passent le fleuve et commencent d'assaillir le faubourg de Graveillaude. Après un combat de deux heures, les troupes du vicomte cèdent devant le nombre et abandonnent le faubourg à l'ennemi. Graveillaude est complètement rasée. Le vendredi, les croisés

espèrent s'emparer de même du faubourg Saint-Vincent. Ils attaquent, en franchissant les ruines fumantes de Graveillaude, les murs de Saint-Vincent. Mais ceux-ci sont plus solides et mieux défendus. L'assaut échoue.

Le roi d'Aragon, beau-frère de Ramon-Roger, a franchi les Pyrénées, à la nouvelle du massacre de Béziers. Il espère, par son intervention, pouvoir épargner à Carcassonne un sort analogue. Avec une escorte de cent chevaliers aragonais et catalans, il fait son entrée au camp des croisés. Après une courte pause dans la tente du comte de Toulouse, il monte, à cheval, sans armes, accompagné de trois chevaliers seulement, à la Cité investie. Grande joie à Carcassonne : *« Le roi vient à notre secours, ne sommes-nous pas ses vassaux et ses amis ? »*

- *« Vicomte », dit le roi d'Aragon à son beau-frère, « au nom de Jésus Notre-Seigneur, vous ai-je pas conseillé maintes fois d'expulser de cette ville les hérétiques et leur folle doctrine ? Et, maintenant, me voilà en grand souci, à vous voir, vous et votre bonne ville, en tel danger. Je ne sais point d'autre issue qu'un accommodement avec les barons de France. L'armée des croisés est si puissante qu'il me faut mettre en doute l'heureux succès de votre cause. Votre bonne ville est forte, je n'en ignore point ; mais elle renferme trop de femmes et d'enfants. Me permettez-vous d'amorcer des négociations ? »*

- *« Sire », répond le vicomte, d'accord avec ses barons, « usez-en comme vous jugerez bon. Nous vous faisons confiance. »*

Le roi retourne dans le camp. Les princes et barons français consentent, mais ne veulent rien promettre sans l'assentiment du légat pontifical. Le roi d'Aragon va donc trouver l'abbé de Cîteaux et lui expose le cas. Celui-ci l'écoute en silence, puis lui dit : *« Eu égard à notre haute estime pour le roi d'Aragon, nous autorisons son beau-frère, le vicomte de Carcassonne, à évacuer la ville avec douze compagnons à son choix. La cité et tous ceux qu'elle renferme appartiennent aux croisés. »*

Désolé, le roi remonte vers la Cité...

« Sire », s'écrie Ramon-Roger, « croyez-vous que j'aie trahir même le moindre de mes sujets ? Je me tuerais plutôt moi-même. Rentrez chez vous,

je vous en, prie. Je saurai bien me défendre, moi et ma bonne ville ».

Affligé, le roi embrasse son beau-frère et, traversant le comté de Foix, rentre chez lui, en passant devant Montségur et les grottes du Sabarthès, dont on vient justement de fortifier et de renforcer les murs. Les croisés renouvellent leur assaut. Mais, cette fois, ils sont accueillis par une grêle de flèches, de pierres, d'eau bouillante et de feu grégeois. Force leur est de reculer...

« Le Seigneur est avec nous, soldats du Christ ! » s'écrie l'abbé de Cîteaux. « Voyez ce nouveau miracle : Dieu, maître des éléments, leur a enjoint de nous assister. Nous avons de l'eau, car l'Aude est à nous, tandis que là-haut, dans ce nid d'hérétiques, les sources tarissent, car le Seigneur a défendu aux nuages d'abreuver les pécheurs ! »

Dans la ville assiégée, des scènes atroces se déroulent. L'accumulation d'hommes et d'animaux, la puanteur des bestiaux qui crèvent, des nuées de moustiques et une soif épouvantable provoquent une épidémie. Pleurants et gémissants, femmes et enfants courent à travers les rues. Un jour, un chevalier croisé se présente à cheval, en parlementaire, devant la porte orientale de la Cité. Il veut, dit-il, parler au vicomte, car il est envoyé par le roi de France. Il demande au vicomte de se rendre à des pourparlers, au camp des croisés. Un sauf-conduit lui est assuré.

- *« Jurez ! »* dit Ramon-Roger.

- *« Je jure par le Dieu tout-puissant... »*

Après une courte délibération avec ses barons, et ses consuls, Ramon-Roger se résout à descendre au camp des croisés. En compagnie de cent chevaliers, il se présente, à cheval, devant la tente de l'abbé de Cîteaux. Les barons français considèrent avec une curiosité admirative le plus illustre et valeureux chevalier de Romanie. Le vicomte arrive devant l'abbé cistercien :

- *« Votre Éminence désire... ? »*

- *« Emprisonnez-le, lui et tous ses chevaliers ! »* s'écrie l'archi-abbé Arnaud.

C'est ainsi que, par trahison, le vicomte de Carcassonne et ses cent compagnons sont réduits à l'impuissance. On laisse exprès échapper quelques chevaliers, pour qu'ils annoncent à leur cité l'arrestation du vicomte. Lorsque Carcassonne apprend la perte de son chef, elle sait que son sort est réglé, qu'elle va subir la mort effroyable de Béziers. Les consuls et barons tiennent conseil. La nuit vient...

Le lendemain matin, les croisés attendent la reddition de Carcassonne. Mais les ponts-levis ne s'abaissent pas, les portes restent fermées. Point de veilleurs sur le lac, point de vedettes sur l'*atalaya* maure. La ville est silencieuse comme une nécropole. Les croisés flairent quelque ruse. Ils s'approchent avec méfiance des murs. Ils prêtent l'oreille : nul bruit. La porte d'Orient est enfoncée...

La ville est vide. La citadelle elle-même est évacuée...

À la nouvelle de la chute de Carcassonne, le légat, les barons, les prêtres et les moines accourent. Leur premier soin est de jeter le vicomte au plus profond des oubliettes de son propre château-fort ; ensuite, de s'installer au château comme chez eux ; et troisièmement, d'arracher la ville aux soldats qui la pillent.

On se trouve devant une énigme. Pas âme qui vive dans la cité ! Les pas des intrus résonnent de façon sinistre dans les rues vides...

À un balcon du château comtal, le « *chef de l'armée chrétienne* », l'archi-abbé Arnaud de Cîteaux prononce la harangue suivante : « *Barons et soldats, écoutez-moi ! Vous le voyez : rien ne nous résiste. Le Dieu du tonnerre accomplit des miracles. En son nom, je vous interdis à tous de piller, sous peine d'excommunication et de malédiction. Nous remettons tout le butin à un digne baron qui maintiendra le pays en la grâce de Dieu...* »

L'armée crie son approbation.

Les chefs se demandent avec stupeur comment les bourgeois de Carcassonne ont pu, par milliers, disparaître comme si la terre les avait engloutis.

Elle les avait en effet engloutis. Au cours de la dernière nuit, les assiégés se sont enfuis, par un couloir souterrain, dans la Montagne Noire, les forêts des Corbières et les ravins du Thabor. Dans les souterrains on trouve encore un demi-millier de vieillards, de femmes et d'enfants pour qui la fuite offrait trop d'obstacles. Près de cent abjurent l'hérésie. On les met nus comme vers et on les laisse courir « *dans le vêtement de leurs péchés* ». Mais quatre cents restent fidèles à leur croyance. Ils sont pendus ou brûlés vifs.

À Saint-Nazaire, la cathédrale, les croisés rendent grâce au ciel de son aide bienveillante. Leur *Te Deum* est accompagné des gémissements des victimes, leur encens se mêle à la fumée des bûchers. Arnaud de Cîteaux lit la messe du Saint-Esprit et prêche sur la naissance du Christ.

« *Messa lor a cantada de Sante Esperit,
E si lor preziquet cum Jhesu Crist nasquit...* »

Guillaume de Tudèle.

Voilà ce qui se passe, en l'an du Seigneur 1209, le 15 août, jour de l'Assomption de Marie, patronne de la Croisade...

Carcassonne est tombée. Sept ans durant, Charlemagne l'avait assiégée en vain. Après quoi, elle s'était rendue d'elle-même au génial empereur. C'est ainsi qu'une ville chevaleresque avait payé son tribut chevaleresque au premier « *chevalier sans peur et sans reproche*. » Et maintenant, Carcassonne tombait par trahison. La plus belle, la plus chevaleresque ville de la Romanie, la ville aux cent tours, où les rois des Goths et les sultans tenaient leur cour, où Adélaïde accueillait rois et troubadours, où les Trencavels jetaient un regard vigilant sur la terre de Salvatge, terre du Graal, est maintenant tombée par trahison.

Sur la plus haute tour de Carcassonne les croisés, victorieux, dressent le symbole de leur triomphe : la croix.

Le Graal est en danger ?...

À la suite du service d'actions de grâce célébré dans l'église Saint-Nazaire, l'abbé de Cîteaux convoque tous les prélats et barons. Le moment

lui semble venu, de donner au pays conquis un nouveau maître. Le duc de Bourgogne, les comtes de Nevers et de Saint-Paul, à qui Arnaud offre tout d'abord la vicomté de Béziers et Carcassonne, refusent brutalement. Ils se sont croisés, disent-ils, pour châtier les hérétiques, et non pour dérober des territoires sur lesquels ils n'ont aucun droit. On constitue un comité, chargé de nommer nouveau seigneur temporel. Arnaud de Cîteaux, deux évêques et quatre chevaliers élisent « *sous l'influence visible du Saint-Esprit* », comme dit le chroniqueur, Simon de Montfort, comte de Leicester.

Simon de Montfort avait participé en 1201 à la croisade de Baudouin de Flandre. Quand les chevaliers français, n'ayant pas l'argent nécessaire à une croisade en Palestine, vendirent leurs services aux Vénitiens pour reconquérir la ville de Zara en Dalmatie, annexée par les Hongrois depuis 1118, Simon de Montfort déclara, en sa qualité de seul baron français, qu'il était venu combattre les infidèles, et non pas faire la guerre pour Venise contre les Hongrois. Aussi quitta-t-il la croisade. Lorsque la guerre sainte fut prêchée contre les Albigeois, un abbé cistercien l'alla voir dans son château de Rochefort pour le déterminer à prendre part à la nouvelle croisade. Montfort refusa d'abord. Mais ensuite, il prit son psautier, l'ouvrit au hasard et pria l'abbé de lui traduire le psaume qui trouvait à la page ouverte.

« *Car il a commandé à ses anges qu'ils te protègent dans toutes ses routes, qu'ils te portent sur leurs mains et que tu ne heurtes ton pied à aucune pierre. Tu marcheras et tu passeras sur les lionceaux et les dragons. Il a le désir de moi, aussi veux-je l'aider ; il connaît mon nom, aussi veux-je le protéger. Je veux l'arracher à tout cela et l'honorer.* » Telle était la teneur du psaume sur lequel le doigt de Simon était tombé, le quatre-vingt-onzième psaume de l'*Ancien Testament*.

Le 10 novembre 1209, Ramon-Roger, le noble Trencavel, meurt subitement³. « *Il a été empoisonné* », gémissent les Romans. « *Maudits soient ceux qui le prétendent !* » s'écrient les pèlerins de la croisade des Albigeois. Et cependant, le pape Innocent III a le courage d'écrire dans une lettre que le jeune vicomte de Carcassonne et Béziers avait été *miserabiliter infectus*, misérablement empoisonné.

Simon de Montfort étant venu, il fallait que Trencavel-Parzival finit ses jours au plus profond d'un cachot, dans son propre castel. Comme Socrate, le plus noble penseur de la Grèce, le plus noble chevalier de Romanie a dû vider la coupe de poison.

*« Laisse-toi enterrer, chevalerie,
Et que nulle parole ne te proclame plus jamais !
Tu es bafouée et sans honneur,
Tu es aussi faible qu'un mort, on te bâillonne et on te cléricalise,
Le roi supprime ton héritage,
Tout ton royaume n'est que leurre et emprunt,
Et par ainsi, l'on te supprime ! »*

Peire Cardinal.

[1.](#) Cesar de Heisterbach, *De miraculis et visionibus sui temperissen dialogus miraculorum*, 1850 (livre V, chap. 21). Paraphrase de saint Paul, *Épître à Timothée*, II, 2, 19. L'authenticité du propos est fortement mise en doute, par trois historiens de la croisade, Hurter, Schmidt et Lea, pourtant peu suspects de complaisance pour le clergé orthodoxe (note du traducteur).

[2.](#) Hymne officielle de la Croisade contre les Albigeois (note du traducteur).

[3.](#) Ramon-Roger, lorsqu'il mourut, n'avait pas tout à fait trente ans. Sa mère était morte en 1199.

Chapitre 3 – Malheur à toi, Mountsalvatge !

Les premiers à quitter la croisade sont le comte de Nevers et ses vassaux. Leur exemple est suivi par le duc de Bourgogne, puis tous les barons français, l'un après l'autre. Ils ont « fait » les quarante jours de « service » nécessaires au salut de leur âme. Vainement, les princes de l'Église cherchent à convaincre les chevaliers que la cause de Dieu réclame encore leur présence. Les ribauds et truands, eux aussi, se retirent. Le butin conquis leur suffit, et ils veulent rentrer chez eux.

Et Montfort reste donc avec, sans doute, tous les archevêques, évêques, abbés, prêtres et moines, mais seulement trente chevaliers et environ quatre mille cinq cents pèlerins, pour la plupart Bourguignons et Allemands, auxquels il est obligé de payer double solde. Sa situation est extrêmement précaire. Les légats ont bien, alors qu'il était à l'apogée du succès, tenu concile à Avignon et fait jurer à tous les chevaliers, nobles et magistrats municipaux des territoires conquis, qu'ils contribueraient de tout leur pouvoir à l'extermination de l'hérésie. Mais cela ne tirait pas à conséquence ; de tels serments restaient de pure forme et l'hommage rendu à Simon par ses nouveaux vassaux, n'était rien moins que sincère, puisqu'il avait été obtenu par violence.

Lentement, le pays se remet de sa terreur. Une série de guérillas ennuyeuses commence ensuite, compromettant de plus en plus la situation de Montfort. Il est des moments où son pouvoir ne dépasse pas la pointe de sa lance. Une fois même à Carcassonne, il ne peut qu'à grand peine empêcher ses troupes de prendre la fuite. Lorsqu'il veut assiéger Termes, il lui est presque impossible de trouver un chevalier prêt à prendre le commandement de la garnison de Carcassonne. En dépit de ces difficultés, il réussit néanmoins à s'emparer de quelques forteresses et même à prendre pied dans le comté de Foix. Au printemps de 1210, sa situation s'améliore, parce que de nouvelles troupes de pèlerins s'agrègent à sa croisade.

Vers la fin de 1209, Raymond VI rendit visite au pape et se plaignit à lui de l'attitude non chrétienne de Simon de Montfort. Il espérait plus d'indulgence de la part du pape, depuis que le roi de France et ses puissants vassaux n'avaient point celé leur indignation devant les cruautés de Simon

et les procédés déloyaux des légats. Raymond tente de montrer au pape avec quelle injustice les légats l'ont persécuté jusqu'alors lui et ses sujets. Il assure avoir rempli toutes les conditions que lui a imposées le légat Milon à Saint-Gilles et il prie Innocent de l'absoudre définitivement, de l'accusation qui pèse toujours sur lui : avoir assassiné Pierre de Castelnau. Le Saint Père le reçoit très cordialement, lui fait des cadeaux magnifiques, lui montre des reliques célèbres qu'il lui permet de toucher. Il l'appelle son « *Cher fils* » et intime à son légat l'ordre formel de convoquer dans trois mois au plus tard un concile, aux fins de donner au comte de Toulouse la possibilité de se justifier.

Innocent n'eût-il pas mieux fait d'écouter séance tenante la justification de Raymond ? Mais le Pape n'y tenait pas ; il avait au contraire l'intention de ne pas dévier de la ligne de conduite qu'il avait tracée à son légat et à lui-même, et qui tendait à exterminer Raymond. Plein de pressentiments fâcheux, Raymond s'empresse de quitter la « *Ville éternelle, de peur d'y tomber malade* ».

Au lieu de préparer le concile demandé par le pape, les légats pontificaux haranguent la population toulousaine, dans l'espoir de la soulever contre son maître. Une confrérie religieuse instituée « *pour la conversion des hérétiques* » se collète journellement, dans les rues de Toulouse, avec les bourgeois restés fidèles au comte. Alors, « *Dieu leur ouvre une voie et leur indique un moyen pour empêcher le comte de se justifier* », dit Pierre de Vaux-Cernay, le moine historiographe, biographe officiel de Simon de Montfort. Ce moyen, inspiré aux légats par Dieu, c'est d'exiger à nouveau de Raymond qu'il expulse de son pays tous les hérétiques sans exception.

À son tour, Simon de Montfort contribue à humilier, lui aussi, Raymond VI. Il parcourt le comté de Toulouse avec ses pèlerins en mettant tout à feu et à sang. Au moment où il met le siège devant Minerve¹, l'abbé de Cîteaux lui amène des troupes fraîches. Guillaume, seigneur de Minerve, consent à livrer la ville aux chrétiens, si on laisse la vie sauve à ses sujets.

Arnaud souhaite ardemment la mort de tous les hérétiques, mais il ne voit pas comment concilier l'ordre de mettre à mort tous les assiégés avec

sa dignité sacerdotale. Aussi décide-t-il de laisser la vie sauve à tous les catholiques et aux hérétiques qui seraient prêts à abjurer leur croyance. Les chevaliers de Montfort protestent : « *Nous sommes venus pour exterminer les hérétiques, et non pas pour les gracier !* » L'abbé Arnaud les rassure : « *Je les connais à suffisance ; pas un d'entre eux ne se convertira* ».

En vérité, il les connaissait bien, ces hérétiques. À l'exception de trois femmes tous se refusent à payer leur vie de la renonciation à leur croyance, et ils épargnent à leurs bourreaux la peine de les pousser dans les flammes des bûchers. C'est d'un cœur joyeux qu'ils sautent eux-mêmes dans le brasier.

Maintenant, il s'agit de raser mes murailles de Termes...

Une forteresse imprenable, une ville admirablement fortifiée, un faubourg également encerclé de fortes murailles, le tout entouré d'un fleuve qui coule en torrent au fond d'un lit frayé à même le granit : voilà Termes.

Raymond, le vieux châtelain, « *filz de Bélissena* », est prêt à la défense. L'« *armée de Dieu* » ne se fait pas attendre. Mais l'affaire ne devient sérieuse qu'à l'arrivée d'un renfort de Bretons, de Français et d'Allemands. Un spécialiste éprouvé conduit le siège : Guilhem archi-abbé de Paris et spécialiste de l'artillerie de siège. Il prêche, il gourmande, il donne ses ordres aux charpentiers et aux forgerons, enflamme les soldats : bref, il excelle à son métier. Il fait disposer tout autour de la ville les béliers et catapultes les plus perfectionnés.

Des mois se passent. Les assiégés se gaussent des assaillants et de leurs vains efforts : « *Notre ville est forte, usez-y vos dents, et... nous avons plus à manger que vous !...* »

Ils savent, en effet, les investis, que la famine sévit au camp des croisés. Des feuilles et de l'herbe remplacent le pain qui fait défaut. Mais Dieu prend soin de ses pèlerins en armes. Il interdit aux nuages d'abreuver les hérétiques. Les fontaines de la ville assiégée tarissent. Ceux-ci étanchent leur soif avec du vin. Mais le vin lui-même menace de manquer. La faim est terrible, mais plus terrible encore la soif.

« *Demain, nous nous rendrons* », fait annoncer Raymond aux croisés.

Mais Raymond le lendemain, prend son temps. Du beffroi de son château, il regarde du côté des Corbières : au-dessus du Bugarach flotte un petit nuage pâle. Il sait ce que signifie ce nuage.

Le nuage grossit, devient toujours plus souf freux. Il s'étend bientôt sur tout le ciel. Un déluge en tombe. Les malheureux, à demi morts de soif, hument à pleines cuves le divin liquide. Mais celui-ci devait les conduire à leur perte. La dysenterie éclate dans la ville et fauche les habitants. Saisis de panique, les défenseurs de Termes cherchent à éviter la mort qui les menace de toutes parts. Un croisé s'aperçoit de leur tentative pour prendre, de nuit, la fuite et donne l'alarme au camp endormi.

Et de nouveaux bûchers s'allument...

Triomphant, Montfort revient à Carcassonne. Raymond de Termes y est incarcéré dans les oubliettes.

Lorsque son fils, beaucoup plus tard, voudra délivrer son père enfin gracié, il ne trouvera plus derrière les murs que ses ossements.

Cependant les légats, pour répondre au désir du pape, ont dû convoquer un concile (à Saint-Gilles, en septembre 1210). Avec une froide condescendance, ils déclare au comte de Toulouse qu'il n'a pas tenu son serment puisqu'il n'a pas expulsé tous les hérétiques ; il leur est donc impossible d'absoudre d'une accusation de meurtre un parjure. Sans entendre sa défense, ils l'excommunient de nouveau. Un homme d'un caractère plus énergique se serait vraisemblablement indigné d'une sainte colère, en s'apercevant qu'il avait été si indignement joué. Au contraire, Raymond, effondré, par l'écroulement soudain de ses espérances, fond en larmes. Ses juges interprètent cette émotion comme une nouvelle preuve de sa « *méchanceté foncière* ».

Sur les instances du pape, les légats sont tenus de réunir une nouvelle conférence, la conférence d'Arles, en janvier 1211. Tandis qu'ils laissent Raymond attendre devant les portes « *par grand froid et vent* », ils élaborent de nouvelles conditions qu'ils savent pertinemment devoir être

repoussées par le comte : « *Le comte de Toulouse devra licencier toutes ses troupes. Il devra livrer au clergé toutes personnes qui lui seront signalés comme hérétiques. Il n'y aura plus désormais que deux sortes de viandes autorisées dans le comté de Toulouse. Tous les habitants, nobles et bourgeois n'ont dorénavant plus le droit de porter des vêtements à la mode, mais seulement des cottes brunes en gros tissus. Toutes les fortifications de villes et de château devront être rasées. Les nobles jusqu'ici résidant en ville devront habiter la campagne, comme les paysans. Tout chef de famille devra, bon an mal an, verser quatre écus d'argent aux légats. Simon de Montfort aura droit au passage à travers les États de Raymond et, s'il enlevait quoi que ce soit à ce dernier, celui-ci sera tenu de laisser faire ; en revanche, le comte de Toulouse devra servir en Palestine chez les Templiers ou chez les chevaliers de saint Jean, et il n'aura le droit de rentrer que lorsque les légats le lui accorderont. Ses biens appartiendront à l'abbé de Cîteaux et à Simon de Montfort, aussi longtemps qu'il agréera aux dits seigneurs.* »

Cette humiliation infamante réveille l'énergie assoupie de Raymond. Il voit l'impossibilité de négocier avec de pareils adversaires. Il fait publier dans tous ses états les conditions des légats.

L'effet qu'elles produisent est plus fort qu'un appel aux armes. « *Nous préférons quitter notre pays avec le comte que d'avoir à nous soumettre à des curés ou des Français !* » s'écrient les vassaux de Raymond. Les bourgeois de Toulouse, les comtes de Foix et de Comminges et tous les « *filz de Bélissena* » promettent assistance à Raymond. Même des prélats catholiques, qui désapprouvent cette croisade « impie », se rangent résolument aux côtés du malheureux comte.

Avec un zèle redoublé, les légats prêchent la croisade dans tout l'Occident. Ils réussissent à lever de nouvelles troupes en Allemagne et en Lombardie. Simon a besoin de renforts ; il veut s'emparer de Lavaur.

Les croisés s'étaient promis de tirer de Lavaur une vengeance sanglante, au nom du fils de Dieu mort sur la Croix. Le suzerain de Lavaur, un Bélissénien aurait dit, paraît-il, un jour en regardant une croix « *Puissè-je n'être jamais sauvé sous ce signe !* »

Lavaur est une des villes les plus fortes de la Romanie. Mais qui va diriger la défense ? Le seigneur du lieu est tombé sous les murs de Carcassonne. *Donna* Geralda son épouse, est une faible femme. La ville est remplie de troubadours en fuite, de chevaliers proscrits et de cathares échappés à grand peine au bûcher.

Améric, frère de *donna* Geralda, apprend que Simon de Montfort menace la ville. Il accourt à bride abattue, pour défendre sa sœur, son peuple et son pays. Il ne peut que difficilement pénétrer dans la cité. Les croisés en ont déjà commencé le siège.

Montfort ménage d'abord ses troupes. Il attend l'arrivée de croisés allemands, qui, venant de Carcassonne, sont déjà en marche pour le rattraper. Ces Allemands ne devaient jamais le rejoindre. Dans une forêt, ils sont décimés par le comte de Foix. Les deux tiers d'entre eux jonchent le sol, morts ou blessés. Les autres sont poursuivis par les gens du comte de Foix à travers la forêt. L'un d'eux se réfugie dans une chapelle. L'enfant de Foix est à ses trousses.

- « *Qui es-tu ?* » demande le jeune comte.
- « *Je suis pèlerin et prêtre !* »
- « *Prouve-le !* »

L'Allemand retire son capuchon et montre sa tonsure. Et le jeune enfant de Foix lui fend le crâne. Montfort fait construire deux ponts d'assaut mobiles et clouer à l'extrémité de l'un d'eux, en guise de talisman, un crucifix. Une pierre, lancée par une catapulte du côté des assiégés, arrache un bras au crucifix.

« *Et ces chiens* », écrit le chroniqueur, « *se mirent à rire et à beugler, comme s'ils avaient remporté une grande victoire. Mais le crucifié se vengera miraculeusement, car, au jour de l'Invention de la Sainte-Croix², il en tirera sur eux châtement.* »

Les tours mobiles ne peuvent pas approcher suffisamment des murailles, à cause du fossé trop profond qui entoure la ville ; aussi les croisés jettent-ils dans celui-ci tous les billots, toutes les souches et tous les branchages qu'ils ont à leur portée. Maintenant, les tours peuvent rouler de l'avant.

Mais voici que les assiégés, à l'aide de harpons de fer, pêchent les assaillants sur leurs tours, et les précipitent dans le fossé. La situation de la ville devenant plus périlleuse, les assiégés creusent, sous les murs, des sapes et ramènent tous les billots de bois à l'intérieur des remparts. Les tours s'écroulent. Et, pendant la nuit, des risque-tout essaient de mettre le feu aux machines de siège. Mais deux comtes allemands réussissent avec leurs hommes à éventer la ruse.

Montfort et les légats commencent à se décourager. Tout ce qu'ils jettent dans les fossés disparaît pendant la nuit. À la fin, un subtil croisé propose qu'on condamne le couloir souterrain avec du bois et du feuillage humide ; on y mettra le feu, et la galerie sera enfumée. Le conseil est suivi. Les tours peuvent de nouveau rouler. Mais une grêle de pierres tombe sur les assaillants, et des pots remplis de goudron brûlant, d'huile bouillante et de plomb fondu sont versés des créneaux de la cité sur ceux qui sont en bas.

Alors un nouveau « miracle » se produit : les légats, les évêques de Carcassonne, de Toulouse et de Paris entonnent l'hymne de la croisade *Veni creator spiritus*. Aussitôt une muraille cède sous l'effort d'une baliste. Les défenseurs de Lavaur, pétrifiés par le chant des pèlerins, laissent entrer l'ennemi sans se défendre davantage, et ne résistent pas lorsqu'il veut les enchaîner !

Conformément aux prédictions du chroniqueur, Lavaur est prise le jour de l'Invention de la Croix, le 3 mai de l'an 1211. Pendant deux mois, la ville a tenu tête aux quinze mille croisés. Simon de Montfort, des nobles français et allemands, des évêques, des abbés, des moines, des bourgeois, des paysans, des lansquenets, des tziganes : l'armée du Christ fait son entrée dans la cité conquise. Les habitants, sans distinction de confessions, d'âge ou de sexe, sont passés au fil de l'épée.

Un chevalier croisé, ayant appris qu'une troupe nombreuse de femmes et d'enfants se tenait cachée dans une cave, prie Simon de Montfort d'accorder grâce à ces malheureux. Il est fait droit à sa demande. Ce chevalier, dont aucun des deux chroniqueurs, ni le moine historiographe de Vaux-Cernay, ni le troubadour historien Guillaume de Tudèle n'ont jugé

important de nous transmettre le nom, est l'unique « brave homme » de la croisade contre le Graal.

Améric de Montréal, le frère de la suzeraine, est conduit à la mort avec quatre-vingts chevaliers, nobles et troubadours. Les potences sont déjà dressées. Améric est pendu le premier. Et la potence gigantesque qui devait supporter le poids de quatre-vingts chevaliers, rompt sous le poids de cette seule victime. Les charpentiers ont mal travaillé. Montfort n'a pas le loisir d'attendre : il fait pourfendre à coup d'épée les condamnés.

À côté des chefs de la croisade, une femme est debout, enchaînée : c'est Donna Geralda, la châtelaine de Lavour.

*« On jeta dame Geralda dans un puits.
De pierres ils (les croisés) la couvrirent,
De quoi fut lamentation et péché,
Car nul homme en ce siècle, sachez-le en vérité,
Ne la quittait sans qu'elle l'hospitalisât. »*

Guillaume de Tudèle

Donna Geralda de Lavour est jetée dans un puits et lapidée jusqu'au moment où on ne l'entend plus gémir.

Elle meurt deux fois, car elle porte un enfant dans son sein.

On allume ensuite un feu de joie. On a pu se saisir de quatre cents cathares. Tous ceux qui sont incapables de réciter l'*Ave Maria*, on les envoie au bûcher « avec la plus grande joie ». Mais les martyrs éprouvaient plus de joie encore à échapper à cet enfer que leurs bourreaux à les supplicier. Ils se donnaient réciproquement le baiser de paix, et au cri de « *Dieu est amour !* » ils se précipitaient dans les flammes. Les mères mettaient leurs mains devant les yeux de leurs enfants, jusqu'au moment où le feu les fermait pour l'éternité, ces yeux, en leur dévoilant, pour l'éternité, le paradis.

Comme un doigt accusateur levé vers le ciel, Montségur, sur son rocher altier et splendide, se dresse, impollué, à l'Ouest, au-dessus de ce nuage de sang, de bûchers et de villes fumantes. Doigt qui accuse et en même temps

qui montre la route du séjour où il n'y aura plus que lumière, amour et justice.

« Seigneur, pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font. Mais moi, je vous dis : on vous mettra à mort, et l'on croira faire œuvre agréable à Dieu. Soyez fidèles jusqu'à la mort, et je vous donnerai la couronne de la vie éternelle. Diaus vos benesiga... », ainsi Guilbert de Castres console-t-il les cathares angoissés dans la forteresse sainte qui domine les gorges du Thabor.

Après la chute de Lavaur, les croisés s'incitent à de nouveaux carnages. Lorsqu'ils longent la forêt où, peu auparavant, six mille pèlerins allemands avaient été massacrés, Foulques, évêque de Toulouse, l'ancien troubadour que Dante transporte au paradis, croit voir une auréole, et il fait part de ce nouveau miracle au pape Innocent III. Mais depuis longtemps, le pape s'est aperçu que ses « lieutenants », aveuglés par le fanatisme et l'ambition, ont été trop loin. Le pape Innocent a compris...

*« Devant l'image du Christ, dans la nuit silencieuse,
Innocent agenouillé prie à haute voix ;
Peut-être le silence lui donne-t-il le frisson,
Depuis qu'il a fait régner tant de silence au monde ?
Il lève le regard vers l'image du Dieu...
L'amour et la douceur l'effraient
Quand il songe à ce qu'il a fait,
Et dans quelle voie de sang il a mené le monde.
Il fixe tout droit l'image,
Alors un phalène lui éteint la lumière,
Et il fait sombre autour de lui
Et c'est le silence ; il n'interroge plus l'image.
Bientôt il voit d'autres lueurs monter,
D'autres croix qui ne se dissimulent pas ;
Les flammes de la Provence éclairent
Les croix que les bourreaux portent sur la poitrine.
Les ruines s'écroulent, les armes cliquètent,
Et, dans le farouche crépitement du feu,
Il entend maudire son nom.*

*L'effrayante vision l'entoure de son grondement ;
Alors, il serre sa conscience dans son poing
Et dit tranquillement : "Amen ! Amen !" »*

Nikolaus Lenau, *Les Albigeois*.

La croisade contre les Albigeois fit rage longtemps encore. Je n'ai voulu la raconter que jusqu'au point où nous en sommes. Je l'ai décrite aussi fidèlement que me le permettait mon cadre modeste. Ramon-Roger de Carcassonne, Améric de Montréal, Donna Geralda de Lavaur ne sont que trois martyrs parmi les centaines de mille du Languedoc...

Pierre d'Aragon, Raymond de Toulouse et Simon de Montfort vivent encore ! Les murailles de Montségur sont encore debout, et toujours Esclarmonde a la garde du Saint Graal !

Pierre d'Aragon, qui était en grande faveur au Vatican, avait publiquement pris parti pour Toulouse. En tant que monarque roman, il ne pouvait assister impassible à la spoliation de Raymond. En outre, ses propres intérêts se trouvaient compromis par la puissance toujours croissante de Simon de Montfort. Simon octroya les fiefs conquis exclusivement à des Français et fit organiser à la française les provinces soumises. Ce qui détermina aussi la position anti-romaine qu'avait prise Pierre, ce fut peut-être son exaspération lorsqu'il apprit l'horrible fin de Ramon-Roger. Nous savons en effet que le roi Pierre d'Aragon était suzerain de Béziers et rattaché au jeune vicomte par des liens de famille et d'intime amitié.

Pierre avait la réputation d'un chevalier sans peur et sans reproche. À la bataille de Las Navas de Tolosa, en 1212, qui brisa la domination maure en Espagne, il avait conquis une gloire supérieure à celle de tous les autres rois et nobles sires, et mérité le surnom d'*El Catolico*.

Il avait déjà prouvé son ardent zèle religieux en 1204, lorsqu'il fit voile avec une brillante suite, vers Rome où il prêta l'hommage à Innocent. On le couronna d'une couronne de pain sans levain et il reçut du pape le sceptre, le manteau et les autres insignes royaux. Il déposa ceux-ci, avec vénération, sur l'autel de Saint Pierre, lui fit remise de son royaume, ce qui lui valut de

recevoir du pape une épée et le titre de premier *alferez* ou porte-bannière de l'Église.

Sur la foi de ses bonnes relations avec le Vatican, Pierre envoya d'abord une ambassade à Innocent, pour se plaindre des procédés des légats, qu'il taxait d'arbitraire, et d'un comportement injuste et contraire aux véritables-intérêts de la religion. Ensuite, il se rendit à Toulouse, avec l'intention d'intervenir en faveur de son beau-frère qu'on avait destitué. Ses ambassadeurs déterminèrent Innocent à donner à Montfort l'ordre de restituer tous les territoires qu'il n'avait pas enlevé à des hérétiques, et à mettre Arnaud en demeure de ne pas empêcher la croisade que la curie préparait contre les Sarrasins, en prolongeant les hostilités dans le comté de Toulouse (C'est cette croisade qui se termina victorieusement par la bataille de Las Navas de Tolosa).

Cette initiative du pape, survenant en même temps que l'énergique intervention de Pierre, fit sur les légats profonde impression, et toute la hiérarchie du Languedoc fut mobilisée, pour parer à la crise.

En janvier 1213, le roi d'Aragon remit aux légats pontificaux une pétition où il demandait plutôt la grâce que la justice pour les nobles dépouillés de leurs biens. Il produisait en même temps un acte de renonciation de Raymond et confirmé par la ville de Toulouse, et des « abdications » analogues des comtes de Foix et de Comminges par lesquelles ils faisaient cession de leurs domaines et de leurs droits. Ils lui reconnaissaient le droit d'en user selon son bon plaisir, s'ils se montraient jamais rebelles aux injonctions du pape. On ne les rétablirait dans leurs droits qu'une fois qu'ils auraient donné à l'Église les satisfactions voulues. Nulle soumission, nulles garanties ne pouvaient être plus susceptibles de fournir tous apaisements. Mais les garanties offertes dans la pétition de Pierre ne furent même pas prises en considération par les légats. Arnaud de Cîteaux écrivit même au roi d'Aragon une lettre très violente, où il le menaçait de l'excommunication, s'il ne cessait pas toutes relations avec des hérétiques sous le coup d'une accusation et excommuniés.

Entre temps, les deux partis avaient pris leurs initiatives, sans attendre la décision de Rome. En France, on avait de nouveau prêché la croisade.

Louis, le dauphin, fils de Philippe-Auguste, avait pris lui-même la croix avec plusieurs barons. Dans l'autre camp, le roi Pierre resserra encore son alliance avec Raymond et les nobles excommuniés.

En septembre de l'année 1213, s'engagea près de Muret, non loin de Toulouse, une bataille décisive entre les croisés et la coalition romane. Les croisés furent vainqueurs. N'avaient-ils pas les miracles pour eux, et l'encens et les prières ne pesaient-ils pas d'un plus grand poids que le patriotisme et le mysticisme des Romains ? Le miracle, cette fois, qui donna la victoire à Simon de Montfort, si nous en croyons les chroniqueurs, fut celui-ci : les nobles albigeois auraient livré, abandonné à Pierre leurs femmes et, leurs filles, afin de gagner plus sûrement ses faveurs. Aussi, le matin de la bataille, il aurait été si fatigué : que, pendant la célébration de la messe, il ne se tenait plus sur ses jambes ; à plus forte raison ne fut-il pas en état, de prendre à la bataille la part digne d'un roi.

Pierre d'Aragon fut assommé au cours du combat par deux célèbres chevaliers français, Alain de Roucy et Florent de Ville.

Simon de Montfort mourut en 1218. Il s'était brouillé avec Arnaud de Cîteaux, devenu entre-temps archevêque de Narbonne, et s'était fait excommunier par lui. Il semble que ce fut la fin de sa fortune. Toulouse, qu'il avait pu annexer à ses possessions à la suite de la victoire de Muret, se révolta contre lui. Lorsque, le jour de la saint Jean 1218, il voulut la reconquérir, il fut tué par une pierre que, soi-disant, une main de femme lui avait lancée. Grande fut la douleur des fidèles dans tout l'Occident quand la nouvelle se répandit que le « *glorieux champion du Christ* », « *le nouveau Maccabée* », le « *boulevard de la Foi* » était tombé en martyr pour la religion.

Six ans plus tard mourut Raymond VI, comte de Toulouse, duc de Narbonne, marquis de Provence, désormais le plus malheureux et le plus pauvre des monarques en Occident. Il avait perdu l'usage de la parole, lorsque l'abbé de Saint Sernin voulut lui donner l'extrême-onction. Un Hospitalier, qui se trouvait dans la chambre, jeta sur le comte son manteau orné d'une croix. Il voulait assurer cette sépulture à son ordre, que le comte avait honoré d'un legs par testament. Mais l'abbé de Saint Sernin arracha le

manteau et à grand tapage revendiqua la sépulture, la mort ayant frappé le comte dans sa paroisse, à lui. Une enquête ordonnée par le pape Innocent IV en 1247 établit, sur le témoignage de cent vingt personnes que Raymond avait été « *le plus pieux et le plus miséricordieux des hommes et le plus obéissant serviteur de l'Église* ». Mais cela ne changeait rien à cette situation terrible, que les restes du comte demeuraient sans sépulture et, dans la maison des Hospitaliers, devenaient peu à peu la pâture des rats. À la fin du XVII^{ème} siècle, on ne pouvait plus montrer que le crâne, à titre de « curiosité ».

Jusqu'en 1229, Paris et Rome firent prêcher contre les Albigeois. Ensuite, il est vrai, des pourparlers sérieux furent engagés à Meaux, entre Raymond VII de Toulouse et Saint Louis de France, et peu après, les traités furent ratifiés solennellement à Paris, le 12 avril 1229.

Raymond dut s'agenouiller en vêtement de pénitent sur la place Notre-Dame, devant le légat du pape, et le prier de le laisser pénétrer dans la cathédrale. Au portail, il fut dépouillé de ses vêtements et de ses chaussures et conduit, revêtu d'une simple chemise, au maître-autel, où il fut délié de l'excommunication qu'il avait hérité de son père. Puis il lui fallut prêter serment d'observer les conditions de paix. On le retint ensuite prisonnier au Louvre jusqu'au jour du mariage, décidé par le traité, de sa fille Jeanne avec le frère de Saint Louis, un enfant de neuf ans à peine.

Les conditions de paix étaient les suivantes : Raymond devait jurer fidélité au roi et à l'Église, et promettre de détruire le nid d'hérétiques de Montségur et d'accorder une prime de deux marcs d'argent à quiconque livrerait, vif ou mort, un hérétique. Il avait par surcroît à verser un dédommagement de dix mille marcs aux églises et monastères de Romanie, et à faire une donation de quatre mille marcs pour l'établissement d'une académie catholique à Toulouse. On lui enjoignait de traiter en amis ceux qui avaient combattu contre lui pendant les croisades. Les murailles de Toulouse et de trente autres villes et châteaux-forts devaient être rasées et cinq châteaux abandonnés pendant dix ans comme gages au roi de France. On admettait en sous-main que le comte de Toulouse avait mérité de perdre ses possessions. Par grâce, Saint Louis lui laissa les domaines qui se trouvaient dans l'ancien évêché de Toulouse, à la condition cependant que

ceux-ci après sa mort, feraient retour à la fille de Raymond et à l'époux de celle-ci, lequel était le frère de Saint Louis ; ils appartiendraient ensuite irrévocablement à la maison royale de France. Le roi conserva, sans plus, en son pouvoir des territoires comme le duché de Narbonne et les comtés de Velay, de Gévaudan, de Viviers et de Lodève, tandis que le marquisat à l'ouest du Rhône, était laissé en fief à l'Église. Raymond perdait ainsi les deux tiers de son territoire.

Dans les autres grandes villes romanes, qui autrefois étaient vassales mais au fond presque indépendantes du comte de Toulouse, on instituait des sénéchaux du roi.

Enfin, Raymond devait prendre des mesures énergiques pour forcer tous les vassaux encore insoumis, et le comte de Foix, à reconnaître la domination française. Ce dernier fut d'ailleurs obligé, l'année suivante de signer, bon gré, mal gré, une paix humiliante.

Par ces mesures la prépondérance de la couronne assurée dans tout le Midi de la France. Le Louvre était vainqueur !

Rome cependant ne jugea pas encore le moment venu de poser des armes.

« Hélas, Toulouse et Provence !

Et la terre d'Agen !

Béziers et Carcassonne !

Comment vous ai-je vues ! Comment vous vois-je ? »

Bernard Sicard de Marjevols.

[1.](#) Aujourd'hui, département de l'Hérault, arrondissement de Saint-Pons (note du traducteur).

[2.](#) Le 3 mai. Le mot « invention », du latin *inventio*, est ici à prendre dans le sens de « découverte ». Selon des récits, en partie légendaires, qui apparaissent à partir des années 350, c'est sainte Hélène, la mère de l'empereur Constantin, qui aurait découvert la croix de Jésus lors d'un pèlerinage en Palestine entrepris en 326 (note de l'éditeur).

Quatrième partie : L'apothéose du Graal

*« Il est, dans la forêt, une grotte profonde et silencieuse,
Nul rayon n'y pénètre, nulle brise ne l'effleure,
Le gibier, vieilli, lassé, s'y coule
Pour y mourir à l'écart dans l'ombre. »*
Nikolaus Lenau, *Les Albigeois*.

Chapitre 1 – Domini canes

Rome avait revendiqué pour elle le monopole de l'orthodoxie et du miracle. C'est pourquoi la croisade contre les Albigeois, elle aussi, finit par une victoire - ainsi écrivent, unanimement, tous les chroniqueurs - grâce aux miracles que le « *Dieu du tonnerre* » opéra pour ses défenseurs.

Pendant une nuit de l'année 1170 Jeanne d'Aza, une noble Espagnole, eut un rêve étrange : il lui sembla qu'elle portait dans son sein un chien et, lorsqu'elle le mit au monde, il tenait dans gueule un brandon allumé, avec lequel il mit le feu à l'univers. Lorsque Jeanne eut accouché d'un garçon bien constitué et que celui-ci fut baptisé du nom de Dominique, sa marraine eut une vision extraordinaire ; elle aperçut sur le front de Dominique, une étoile mouvante qui, de son éclat, illuminait toute la terre.

Nous avons vu saint Dominique en 1206, à Montpellier, où il avait rendu courage aux légats du pape désespérés et les avaient empêchés de renoncer à leur entreprise : la conversion des hérétiques. Nous l'avons remarqué ensuite au concile de Pamiers aux côtés de ce moine qui avait crié à l'archi-hérétique Esclarmonde qu'elle aurait dû rester près de ses fuseaux, au lieu de se mêler aux discussions théologiques. En dernier lieu, nous le vîmes fonder, non loin de Montségur, l'abbaye de Notre-Dame de Prouille et chercher des néophytes parmi les Albigeois. Nous avons omis de mentionner qu'une « pieuse amitié » l'unissait à Simon de Montfort et qu'un jour, à Lagrasse, près de Carcassonne, il avait dit la messe du haut d'une estrade improvisée, tandis qu'aux quatre coins des bûchers étaient dressés, pour y brûler de malheureux hérétiques.

Nous n'irons pas rechercher grâce à quels « miracles » Dominique réussit à peupler de moines le monastère de Prouille, à obtenir du pape l'autorisation nécessaire à son ordre dominicain, et à constater d'expérience que la dévotion au Rosaire était indispensable à l'écrasement de l'hérésie. Nous nous contenterons de raconter, après tant d'autres, que chaque jour il visitait les hérétiques dans leurs geôles, pour leur annoncer l'Évangile du salut, que le peuple le vénérât comme un saint et lui déchirât son manteau pour en emporter les morceaux comme des reliques, et nous constaterons,

avec l'historien dominicain Malvenda qu'au fondateur de l'Ordre dominicain revient la gloire d'avoir mis sur pied l'Inquisition.

Officiellement, l'Inquisition semble avoir été instituée le 20 avril 1233, date où le pape Grégoire IX édicta deux bulles par lesquelles il confiait aux moines dominicains le soin de pourchasser les hérétiques. Ce double document pontifical montre clairement que le Souverain Pontife n'avait à ce moment aucune, idée du but vers lequel cette innovation allait l'entraîner.

Dans la première bulle, le pape insiste sur la nécessité de détruire l'hérésie par tous les moyens et de seconder, par tous les moyens aussi, l'Ordre de saint Dominique. Puis, s'adressant aux évêques : *« Nous voyons aux prises avec tout un pêle-mêle de difficultés et presque hors d'état de respirer, sous l'oppression des troubles qui vous accablent. Aussi jugeons-nous expédient de vous aider à porter votre fardeau, et nous avons décidé d'envoyer des moines prêcher contre les hérétiques de France et des provinces avoisinantes. C'est pourquoi nous vous prions, avertissons, exhortons et ordonnons de leur faire bon accueil, de les bien accueillir et de les favoriser, conseiller et aider afin qu'ils puissent s'acquitter de leur office »*.

La deuxième bulle du pape Grégoire IX était adressée aux prieurs et moines de l'Ordre des frères prêcheurs. Il y fait allusion aux fils perdus qui continuent à défendre les hérétiques. Puis il poursuit : *« En conséquence, vous avez pleins pouvoirs, partout où vous viendrez à prêcher, pour enlever leurs prébendes aux clercs qui, malgré vos avertissements, refuseraient de renoncer à défendre ainsi l'hérésie, pour les châtier sans retard, ainsi que pour appeler, si besoin était, le secours du bras séculier. »*

Quand l'Ordre dominicain reçut du Saint-Siège la mission de combattre les hérétiques dans le Midi de la France, il se vit devant une tâche presque surhumaine. L'hérésie avait réussi à s'installer, depuis des générations sans qu'on s'inquiétât, et elle avait propagé sa contagion à travers toutes les classes sociales, à telle enseigne qu'il fallait rééduquer méthodiquement la Romanie à la vraie foi.

Un inquisiteur ne s'attachait pas à impressionner les gens par une mise en scène magnifique, mais bien plutôt à les paralyser par la peur. Les vêtements somptueux, les processions pompeuses, et les escortes de serviteurs tout cela, on l'abandonnait aux prélats. L'inquisiteur portait toujours le simple habit de son ordre et, dans ses déplacements, se faisait accompagner seulement de quelques cavaliers, comme protection, et pour exécuter ses ordres. Quelques jours avant sa visite dans une ville, ou dans un village, il prévenait de son arrivée les autorités en les priant de rassembler la population à une heure déterminée sur la place du Marché. Quiconque obéissait à cet ordre, se voyait promettre une indulgence. Quiconque s'y dérobait, était excommunié.

La population une fois rassemblée, l'inquisiteur lui adressait d'abord un sermon sur la véritable foi, qu'il fallait, disait-il, aider à propager de tout son pouvoir. Puis il sommait tous les habitants d'avoir à comparaître avant douze jours devant lui et de lui dévoiler tout ce qu'ils avaient entendu dire ou constaté directement sur tel ou tel, ceux qui étaient suspects d'hérésie et pourquoi. Quelqu'un négligeait-il de se rendre à cette sommation, qu'il était *ipso facto* excommunié. Ceux qui obéissaient, en revanche, étaient récompensés par une indulgence de trois ans.

On peut s'imaginer l'épouvante qui s'emparait d'une paroisse quand un inquisiteur survenait brusquement et lançait ainsi sa proclamation. Personne ne pouvait savoir quels racontars couraient sur son compte. « *Finalement, les parents étaient amenés à trahir leurs enfants, les enfants leurs parents, les maris leurs femmes et les femmes leurs maris* », comme le disait un jour le pape Grégoire IX.

À l'interrogatoire assistait, outre l'inquisiteur et le prévenu, un secrétaire pour écrire le procès-verbal qui lui était dicté par l'inquisiteur « *de façon à exprimer le mieux possible la vérité.* » Écoutons un de ces interrogatoires tel qu'il nous a été transmis par l'inquisiteur toulousain Bernard Gui, à titre d'interrogatoire modèle, y compris le commentaire indispensable :

« *Quand un hérétique comparaît pour la première fois, il prend le plus souvent un air assuré, comme s'il était sûr de son innocence. Je lui*

demande d'abord pourquoi, à son avis, il a été cité à comparaître.

L'accusé : J'aurais plaisir, messire, à l'apprendre de vous-même.

Moi : Vous êtes accusé d'être hérétique et de croire et d'enseigner autre chose que ce que permet la sainte Église.

L'accusé (qui, à pareille question, lève régulièrement les yeux au ciel et prend des airs pieux) : Mon Seigneur et mon Dieu, vous seul savez que je suis innocent et que je n'ai jamais confessé d'autre foi que celle du véritable christianisme.

Moi : Vous appelez chrétienne votre foi, parce vous tenez la nôtre pour fausse et hérétique. C'est pourquoi je vous demande si vous avez jamais tenu plus vraie une autre croyance que celle considérée comme vraie par l'Église romaine.

L'accusé : Je crois à la vraie foi, telle que l'enseigne l'Église romaine.

Moi : Peut-être quelques tenants de votre secte vivent-ils à Rome. C'est cela que vous appelez l'Église romaine. Quand je prêche, il peut arriver que je parle de choses communes à votre croyance et à la mienne, par exemple, qu'il y a un Dieu. Par là, vous croyez quelque chose de ce que je prêche. Et pourtant vous pouvez être un hérétique, parce que vous croyez d'autres choses que celles qui doivent être crues.

L'accusé : Je crois tout ce qu'un chrétien doit croire.

Moi : Je connais vos ruses. Ce que votre secte croit, c'est, à votre avis, ce qu'un chrétien doit croire. Mais nous perdons du temps à ces querelles de mots. - tout bonnement : croyez-vous en un Dieu, au Fils et au Saint-Esprit ?

L'accusé : Oui !

Moi : Croyez-vous à Jésus-Christ, né de la Vierge Marie, et qui a souffert, est ressuscité et monté aux cieux ?

L'accusé (avec une vivacité joyeuse) : Oui !

Moi : Croyez-vous qu'à une messe célébrée par un prêtre, le pain et le vin sont transformés par la vertu divine en le corps et le sang de Jésus-Christ ?

L'accusé : Comment ne le croirais-je pas ?

Moi : Je ne demande pas si vous ne le croiriez pas, mais si vous le croyez ?

L'accusé : Je crois tout ce que vous et d'autres bons docteurs m'ordonnez de croire.

Moi : Ces bons docteurs sont les maîtres de votre secte. Si ma croyance concorde avec la leur, vous me croyez également.

L'accusé : Dès que vous m'enseignez ce qui est bon pour moi, je crois comme vous.

Moi : Vous tenez quelque chose pour bon quand je l'enseigne comme votre doctrine également l'enseigne. Dites-moi donc : croyez-vous que le corps de Notre Seigneur Jésus-Christ figure sur l'autel ?

L'accusé (rapidement) : Oui.

Moi : Vous savez que tous les corps proviennent de Notre Seigneur. C'est pourquoi je vous demande si le corps qui est sur l'autel est le corps du Seigneur, qui est né de la Vierge Marie, est mort sur la croix, est ressuscité des morts et monté aux cieux ?

L'accusé : Et vous, Messire, ne le croyez-vous pas ?

Moi : Je le crois absolument.

L'accusé : Je le crois aussi.

Moi : Vous croyez que je le crois. Mais ce n'est pas ce que je vous demande. Je vous demande si vous le croyez.

L'accusé : Si vous retournez ainsi mes paroles, je ne sais vraiment plus ce que je dois dire. Je suis un homme simple et ignorant. Je vous prie, messire, de ne pas me tendre un piège à mes propres paroles.

Moi : Si vous êtes un homme simple, alors répondez-moi simplement et sans faux-fuyants.

L'accusé : Volontiers.

Moi : Voulez-vous jurer que vous n'avez jamais appris quoi que ce soit qui aille à l'encontre de la foi que nous tenons pour vraie ?

L'accusé (pâlissant) : S'il faut que je jure, j'y consens.

Moi : Je ne vous demande pas s'il faut que vous juriez, mais si vous voulez jurer.

L'accusé : Si vous m'ordonnez de jurer, je vais jurer.

Moi : Je ne veux pas vous forcer à jurer. Vous tenez le serment pour un péché et vous m'imputeriez ce péché, pour vous y avoir forcé. Mais si vous voulez jurer, je consens à recevoir votre serment.

L'accusé : Pourquoi irais-je jurer, si vous ne me l'ordonnez pas ?

Moi : Pourquoi ? Eh bien, pour détourner de vous le soupçon d'hérésie.

L'accusé : Messire, je ne sais pas comment jurer, à moins que vous ne me l'appreniez.

Moi : Si j'avais à prêter serment, je lèverais mes doigts en l'air et je dirais : "Je n'ai jamais eu de rapports avec l'hérésie, ni cru quoi que ce soit qui fût contraire à la véritable foi, que Dieu m'assiste !"

Après cela, l'accusé bégaye, pour ne pas proférer un serment en bonne et due forme et laisser croire cependant qu'il a juré. Maint accusé défigure à tel point les mots qu'il semble seulement prêter serment ; ou bien il transforme le serment en prière, par exemple en "Dieu m'assiste, je ne suis pas hérétique !" Si l'on demande à l'accusé s'il a juré, il répondra : "Vous ne m'avez donc pas entendu jurer ?" Si l'on insiste et se montre plus pressant, il en appelle infailliblement à la pitié du juge : "Messire, si j'ai commis quelque injustice, je consens volontiers à l'expiation ; mais aidez- moi à me laver de l'accusation à laquelle je me trouve livré sans ma faute".

Un inquisiteur énergique ne devrait jamais permettre qu'on cherche à faire ainsi impression sur lui. Il faut au contraire qu'il procède avec décision, jusqu'au moment où il aura amené ces gens à confesser et à abjurer publiquement leur erreur; pour que, au cas où on découvrirait après coup qu'ils se sont parjurés, on puisse les livrer sans nouvel interrogatoire au bras séculier. Quand quelqu'un est prêt à jurer qu'il n'est pas hérétique, j'ai coutume de lui dire : "Si vous ne voulez prêter serment que pour échapper au bûcher, dix, cent, mille serments n'y feront rien, car vous vous estimez les uns et les autres non engagés par des serments obtenus de force. Comme j'ai entre les mains des preuves non équivoques de vos sentiments hérétiques, vos serments ne vous épargneront pas la mort sur le bûcher. Vous ne ferez que charger encore votre conscience, sans réussir pour cela à sauver votre vie. Si, en revanche, vous avouez votre erreur, il est possible que l'on vous accorde votre grâce."

J'ai vu des gens qui finissaient par avouer, pour peu qu'on les pressât ainsi. »

Un serment est parvenu jusqu'à nous, qu'un certain Jehan Teisseire, de Toulouse, accusé d'hérésie, dut prêter : « *Je ne suis pas un hérétique, car j'ai une femme et je couche avec elle, j'ai des enfants et je mange de la viande, je mens, jure et suis un chrétien plein de foi, que Dieu m'assiste !* »

Si les hérétiques « croyants » se laissaient convertir, s'ils abjuraient, s'ils promettaient de dire la pure vérité et trahissaient leurs complices, ils s'en tiraient avec une peine relativement légère : flagellation, pèlerinages ou amende en espèces.

La flagellation consistait en ceci : tous les dimanches, le pénitent, le haut du corps nu, devait, entre l'Épître et l'Évangile, se présenter, avec un bâton, au prêtre qui célébrait la messe ; celui-ci le frappait alors en présence des fidèles. Le premier dimanche de chaque mois, l'hérétique devait, après le service divin, visiter chacune des maisons où il avait eu commerce avec un autre hérétique, et s'y faire bâtonner de même par le prêtre. Dans les processions il était gratifié de coups à chaque station.

Il y avait de grands et de petits pèlerinages. Les premiers avaient obligatoirement pour but Rome, Saint-Jacques de Compostelle, Saint-

Thomas de Cantorbéry ou les Rois Mages de Cologne. De tels pèlerinages, devant être faits à pied, prenaient plusieurs années. Il se produisit même un cas où un vieillard plus que nonagénaire fut obligé de pérégriner à Saint-Jacques de Compostelle, simplement parce qu'il avait une seule fois échangé un mot avec un hérétique. Les pèlerinages dits « petits » étaient Montpellier, Saint-Gilles, Tarascon sur le Rhône, Bordeaux, Chartres et Paris. Tout pèlerin, à son retour, avait à présenter à l'Inquisition une attestation prouvant qu'il avait accompli le pèlerinage suivant les prescriptions données.

Si par hasard les aveux et l'abjuration n'étaient pas effectués spontanément, on punissait l'accusé de l'une des *paenae confusibiles*, parmi lesquelles le portement de croix était la plus usuelle, mais la plus infamante. L'hérétique était astreint à porter sur la poitrine et le dos des croix jaunes, larges de deux pouces et hautes de dix. Si, pendant le procès, le converti s'était rendu coupable de parjure, on ajoutait aux croix un bras supérieur transversal. Le porteur de croix était en butte aux railleries de tout le monde, et partout on lui créait des difficultés dans la lutte qu'il livrait pour subvenir à son entretien. Un certain Arnaud Isarn se plaignit, une fois de ne plus pouvoir arriver à vivre, encore qu'il ne portât ses croix que depuis un an. Presque toujours la peine du portement de croix était prononcée à vie.

À peine arrêtés et incarcérés, les « croyants » étaient invités par les inquisiteurs à se convertir, et l'on procédait à leur interrogatoire en présence d'au moins deux témoins. S'ils ne se montraient pas disposés aux aveux ni à la dénonciation de leurs frères en hérésie, on les livrait aux bourreaux qui les torturaient.

Avant la torture, on montrait au délinquant les instruments du supplice : chevalet, estrapade, charbons ardents et ce qu'on appelait les « bottes espagnoles », en le prévenant d'avoir à faire des aveux complets. L'hérétique s'y refusait-il ? Il était mis à nu par les sbires et sommé une seconde fois par les inquisiteurs de parler. Si cette sommation, elle non plus, n'avait pas d'effet, on appliquait la torture. En règle générale, l'accusé ne devait subir qu'une fois la torture. Mais cette prescription était interprétée de telle sorte par les inquisiteurs, qu'ils usaient de la torture « *une fois pour chaque chef d'accusation* ».

Tout aveu fait dans la chambre de supplice avait besoin d'être confirmé ultérieurement. On en donnait lecture au condamné et on lui demandait s'il le reconnaissait pour authentique. Le silence équivalait à l'assentiment. Si l'aveu était rétracté, l'accusé pouvait être remis aux tortionnaires pour « *continuer la torture* » — et non pas pour la « recommencer », comme il est dit expressément — puisqu'il était prouvé qu'il n'avait pas encore été « suffisamment » torturé. Avec une pareille méthode, les inquisiteurs pouvaient condamner qui ils voulaient.

Quand un hérétique montrait du repentir après sa condamnation, ou s'il s'agissait d'un parfait qui avait abjuré, on lui infligeait, de crainte qu'il, ait avoué simplement par peur de la mort, le supplice du mur : du *murus largus* ou du *murus strictus*, en tout cas au pain et à l'eau : les inquisiteurs disaient « *au pain de douleur et à l'eau d'affliction* ».

Le *murus largus* représentait une peine de prison relativement légère, tandis que le *murus strictus* renfermait tout ce que la cruauté humaine était capable d'imaginer. Le prisonnier était incarcéré dans une cellule minuscule, sans fenêtres, et rivé au mur par les mains et par les pieds. La nourriture lui était passée par un orifice pratiqué à cet effet. Le *murus strictus* était le tombeau qu'on appelait par plaisanterie le *vade in pacem* : va-t'en en paix...

Les décisions pontificales recommandaient que ces cachots fussent aussi petits et aussi obscurs que possible. Et cette prescription était ponctuellement suivie par les inquisiteurs. Aussi inventèrent-ils une peine plus affreuse encore, qu'ils nommaient le *murus strictissimus*. Les tourments que durent y subir les victimes, les registres de l'Inquisition les taisent, comme bien on pense. Et ils ont bien fait.

Lorsque un hérétique parfait s'obstinait dans sa croyance, il était livré au bras séculier ; simple euphémisme pour désigner la mort sur le bûcher. Quand les autorités laïques tardaient à exécuter la sentence de l'hérétique, l'Église faisait usage, sans vergogne, de tous les moyens violents qu'elle avait à sa disposition pour les forcer à l'obéissance.

De l'avis de l'inquisiteur, Bernard Gui, à Toulouse, voici quels étaient les principes qui devaient inspirer ses collègues dans l'exercice de leur

pieuse mission : « *Le but de l'Inquisition est d'anéantir l'hérésie ; mais l'hérésie ne peut pas être anéantie, si les hérétiques ne sont pas anéantis ; et les hérétiques ne peuvent être anéantis, si ceux qui les protègent et les favorisent ne sont eux-mêmes anéantis. Or cela peut se faire de deux manières : en convertissant les hérétiques à la vraie foi catholique, ou en les livrant au bras séculier pour que leurs corps subissent le supplice du feu.* »

Aussi bien les inquisiteurs n'hésitaient jamais à convenir que livrer un hérétique au bras séculier équivalait à un arrêt de mort. Pour ne pas profaner les églises, ils n'affichaient pas leurs sentences à l'intérieur des murs sacrés, mais sur les places publiques ; c'est là également qu'étaient dressés les bûchers et brûlées les victimes.

L'Église considérait le supplice du feu infligé aux hérétiques comme un acte de piété si insigne, qu'elle accordait indulgence plénière à quiconque apportait du bois pour le bûcher. En outre, elle gravait dans l'esprit de tous les chrétiens que c'était pour eux-une obligation suprême que d'aider à l'extermination des hérétiques ; elle leur enseignait même qu'il leur incombait de dénoncer ceux-ci aux autorités ecclésiastiques, sans égard à aucune considération humaine ou divine. Nul lien de parenté ne pouvait servir d'excuse : le père devait trahir le fils, l'époux se chargeait d'une faute grave s'il ne livrait pas à la mort sa femme hérétique !

« *Les noms des hérétiques ne sont pas inscrits au livre de vie ; leurs corps sont brûlés ici-bas, et leurs âmes seront suppliciées dans l'enfer* » écrivait allègrement un chroniqueur orthodoxe.

L'Église ne se contentait pas de faire sentir sa puissance aux seuls vivants. Sa main n'épargnait même pas les morts. Le pape Étienne VII avait donné l'exemple en l'an 897, en condamnant des hérétiques après leur mort. Ce vicaire de Dieu avait fait exhumer le corps de son prédécesseur, le pape Formose, afin de lui faire enlever deux doigts de la main gauche (parce qu'il le condamnait comme hérétique) et de le faire ensuite jeter dans le Tibre. Mais quelques personnes apitoyées, réussirent à repêcher le corps du pape hérétique à le restituer à la terre. L'année suivante, le pape Jean IX déclara le procès nul et non avenue, et fit proclamer par un synode que nul

ne pourrait être condamné une fois mort, chaque accusé devant avoir la faculté de se défendre. Cela n'empêcha pas le pape Serge III en 905, de réexhumer le cadavre du pape de le revêtir des ornements pontificaux, de l'asseoir sur un trône, de le condamner solennellement de le décapiter, de lui enlever trois autres doigts de le faire jeter dans le Tibre. Lorsque les restes de l'infortuné défunt, rattrapés dans le fleuve par quelques pêcheurs, furent apportés à l'église Saint-Pierre, les statues de saints, raconte-t-on, s'inclinèrent devant lui et le saluèrent avec vénération¹.

Parmi les décrétales de la Curie, d'ailleurs contradictoires les inquisiteurs avaient choisi celle qui prescrivait d'exhumer les morts dont l'hérésie n'était découverte qu'après leur trépas, et de les traiter comme s'ils eussent été en vie. On brûlait, en conséquence, leur cadavre et l'on semait leur cendre aux quatre vents. Pour peu que les autorités laïques montrassent un médiocre empressement à déterrer un hérétique, on les menaçait de les exclure de l'Église, de les priver des sacrements et de les mettre en accusation pour hérésie.

L'un des premiers actes officiels du pape Innocent III fut de décréter ce qui suit : « *Dans les pays, soumis à notre juridiction, les biens des hérétiques devront être confisqués. Quant aux autres pays, nous enjoignons aux princes et potentats laïcs de prendre des mesures analogues, s'ils ne veulent pas y être contraints par les admonestations de l'Église. Nous comptons également que les biens ne seront pas rendus aux hérétiques qui auront abjuré, sauf le cas où on le ferait par compassion. De même que, selon la loi laïque, le crime de lèse-majesté est puni de mort et de confiscation des biens, et de même qu'on ne laisse la vie aux enfants des coupables que par grâce et miséricorde, de même ceux qui s'éloignent de la foi et blasphèment le fils de Dieu doivent être séparés du Christ et dépouillés de leurs biens terrestres. N'est-ce pas, en effet, un bien plus grand crime d'attaquer la majesté spirituelle que la majesté laïque ?* »

Cet édit pontifical fut incorporé au droit canon. À l'imitation de la loi romaine sur le crime de lèse-majesté, les biens de l'hérétique étaient considérés comme ne lui appartenant plus. Les autorités laïques peu à peu

prirent l'habitude de mettre la main, avec une avidité non moindre, sur les possessions des hérétiques.

Accrus par des confiscations de ce genre, les revenus de l'évêché de Toulouse avaient atteint de telles proportions, qu'en 1317, le pape Jean XXII put, sur lesdits revenus, fonder six nouveaux évêchés. Une statistique du travail accompli par l'inquisiteur toulousain Bernard Gui, entre 1308 et 1322, nous fera comprendre comment la poursuite des hérétiques pouvait absorber des sommes aussi énormes : livrées au bras séculier et condamnées au supplice du feu : 40 personnes, ossements déterrés et brûlés 67 personnes, emprisonnés 300 personnes, exhumations des ossements de personnes antérieurement incarcérées 21 personnes, condamnées au portement de croix 138 personnes, condamnées à des pèlerinages 16 personnes, exilées en Terre sainte 1 personnes, en fuite 36 personnes. Total 619 personnes.

Sous le pape Jean XXII, que nous venons de nommer et dont le successeur Benoît XIII — nous le verrons bientôt — nettoya les cavernes du Sabarthès des hérétiques qu'elles renfermaient, une procédure était employée qui fut imitée avec empressement par les inquisiteurs. Jean, fils d'un petit artisan de Cahors, nourrissait pour une cause inconnue, une haine effrénée contre Hugues Gérold, l'évêque de sa ville natale. Une fois sur le siège de Saint-Pierre, Jean ne tarda pas à faire sentir son pouvoir à son adversaire. Il déposa solennellement, à Avignon, le malheureux prélat de ses fonctions et le condamna à la prison perpétuelle. Mais le Saint Père ne s'en tint pas là. Accusé d'avoir conspiré contre la vie du pape, Hugues Gérold fut écorché vif et jeté au bûcher.

Le pape Urbain VI, à vrai dire, devait agir moins chrétiennement encore.

En l'an 1385, six cardinaux étaient soupçonnés d'avoir comploté contre lui ; il les fit arrêter et précipiter dans une fosse. On appliqua également à ces malheureux les méthodes en usage dans l'Inquisition : ils furent abandonnés au froid, à la faim et à la vermine. Puis on arracha au cardinal-évêque d'Aquilée, dans la chambre des tortures, un aveu qui chargeait également les cinq autres cardinaux. Et, comme ceux-ci ne cessaient pas de

proclamer leur innocence, ils furent pareillement soumis à la question. Tout ce qu'on put obtenir d'eux, ce fut cette accusation désespérée : qu'ils subissaient le juste châtement des mauvais procédés qu'ils avaient infligés, sur l'ordre du pape Urbain, aux évêques et prélats. Quand vint le tour du cardinal de Venise, le pape Urbain confia le soin d'appliquer la torture à un ancien pirate qu'il avait nommé prieur de l'ordre sicilien des chevaliers de Saint-Jean, et il lui donna l'ordre d'appliquer la torture jusqu'au moment où lui — le pape — entendrait crier la victime. Le martyre dura depuis le matin jusqu'à l'heure du déjeuner.

Pendant ce temps, le Saint Père se promenait sous la fenêtre de la chambre du supplice, en lisant tout haut son bréviaire, pour que sa voix rappelât au tortionnaire le devoir qui lui incombait. Mais au vieux et maladif cardinal de Venise on ne put extorquer rien d'autre que cette exclamation : « *Le Christ a souffert pour nous.* » Les accusés furent gardés à vue dans leur prison indigne d'un homme, jusqu'au jour où Charles de Durazzo, seigneur de Naples et de Hongrie, accourut pour délivrer les cardinaux. Le pape Urbain prit en hâte la fuite mais en emmenant ses victimes. En route, l'évêque d'Aquilée, affaibli par son supplice, n'arrivait pas à suivre. Alors, le pape le fit mettre à mort et laissa son cadavre au bord du chemin, sans sépulture. Les autres cardinaux furent traînés jusqu'à Gênes et là, jetés en pitoyable état dans un cachot répugnant, à tel point que les autorités de la ville, prises de compassion, demandèrent grâce pour les prisonniers. Mais le pape ne se laissa pas fléchir. Et si sur l'énergique intervention de Richard II d'Angleterre, il dut libérer le cardinal anglais Adam Aston, jamais par contre on ne revit les quatre autres.

Les pasteurs les plus chrétiens donnaient ainsi, sur la chaire de Pierre, à leurs ouailles, un exemple aussi peu chrétien. Peut-on, dès lors, s'étonner si les cathares repoussaient avec horreur la doctrine orthodoxe et appliquaient à Rome le dix-septième chapitre de l'*Apocalypse selon saint Jean* : « *Et je vis une femme assise sur un animal rouge écarlate, il était couvert de noms blasphémateurs et avait sept têtes et dix cornes. Et la femme était vêtue de pourpre écarlate et toute brillante d'or, de pierres précieuses et de perles ; et elle tenait dans la main une coupe d'or, remplie de l'horreur et de la malpropreté de sa luxure ; et sur son front un nom était inscrit, un secret :*

la Grande Babylone, mère de la luxure et de toute abomination en ce monde. Et je vis la femme enivrée du sang des saints et du sang des témoins de Jésus. Et l'Ange me dit : "La femme que tu as vue est la grande Ville qui règne sur les rois de la terre." » (Apocalypse de saint Jean, XVII, 3 suiv., 18.)

[1.](#) Il importe de signaler qu'un historien aussi catholique que Gustav Schnürer (*Kirche und Kultur*, II, 116) traite d'« effroyable » ce jugement posthume et appelle cette période « *la plus triste de la papauté* » (note du traducteur).

Chapitre 2 – Le trésor cathare

Le soir de l'Ascension, en 1242, la surprenante nouvelle arriva, que onze inquisiteurs avaient été assassinés à Avignonet, petite ville voisine de Toulouse.

Depuis longtemps, l'exaspération de la population contre le Saint-Office avait atteint son comble. En 1233, les bourgeois de Cordes avaient assommé deux dominicains. L'année suivante, une révolte avait éclaté à Albi, lorsque l'inquisiteur Arnaud Catala ordonna d'exhumer les ossements d'une hérétique qu'il avait condamnée. Les agents d'exécution se refusant à perpétrer l'affreuse besogne, il donna lui-même, au cimetière, les premiers coups de bêche pour l'opération. Les habitants d'Albi, indignés, tombèrent sur l'inquisiteur aux cris de : « *Tuez-le ! Il n'a pas le droit de vivre !* »

La même année, la fureur de la population toulousaine, à son tour, se déchaîna. Et cela, dans les circonstances suivantes : l'évêque et les moines dominicains avaient célébré solennellement la canonisation de saint Dominique. Au moment où l'évêque sortait de l'église, pour aller assister au banquet servi au réfectoire du couvent des dominicains, on vint lui dire qu'on avait administré à une femme le *consolatum*. Il se rendit aussitôt accompagné du prieur des dominicains et de quelques moines, dans la maison de l'hérétique. Des amis ne purent que murmurer à l'oreille de la mourante : « *L'évêque vient !* » Persuadée qu'il s'agissait de l'évêque hérétique, la malade avoua au prélat qu'elle était hérétique et entendait le demeurer. Alors l'évêque fit porter la mourante, de son lit, au bûcher où elle périt par le feu. Après quoi, il prit, avec le prieur et les moines, le chemin du réfectoire. Au printemps de 1242, un tribunal ambulant de l'Inquisition arriva à Avignonet, après avoir semé la terreur dans de nombreuses régions qu'il avait quasiment dépeuplées. Ce haut tribunal comprenait deux inquisiteurs, deux moines dominicains, un franciscain, un prieur bénédictin, un archidiacre ex-troubadour duquel il ne nous reste qu'une chanson obscène, un adjoint, un notaire et deux huissiers. Sitôt que l'approche des inquisiteurs fut annoncée au seigneur du lieu, le comte Raimon d'Alfar, il envoya un exprès à Montségur, demander secours aux « *filis de Bélissena* ». Un troupe de chevaliers et de reîtres quitta la forteresse hérétique, sous la

conduite de Pierre-Roger de Mirepoix, s'embusqua dans une forêt non loin d'Avignonet et y attendit la tombée de la nuit.

Les inquisiteurs furent reçus par Raimon d'Alfar, petit-fils du comte régnant de Toulouse et hébergés par lui. Ils voulaient commencer le lendemain matin leur œuvre de justiciers sur les habitants d'Avignonet tout tremblants.

Tard dans la soirée, les chevaliers de Montségur — douze hommes armés jusqu'aux dents — sortirent de la forêt et se glissèrent jusqu'à la grande porte du château. L'un d'eux partit en éclaireur : « *En ce moment, ils boivent... En ce moment, ils vont au lit ; non, ils barricadent la porte !* »

Les inquisiteurs étaient restés dans la grande salle du château et s'y étaient en effet barricadés, comme s'ils avaient pressenti le danger qui les menaçait. Les chevaliers de Montségur, auxquels s'étaient joints le comte d'Alfar, vingt-cinq bourgeois d'Avignonet et un valet au service des inquisiteurs, s'impatientsaient. Ils enfoncèrent tout bonnement la porte, pénétrèrent dans la salle et assassinèrent les inquisiteurs.

À leur retour vers Montségur, les meurtriers reçurent, au château de Saint-Félix, l'hospitalité d'un prêtre catholique, qui n'ignorait pas quel sang ils avaient versé. Lorsque parvint à Rome la nouvelle de l'assassinat des inquisiteurs, le collège des cardinaux déclara que les victimes étaient mortes en martyrs pour la cause du Christ. En 1866, elles furent canonisées par le pape Pie IX, ayant depuis révélé leur sainteté par de nombreux miracles.

Le *pog*¹ de Montségur avait été, pendant les croisades, pour les derniers chevaliers indépendants, les dames chantées par les troubadours et les cathares tout juste échappés à la mort sur le bûcher un *mount Salbatgé* et un *mount Salbat* à la fois. Depuis presque quarante ans, le fier rocher pyrénéen, couronné par le « *temple du suprême amour* », avait impunément bravé la fureur des « intrus » français et des pèlerins catholiques. En 1209, Gui, frère de Simon de Montfort, voulut anéantir le saint rempart de la Romanie, mais à la vue de cette montagne qui escaladait les nuages, il tourna bride. Par la suite, Raimon VII, comte de Toulouse qui à Notre-Dame de Paris, avait prêté serment, de détruire ce nid d'hérétiques, avait commencé le siège du

château-fort. Mais il ne tenait nullement à faire tomber aux mains d'étrangers le dernier asile de la liberté dans sa Romanie natale. Il permit même à ses officiers de monter au château pour y assister aux prédications des bonshommes. Inviolée et libre la citadelle sacrée de la Romanie dominait toujours la plaine provençale, où les pèlerins victorieux, sur les décombres fumants des villes, chantaient leur *Veni creator spiritus*, et où déjà les paysans, dans le plat pays le commençaient à parler au lieu de la langue d'oc la langue d'oïl, celle des nouveaux maîtres. À Montségur seul, et sur le sol du Thabor qu'il protégeait, vivaient encore les derniers tenants d'une civilisation qui avait pour ancêtres les Hellènes, les Ibères et les Celtes, une civilisation qui offusquait l'Occident chrétien et que celui-ci avait condamnée à mort.

Le mythe et la légende ont de tout temps tissé leur lierre autour de ces magnifiques rochers fortifiés, ils sont installés au Thabor depuis les époques les plus reculées. Suivant une tradition romane, Montségur a été bâti par « *les fils de Géryon* », dont Hercule déroba les troupeaux avant d'aller au jardin des Hespérides et dans l'Hadès. Au jardin des Hespérides, ce favori des dieux fit main basse sur les pommes d'or qui resplendissaient dans le feuillage de l'arbre de vie. Dans l'Hadès, l'Alcide semblable au soleil, dompta et enleva le gardien des enfers, Cerbère, car la mort et l'enfer laissaient impavide ce « *plus ancien des chefs* ». Héraclès aurait-il le premier, par-delà la mer, apporté aux fils de Géryon, dans lesquels les Romains voyaient leurs aïeux d'Ibérie, le joyeux message que la mort n'a rien d'effrayant et que l'enfer n'est qu'un cauchemar aussi lourd que la vie elle-même ?

En regardant du côté de la mer, qu'ils pouvaient deviner derrière les vapeurs de la plaine, à l'Est, les chevaliers et les purs, de leur lieu d'exil, se souvenaient peut-être de la descente aux enfers d'Héraclès, car là-bas, c'était le cap Cerbère, sur la mer bébrycienne. Lorsque les chevaliers, les dames, les troubadours, les cathares des deux sexes parmi lesquels figurait maint héros, mainte gente dame que nous avons rencontrés dans le gracieux monde de la *Minne* — quand, de Montségur, ils portaient le regard à l'Est, vers la mer, ils savaient qu'il y avait là Port-Vendres, le Port de Vénus, où

appareilla l'Argo, le vaisseau des Argonautes, dont la cohorte héroïque comptait Hercule parmi ses membres.

Mais Vénus n'est pas Artémis, le sexe n'est pas Éros. Ce n'est pas Vénus qui trônait, invisible, sur la Romanie : mais Artémis, l'amour pudique, qui rend bons les mauvais et meilleurs les bons. Montségur n'était pas une montagne de péché, où Vénus « *était dans le Graal* ». C'était la montagne romane du Paraclet, du suprême amour. Ceux qui recevaient le *consolamentum* avaient fait le premier pas du chemin qui conduit au pays de lumière des âmes. Ils étaient morts au monde terrestre, dans lequel ils voyaient l'enfer et qui pour eux était un enfer. Les bûchers ne flambaient-ils pas de toutes parts ? Le « *baiser de Dieu* », voilà ce qu'attendaient les hérétiques à Montségur, leur dernier sanctuaire sous le soleil. Montségur et ses purs devaient recevoir le baiser de Dieu...

« *Mountsalvatge, ô but de notre misère,
Las, personne ne te veut consoler !* »

Wolfram d'Eschenbach.

Esclarmonde de Foix et Guilbert de Castres étaient morts. Quand moururent-ils ? La date n'est point parvenue jusqu'à nous. Sans doute n'ont-ils pas vu le déclin de Montségur. Le berger qui me racontait sur la route des cathares la légende de Montségur, d'Esclarmonde, des armées de Lucifer et du Graal, savait bien, d'ailleurs, que « *la grande Esclarmonde* », comme on l'appelle aujourd'hui dans les montagnes du Thabor, n'a pas été brûlée sur un bûcher. C'était une autre Esclarmonde : la fille de Ramon, châtelain de Perelha, une « *fille de Bélissena* ». Elle veillait sur la *mani* romaine, le lumineux Graal, alors qu'en bas, dans la plaine, les armées de Rome, qui avait juré la perte de cette forteresse d'hérétiques, montaient vers Montségur.

Après le meurtre des inquisiteurs à Avignonet, Hugues d'Arcis, sénéchal de Carcassonne, Pierre Amelii, l'archevêque de Narbonne, et Durand, l'évêque d'Albi, décidèrent d'anéantir à jamais cette forteresse pyrénéenne, qui, entre les mains de désespérés, représentait un danger pour le nouveau régime et la véritable foi. Ils firent enrôler une « fraternité armée » pour une croisade contre Montségur. Leurs préparatifs prévoyaient

un siège de plusieurs années. Mais les hérétiques, eux non plus, ne restaient pas inactifs. De tous les coins de la Romanie, chevaliers et troubadours s'acheminaient vers le château-fort menacé. Avec l'assentiment du comte de Toulouse, le bailli Bertran Roqua y envoya Bertran de Bacalaira, constructeur de machines de guerre, le même peut-être qui, au début de la grande croisade, avait fortifié les murs de Montségur. De toutes parts on donnait de l'argent, des vivres, des armes et des munitions de guerre. Par troupes entières, les parfaits gravissaient la montagne, pour encourager de leurs prêches les assiégés et mettre leurs connaissances médicales au service des défenseurs.

Le siège commença au printemps de l'année 1243. L'armée catholique établit son camp sur la croupe à l'ouest du rocher que surmonte le *burg* ; cette croupe s'appelle aujourd'hui encore le *campis*. Tout le *pog* fut cerné par les assiégeants. Personne ne devait pénétrer dans le château, personne ne devait en sortir. Et pourtant, il semble que les emmurés de Montségur aient eu la faculté de communiquer avec leurs amis de la plaine. Aussi quelques historiens ont-ils cru pouvoir conclure à l'existence d'immenses galeries souterraines - vraisemblablement creusées par la nature. Quoi qu'il en ait été, un fait est certain : Esclarmonde d'Alion, la nièce d'Esclarmonde de Foix, put faire passer, un jour, un *hidalgo* catalan avec de l'argent et des soldats dans la forteresse assiégée. Une autre fois, le fils du troubadour Peire Vidal réussit à transmettre aux investis une communication du comte de Toulouse. Le comte leur annonçait que l'empereur Frédéric II allait bientôt arriver à la rescousse : « *Tenez encore huit jours !...* » disait-il.

En approchant de Montségur, le fils de Peire Vidal prétend avoir aperçu un cavalier fantomatique avec un manteau pourpre et des gants de saphir. Mais il s'était trompé en interprétant cette vision comme un présage de bon augure. À la première sortie où il prit part avec les exilés réconfortés par son message, il trouva la mort.

L'aide promise par l'empereur Frédéric II serait arrivée trop tard. Dans la nuit du 1 au 2 mars 1244 - un dimanche des Rameaux, assure-t-on — les catholiques parvinrent au sommet. Des pèlerins habitués à la montagne avaient eu connaissance, par des bergers, d'un sentier, invisible du château, par lequel ils grimpèrent de la gorge du Lasset jusqu'à l'un des ouvrages

avancés. Ils avaient choisi la nuit pour leur expédition, afin de ne pas être pris par le vertige. Une heure après, la forteresse était cernée de toutes parts.

Les assiégés capitulèrent. Pour éviter une inutile effusion de sang, les deux châtelains, Ramon de Pérelha et Pierre-Roger de Mirepoix se déclarèrent prêts à livrer, à l'aube, la forteresse à l'archevêque sans conditions, avec tous les cathares qu'elle renfermait, pourvu que les chevaliers eussent la vie sauve. Pierre Amelii accepta.

Bien sachant le sort qui les attendait, nombre de chevaliers se firent, avant la capitulation, donner le *consolamentum* par le vieil évêque hérétique, Bertran En Marti, successeur de Guilbert de Castres, et admettre dans la communauté de l'Église d'amour. Personne ne pensa à fuir, personne ne recourut à l'*endura* (mort volontaire), comme si tous eussent voulu montrer au monde comment l'on doit mourir pour sa patrie et sa croyance. On a souvent comparé, pour la blâmer, la doctrine cathare avec le pessimisme de Schopenhauer et de Nietzsche. Étrange pessimisme, qui provoquait des actes de courage qui ne peuvent s'égaliser dans l'histoire de l'humanité, qu'à l'héroïsme avec lequel les premiers chrétiens confessaient leur foi. Le catharisme n'était pas plus pessimiste que le christianisme primitif, qu'il visait à imiter.

Au point du jour, a lieu la reddition du château à la « fraternité armée ». L'archevêque de Narbonne somme les parfaits d'abjurer leur erreur. Deux cent hommes et femmes - parmi eux Bertran En Marti et Esclarmonde de Perelha - préfèrent mourir sur le bûcher que Pierre Amelii avait fait dresser sur le champ qui porte aujourd'hui encore le nom de camp des *crémats* (champ des crémations).

Les chevaliers sont amenés, chargés de chaînes, à Carcassonne et enfermés dans les oubliettes de cette même tour où, trente ans plus tôt, Ramon-Roger, le Trencavel de Carcassonne, avait été empoisonné, et où Ramon de Termès avait misérablement péri. C'est seulement quelques décennies plus tard que les derniers survivants d'entre eux furent délivrés, par le moine franciscain Bernard Délicieux, de cette tour de l'Inquisition où on les avait, pour ainsi dire, enterrés vivants.

Pierre-Roger de Mirepoix fut le seul à pouvoir, en compagnie de son maître des engins et de son mire, quitter tranquillement la place en emportant tout l'or et l'argent qui s'y trouvaient. Il se rendit à Sault, chez Esclarmonde d'Alion, la nièce de la grande Esclarmonde, et de là, au château de Montgaillard dans les Corbières, où il mourut chargé d'années. Jusqu'à sa mort, il fut secrètement le chef des chevaliers romans exilés, ces chevaliers qui allaient trouver dans les grottes d'Ornolac un dernier refuge et la mort.

La nuit où capitula Montségur, on avait vu un feu s'allumer sur la cime neigeuse du Bidorta. Et non pas le feu d'un bûcher : non, un feu de joie ! Quatre cathares, sur lesquels trois nous sont connus : Amiel Aicart, Poitevin et Hugues manifestaient aux parfaits de Montségur, qui s'apprêtaient à mourir, que la *mani* était sauvée.

Il résulte des documents laissés par l'Inquisition de Carcassonne que ces quatre purs, enveloppés dans des couvertures de laine, descendirent à l'aide de cordes depuis la cime du Pog jusqu'au fond de la gorge du Lasset, pour y remettre le trésor des hérétiques à un « *fiils de Bélissena* », Pons-Arnaud, de *Castellum Verdunum* dans le Sabarthès...

Le « *trésor des hérétiques* » ? Pierre-Roger de Mirepoix avait obtenu la permission de sortir avec tout l'or et l'argent que contenait la forteresse. Ce n'est sûrement ni de l'or ni de l'argent que les quatre cathares ont sauvé et fait disparaître dans les grottes du Sabarthès, qui appartenaient aux seigneurs de *Castellum Verdunum*. Amiel Aicart, Poitevin, Hugues et le quatrième cathare, dont nous ignorons le nom, étaient les arrière-petits-fils de ces sages Celtibères, qui avaient naguère enfoui le trésor de Delphes au fond du lac du Thabor. Ils étaient cathares ; en conséquence, ils auraient bien préféré prendre sur le bûcher du camp des *crémats*, de compagnie avec leurs frères, le chemin des étoiles. Lorsqu'ils montaient, le long du lac des druides, au Thabor et au Bidorta, par la route escarpée des cathares, lorsqu'ils voyaient flamber au Nord les feux des bûchers allumés à Montségur ce n'était pas de l'or ni de l'argent qu'ils sauvaient. Ils sauvaient le « *désir du paradis* » symbolisé une pierre lumineuse, le Graal !

Les inquisiteurs savaient bien pourquoi ils appelaient le sanctuaire cathare un trésor hérétique et pourquoi ils brûlaient tout ce qui aurait pu en donner témoignage à la postérité. Ils brûlaient tout... même les livres, qui, eux, vivent davantage que les hommes. Les paysans du hameau de Montségur, ce hameau suspendu au-dessus de la gorge de Lasset, comme un nid au pied du rocher qui porte le castel, racontent que, le dimanche des Rameaux, pendant que le prêtre dit la messe, le Thabor se fend, en un endroit au plus épais de la forêt. C'est là, disent-ils, qu'est caché le trésor des hérétiques. Malheur à quiconque ne sera pas parti de la montagne avant que le prêtre ait chanté *missa est* ! À ces paroles, la montagne se referme, et celui qui cherche le trésor expire sous les morsures des serpents préposés à sa garde.

Les paysans du Thabor n'ont jamais oublié ce « trésor » qu'on ne saurait trouver que lorsque les autres gens sont à l'église². L'Inquisition, malgré sa puissance et sa cruauté, n'a pu effacer le souvenir des spectacles que ces montagnes, il y a sept cents ans, ont contemplé.

¹. Pog (également : *puy* ou *pech*), du latin *podium* (note du traducteur).

². Ils appellent encore la gorge du Lasset le « *val de l'incant* » (incantation).

Chapitre 3 – La nécropole du Sabarthès

Ainsi fut sauvé le Graal, la *mani* romaine, sauvé et abrité dans les grottes d'Ornolac. Nul arbre ne verdit ici, nulle fleur n'y brille, nul oiseau n'y monte, rapide, vers le soleil. Entre les murs de la caverne la nuit et la mort règnent sans partage. Avant leur voyage au pays lumineux des âmes, les derniers prêtres de l'Église d'amour, les derniers purs, étaient astreints à cette descente aux enfers d'une cruelle réalité. Bien souvent les cathares étaient pris, dans les grottes du Sabarthès, d'une douloureuse nostalgie des étoiles. Peut-être aussi n'était-ce là qu'une forme de l'*endura*, ce pèlerinage vers Montségur par les nuits de lune. Si l'on veut parvenir aux étoiles, il faut mourir, et à Montségur, la mort les attendait, inévitable. Le nouveau châtelain, Gui de Lévis, compagnon d'armes et ami de Simon de Montfort, avait laissé dans les ruines de la forteresse hérétique une garde et une meute de chiens dressés à mettre en pièces les hérétiques.

Par les nuits de lune, les purs, hâves et blêmes, montaient silencieusement et fièrement à travers la forêt de Serralunga ; ils montaient jusqu'au moment où le hululement des chats-huants, dans les grottes, était étouffé par le fracas du vent, qui résonne dans les gorges du Thabor comme une gigantesque harpe éolienne. De temps à autres, dans les clairières baignées de lune, ils enlevaient leur tiare, prenaient dans le rouleau de cuir qu'ils portaient sur la poitrine l'Évangile du disciple que le Seigneur aimait¹, baisaient le parchemin, s'agenouillaient, le visage tourné vers la lune et priaient : « ... *et donne-nous aujourd'hui notre pain supraterrestre... et délivre-nous du mal...* »

Puis ils continuaient, vers la mort. Mais quand les chiens la bave au museau, bondissaient sur eux, quand les bourreaux les empoignaient et les battaient, ils portaient leur regard là-bas, vers Montségur, et là-haut vers les étoiles, où ils savaient qu'étaient leurs frères. Puis ils s'abandonnaient, à leur tour au supplice du feu.

Après la chute de Montségur, les proscrits – les *faydits* comme on les appelait - n'avaient plus pour refuge que les bois et les grottes. Les anfractuosités de la montagne et les haies de ronces impénétrables leur assuraient un sûr asile. Pour pouvoir mettre la main sur eux, les inquisiteurs

essayèrent de faire élaguer les buissons de mûres et de houx. Ils abandonnèrent ce soin à un certain Bernard, qu'on surnomma Espinasser, soit faucheur d'épines. La légende assure qu'il fut pendu, bel et bien...

Pour repérer plus aisément les hérétiques dans leurs cachettes, les dominicains dressaient des chiens à mordre les hérétiques. Les *faydits* furent pourchassés comme gibier sauvage à travers leurs montagnes natales, jusqu'au jour où seul leur restait ouvert le chemin de l'étranger, ou encore, s'ils tenaient à mourir chez eux, les murs inattaquables des *spulgas*.

Les cathares demeurèrent jusqu'à la surhumanité logiques avec eux-mêmes. Ils voyaient mourir leur patrie, sans pour cela recourir à l'épée. La mort les attendait, sur le bûcher ou dans le *murus strictus*. Au lieu d'abjurer leur croyance au Paraclet, cette croyance mise au ban du monde, ils acceptaient, l'âme tranquille, cette fin horrible. Tant ils étaient sûrs que leur aspiration au paradis serait exaucée !

Avec les cathares, les derniers chevaliers romans, qui se refusaient à reconnaître la domination française, attendaient, eux aussi, leur dernière heure. Retranchés derrière les parois solides des *spulgas*, eux non plus ne croyaient plus guère à leur salut. Et cependant ils combattirent jusqu'au dernier souffle.

Le pape Boniface VIII mourut le 12 octobre de l'année 1303. Dans la bulle *Unam sanctam*, il avait déclaré les successeurs de Pierre détenteurs de la puissance souveraine, temporelle et spirituelle, et proclamé que toute créature humaine leur devait soumission, dans l'intérêt même de son salut. Il s'était fait de Philippe le Bel, le roi de France, un ennemi irréconciliable en lui interdisant, par deux autres bulles, de lever des impôts sur le clergé français et en s'attribuant à lui-même le droit de juridiction suprême sur le roi. Philippe avait tenté, par des confiscations et des extorsions de tout ordre, de remédier à ses embarras d'argent. Maintenant que ce chemin-là, lui aussi, lui était fermé, sa haine contre le pape ne connut plus de bornes. Après la mort de Boniface, aidé par le pape Clément V élu sur son injonction, et appuyé pareillement par l'Inquisition, il mit tout en œuvre pour faire accuser d'hérésie le défunt pontife. Il réussit d'ailleurs à susciter de très nombreux témoins tous clercs de haut renom qui déclarèrent, sous la

foi du serment, que le feu pape ne croyait ni à l'immortalité de l'âme, ni à l'incarnation de Jésus, et qu'il s'adonnait à des vices honteux et contre nature. Une partie seulement de ces imputations aurait suffi à envoyer le moindre accusé au bûcher. Mais, cette fois, cette seule fois, l'Inquisition usa de douceur. Elle acquitta le pape.

Le pape Clément V avait été auparavant évêque de Comminges et archevêque de Bordeaux. Élu à Lyon sur l'insistance du roi de France, il accéda à la prière qui lui demandait de rester en France.

Jamais il ne mit le pied en terre italienne ! Sous son règne commença la fameuse « *captivité de Babylone* » en Avignon, sous son règne fut anéanti l'ordre des fiers Templiers, dont un des fondateurs aurait été, prétend-on, cathare. Un noble et un bourgeois, l'un et l'autre de Béziers avaient dénoncé leur richesse, à Philippe qui la convoitait. Plus puissants et plus riche que l'empereur et tous les rois ensemble, les Templiers durent assister, dans la fameuse nuit du 13 octobre 1307, à l'écroulement de leur Temple imposant dans lequel on leur reprochait d'adorer, non pas le Crucifié, mais la tête satanique de Baphomet². Peut-être trouvèrent-ils, à leur tour, asile dans les cavernes pyrénéennes. Bien des indices tendraient à prouver que le manteau blanc des Templiers, sur lequel resplendissait la croix rouge octogonale, s'est perdu avec les vêtements noirs et les croix jaunes des cathares dans les grottes ténébreuses du Sabarthès. Mais les *spulgas* de Bouan et d'Ornolac n'ont pas encore livré tous leurs secrets.

Sur une plaque de pierre, dans l'église fortifiée des Templiers, à Luz-Saint-Sauveur, à l'entrée du grandiose désert pyrénéen de Gavarnie, on lit cette légende : neuf crânes de Templiers se trouvent dans la crypte ; chaque 13 octobre, la nuit, une voix s'élève dans l'église, une voix qui murmure comme une, brise et qui demande : « *Le jour de la délivrance du Saint-Sépulcre est-il venu ?* ». Les neuf crânes chuchotent : « *Pas encore...* »

Avant d'être brûlé dans une île de la Seine, le 11 mars de l'an 1314, sur l'ordre de Philippe, le grand- maître de l'Ordre, Jacques de Molay, se serait écrié, dit-on : « *Pape Clément, juge injuste, dans quarante jours, tu comparâtras devant le Tribunal de Dieu. Et toi, Philippe, roi injuste, dans*

un an ! »... Quarante jours plus tard, Clément V mourait. Huit mois après, le roi Philippe le Bel était mort.

La rancune provoquée par l'œuvre sanglante du Vatican et du Louvre s'est conservée vivace jusqu'à l'avant-dernier siècle. Lorsque la Révolution à Paris roulait son flot par la rue Saint-Antoine vers le Louvre et Notre-Dame, on raconte qu'un homme, vêtu d'une longue robe noire s'acharnait contre les prêtres. Chaque fois que son sabre en atteignait un, il s'écriait : *« Voilà pour les Albigeois, et voilà pour les Templiers ! »* Quand la tête de Louis XVI fut tombée sous la guillotine, cet homme, dit-on, monta sur l'échafaud, trempa ses doigts dans le sang du malheureux roi et proclama : *« Peuple de France, je te baptise au nom de Jacques de Molay et de la liberté ! »*³.

La chaire de Pierre en Avignon fut occupée, après Clément V, par Jean XXII. Le successeur de Jean fut Benoît XII, qui, avant son élection au pontificat, s'appelait Jacques Fournier.

Fournier, fils d'un boulanger, était originaire de Saverdun, petite ville de l'Ariège, dans le comté de Foix, au nord de Pamiers. Jeune encore, il entra au monastère cistercien de Boulbonne, où se trouvait le mausolée des comtes de Foix. Tous les fils et les filles de la maison de Foix y avaient été enterrés, à l'exception d'Esclarmonde, qui se serait envolée, sous la forme d'une colombe, au paradis.

Jacques Fournier fut envoyé par son oncle, l'abbé du monastère de Fontfroide, à Paris pour y étudier la théologie, puis il devint lui-même, en 1311, abbé de ce même monastère. Seize ans plus tard, le pape Jean XXII le nomma évêque de Pamiers, Pamiers où, cent ans auparavant, Esclarmonde avait convoqué à son *castellar* les sages du Sabarthès, pour explorer avec eux les profondeurs de Platon et de Jean l'Évangéliste.

Comme évêque de Pamiers, Jacques Fournier remporta ses plus beaux succès en combattant les hérétiques ; cela devait lui rapporter un jour la tiare pontificale et l'anneau du pêcheur d'hommes. Mais avant d'entreprendre énergiquement l'extermination des hérétiques dans le

Sabarthès, il devait siéger à Carcassonne, au tribunal qui jugeait Bernard Délicieux.

Bernard Délicieux était un des lecteurs du couvent franciscain de Narbonne. Il était en rapports étroits avec les esprits les plus marquants de son époque, comme Raimond Lulle, l'« *original réformateur du monde* » et Arnaud de Villeneuve, le célèbre médecin du pape et le chercheur infatigable de l'*aurum potabile*. C'était un digne disciple de saint François, il était même tellement franciscain qu'il dut partager le sort des cathares, dont il s'était fait l'avocat. Bernard est une des figures les plus discutées, mais les plus sympathiques du XIV^{ème} siècle. Il allait si loin dans son dévouement pour les autres qu'il vendait ses livres et s'endettait, rien que pour aider des indigents. Son ordre qui — ne le celons pas — vivait sur le pied d'hostilité à l'égard de l'Inquisition dominicaine, le soutint fidèlement. Bernard pouvait tenir dans les couvents franciscains ses discours contre les fils de saint Dominique. Un jour, l'inquisiteur Foulques de Saint Georges venant à passer avec vingt-cinq cavaliers devant l'abbaye où justement séjournait Bernard, exigea qu'il lui fût livré : les frères franciscains lui interdirent rentrée, sonnèrent le tocsin et, du haut de leurs murs, criblèrent de pierres les dominicains. Quand la foule, accourue à l'appel de la cloche, afflua de tous côtés, l'inquisiteur eut du mal à en réchapper vivant.

L'éloquence entraînante de Bernard lui permit d'amener les bourgeois de Carcassonne à délivrer les emmurés qui se trouvaient dans la tour de l'Inquisition, et parmi eux les derniers chevaliers de Montségur, encore vivants, et à brûler les registres du tribunal de l'Inquisition.

Encouragées par l'audacieuse initiative du moine franciscain, d'autres villes de Romanie se soulevèrent ouvertement contre les inquisiteurs. Quand le dominicain Godefroi d'Abluses se mit à sévir cruellement et sans scrupules en qualité d'inquisiteur toulousain, les gens de Toulouse adressèrent une plainte au roi de France. Par peur de perdre les provinces méridionales qu'il venait d'acquérir, Philippe le Bel délégua dans le Midi le titulaire de la lieutenance d'Amiens et l'archidiacre de Lisieux, avec mission d'entendre les doléances de la population et de réfréner les excès des inquisiteurs. Le lieutenant fit ouvrir les cachots de l'Inquisition et élargir tous les captifs. Par surcroît, il arrêta plusieurs agents du Saint-

Office. Le peuple accueillit ces mesures avec enthousiasme, et une véritable persécution s'ouvrit contre les inquisiteurs. Finalement, les désordres amenèrent la venue à Toulouse de Philippe le Bel en personne. Il y publia, en 1304, un édit, où il exigeait la révision de tous les procès engagés par l'Inquisition. Il reçut aussi en audience le moine franciscain Bernard. Celui-ci eut le courage de soutenir devant lui que saint Pierre et saint Paul eux-mêmes auraient été accusés d'hérésie, s'ils avaient été interrogés selon les méthodes inquisitoriales.

Philippe cependant ne put se résoudre à suspendre complètement, dans ces provinces, l'Inquisition, trop précieux appui de son pouvoir temporel. Déçu et aigri, Bernard Délicieux s'en fut de ville en ville en tonnait contre l'inaction du roi. Lorsqu'il vit que les bourgeois de Carcassonne se préparaient sérieusement à se détacher de la France pour se mettre sous la protection de Ferdinand de Majorque, Philippe le Bel jugea bon de rapporter son édit et conféra aux dominicains de nouveau pouvoirs. Il ordonna qu'on traquât les hérétiques comme des bêtes sauvages et féroces, et il commanda à ses sénéchaux et officiers d'arrêter toutes les personnes qui leur seraient dénoncées par les dominicains.

La terreur se répandit à nouveau dans le pays. Les inquisiteurs traitaient avec une cruauté terrible les hérétiques, vrais ou supposés. Si des témoins à décharge déposaient en leur faveur, ils ne se gênaient pas eux pour falsifier les registres. Les consuls de Carcassonne furent condamnés à mort. L'inquisiteur toulousain Godefroi d'Abluses fut rétabli dans ses fonctions. Il commença par faire chercher quels étaient les descendants, d'anciens condamnés encore en vie, car à son avis, le châtimement ne devait pas frapper seulement le criminel lui-même, mais aussi ses enfants. Le lieutenant d'Amiens dut prendre la fuite. Il alla trouver le pape, mais celui-ci le chassa comme hérétique. Il mourut excommunié en Italie. Deux ans après sa mort, l'excommunication fut levée.

Bernard Délicieux appartenait à la branche de l'Ordre franciscain qu'on appelait les spirituels. Mais il nous faut ici revenir quelque peu en arrière.

À l'arrogance et à la cruauté de son époque, saint François d'Assise⁴ avait opposé la patience et l'humilité. La pleine joie de l'âme, enseignait-il,

ne consiste pas à opérer des miracles, guérir des malades, exorciser des démons, ressusciter des morts ou convertir le monde entier, mais à supporter et aider à supporter en toute patience toutes les souffrances, les froissements, les injustices et les humiliations. Comme les cathares et les vaudois, il prêchait la pauvreté apostolique. Jésus et ses disciples n'ont rien possédé, disait-il, lui et ses disciples ; par conséquent, le vrai chrétien doit renoncer à toute propriété. Le pape Jean XXII déclara hérétique, en 1322, la proposition des franciscains, selon laquelle le Christ et les apôtres n'avaient rien possédé en propre. Les franciscains qui suivaient à la lettre les doctrines de saint François furent désignés sous le nom de spirituels. À côté de la doctrine de leur ordre, ils avaient adopté les idées apocalyptiques de Joachim de Flore, par qui Richard Cœur de Lion se faisait commenter l'*Apocalypse de saint Jean* avant de s'embarquer pour la croisade. Le pape Jean XXII essaya de tous les moyens pour déterminer les spirituels à suivre moins strictement la doctrine franciscaine de la pauvreté et de l'humilité. Il fit venir devant lui, à cet effet, les spirituels de Béziers et de Narbonne, dont l'avocat était Bernard Délicieux. Bernard, entreprenant de défendre la cause des spirituels, fut accusé d'avoir entravé l'Inquisition, et arrêté sur-le-champ. On lui reprochait en outre d'avoir provoqué par des maléfices la mort du pape Benoît XI et incité la rébellion des bourgeois de Carcassonne.

C'est seulement en 1319, deux ans après l'arrestation de Bernard, qu'un tribunal se réunit, présidé par l'archevêque de Toulouse et Jacques Fournier, évêque de Pamiers. Les anciens compagnons de Bernard, comme témoins, n'hésitèrent pas à envoyer, par déclarations sous serment, leur ami à la mort pour sauver leur propre vie. Pendant deux mois, le franciscain, malgré son âge et l'épuisement consécutif à une longue incarcération préventive, fut soumis à la question du chevalet, poussée aux derniers raffinements. Sous le prétexte qu'il fallait sauver son âme, on lui rappelait qu'au regard de la loi inquisitoriale, il n'était qu'un hérétique, et que seuls des aveux complets pouvaient lui éviter le bûcher. Par deux fois il fut mis à la torture. La première fois, pour haute trahison, la seconde pour nécromancie. On voit dans les registres de l'Inquisition à Carcassonne que, malgré les tortures - le moindre cri de douleur était enregistré soigneusement par le scribe - nul aveu ne put être arraché. Mais à la fin, le malheureux, affaibli déjà par l'âge et la souffrance, et complètement exténué par la torture, s'embarrassa dans

des contradictions ; il se livra à la merci du tribunal et demanda l'absolution.

Le verdict l'innocenta du reproche d'avoir attenté à la vie du pape Benoît, mais le reconnut coupable sur les autres chefs d'accusation. Sa culpabilité fut aggravée par soixante-dix faux témoignages — pas un de moins — recueillis au cours du procès. Bernard fut condamné au *carcere duro* à perpétuité, enchaîné, au pain et à l'eau donc au *murus strictus* — et emmuré dans la tour de l'Inquisition de Carcassonne, d'où il avait délivré auparavant les derniers chevaliers de Montségur. Au bout de quelques mois, une mort douce libéra cet homme qui avait eu le courage de combattre ouvertement l'Inquisition.

Jacques Fournier repoussait la pauvreté, le jeûne et la chasteté comme hérétiques. Il avait commerce d'amour avec la sœur de Pétrarque ; il était souvent « *ivre de vin et souillé de la boisson qui fait dormir* ». Des chroniqueurs disent de lui « *qu'il était un Père la Bedaine et une outre à vin* »⁵.

Son confrère, l'inquisiteur toulousain Bernard Gui avait déjà fait d'utile travail de préparation dans le Sabarthès, en lançant en 1309 la proclamation que voici : « *Moi, Frère Bernard Guidonis, dominicain et inquisiteur de Toulouse, je souhaite à tous les croyants dans le Christ la récompense et la couronne de la vie éternelle. Ceignez vos reins, fils de Dieu, levez-vous avec moi, champions du Christ, contre les ennemis de sa croix, ces corrupteurs de la vérité et de la pureté de la doctrine catholique, contre Pierre Autier, l'archi-hérétique et contre ses partisans et ses complices. Je vous ordonne, au nom de Dieu, de poursuivre et d'arrêter ceux qui se tiennent cachés et qui errent dans les ténèbres, où que vous les découvriez. Je promets l'éternelle récompense divine et une riche récompense temporelle à ceux qui arrêteront le susnommé et me l'amèneront. Veillez donc, ô pasteurs, à ne pas laisser les loups dévorer vos brebis. Agissez virilement, ô fidèles zélateurs de Dieu, pour que les adversaires de la foi ne puissent ni s'enfuir ni nous échapper* »

Pierre Autier, notaire d'Aix en Sabarthès, était le chef des derniers hérétiques romans. Dans sa jeunesse, il n'avait pas mené la vie des cathares.

Nous entendons parler de sa *druda*, de sa maîtresse. Mais l'âge avait fait de lui un chaud partisan de la doctrine hérétique et le chef des proscrits réfugiés dans les grottes du Sabarthès. De là, il entreprit des voyages de mission en Languedoc et, seule, la fuite en Lombardie le mit, en 1295, à l'abri des poursuites de l'Inquisition. Trois ans plus tard, il était de retour au Sabarthès ; il put s'y tenir caché pendant onze ans.

Un jour, un certain Guillaume Jean s'offrit à Jacques Fournier pour lui livrer l'archi-hérétique. Mais deux cathares attirèrent le traître sur un pont près d'Alliat, s'y saisirent de lui et le garrottèrent. Sur quoi ils l'emmenèrent dans la montagne, le forcèrent d'avouer et le précipitèrent ensuite la tête la première dans l'abîme. Un jour que Pierre Autier quittait sa cachette pour se rendre à Castelnau-dary, il fut appréhendé et, un an eut tard, en 1310, brûlé à Toulouse. On ne laissa passer aucune occasion de lui arracher le nom et l'indication des refuges de ses loyaux compagnons. Lui arracher l'aveu de son hérésie, c'était superflu ; il ne cherchait nullement à cacher sa croyance, il la confessait courageusement. Et pourtant, il semble que l'inquisiteur Bernard Gui ait réussi à connaître par lui le secret des grottes du Sabarthès, pour le transmettre à Jacques Fournier, dans le diocèse duquel se trouvaient les montagnes de l'Ariège. D'autres jugements font de si fréquentes allusions aux renseignements donnés par Pierre Autier qu'on est forcé d'admettre qu'il a trahi devant ses bourreaux le secret des derniers cathares.

À l'entrée du Sabarthès, devant les portes de la ville de Tarascon, on voit un manoir qui, aujourd'hui encore, porte le nom de Jacques Fournier. C'est de là que l'évêque de Pamiers dirigea la guerre contre les troglodytes hérétiques. Tant que les grottes d'Ornelac n'étaient pas encore débarrassées d'eux, la victoire de la croix n'était pas complète.

Le manoir de Jacques Fournier se dressait au milieu du cône rocheux où trônaient comme des nids d'aigle Calamès et Miramont, les forteresses des fils de Bélissena de Rabat. Comme de féaux chevaliers, elles demeurèrent fidèles au catharisme jusqu'à sa mort. Il ne restait qu'une poignée de fils de Bélissena. Beaucoup avaient succombé lors de la défense de Montségur. Plus nombreux encore étaient ceux qui avaient rendu l'âme dans la tour de l'Inquisition, à Carcassonne. D'autres avaient dû s'en aller en pèlerinage à

travers leur pays dévasté, portant sur la poitrine et le dos la croix jaune, signe d'infamie. Ceux qui tinrent le plus longtemps furent les seigneurs de Rabat et de *Castellum Verdunum*, désormais misérables survivants de l'Église d'amour, jadis si puissante.

Jacques Fournier en personne montra aux frères prêcheurs en armes les endroits où installer leurs béliers pour pénétrer de vive force à l'intérieur des *spulgas*.

Pendant plus d'un siècle, les cathares avaient pu habiter cette sauvage vallée pyrénéenne sans qu'on les inquiétât. Ils avaient leurs chaumières sur les pentes de la montagne, entre les sapins, les figuiers et les acacias. Quand le danger approchait, des feux-signaux flambaient sur le Soudour, une cime gigantesque qui pointe au milieu de la vallée, près de Tarascon. Alors, les hérétiques s'abritaient dans les cavernes qui sont fatales à ceux qui ne les connaissent pas. Lorsque, par exemple, les sbires de l'Inquisition pénétrèrent dans la grotte de Sacany, ils trouvèrent devant eux six chemins différents. Cinq d'entre eux conduisaient en zigzag à un précipice, dans les abîmes duquel personne jusqu'ici n'a encore osé s'aventurer. Il est bien possible qu'y repose maint tortionnaire qui poursuivait avec trop d'acharnement un cathare. Le temps que les inquisiteurs aient trouvé celui des six couloirs qui mène à la vraie grotte le nid d'hérétiques était vide.

Mais lorsque Jacques Fournier fit son entrée dans son manoir, au pied du Soudour, il est probable que les feux d'alarme ne s'allumèrent plus sur le sommet. Un beau jour, les *spulgas* brûlèrent, consumant tous les cathares qui n'avaient pas pu s'enfuir. Jacques Fournier pouvait devenir pape.

Un document de l'année 1329 nous apprend que Pons-Arnaud, le co-seigneur de *Castellum Verdunum*, après avoir dû longtemps dépérir dans les cachots de l'Inquisition, obtint son élargissement sous la condition de porter désormais les croix jaunes. Mais il retomba dans l'apostasie, fut appréhendé par les estafiers inquisitoriaux, emmuré⁶ et mourut finalement *ab intestato*.

Une fois mort ce fils de Bélissena, les cavernes du Sabarthès, même les plus lointaines et les plus inabordables, ne pouvaient plus offrir d'abri sûr aux hérétiques. Si les murs de la grotte fortifiée de Bouan, la plus forte du

Sabarthès, et qui appartenait aux sires de Château-Verdun, avait tenu bon jusqu'alors, il est probable qu'ils furent éventrés à coups de catapultes retentissantes après la disparition de Pons-Arnaud. Et les derniers cathares restant dans les « cheminées » connues d'eux seuls s'enfuirent vraisemblablement, sur les montagnes, d'où ils pouvaient émigrer vers des campagnes plus hospitalières, où le soleil brille plus pur, parce qu'il n'est obscurci par la fumée d'aucun bûcher, et où les étoiles, ces étoiles auxquelles ils aspiraient, sont plus proches. Avant d'abandonner définitivement les grottes qui leur avaient si longtemps donné asile, à eux les *faydits* libres comme l'air, l'un d'eux laissa sur les parois quelques dessins et inscriptions : un arbre de vie, une colombe, emblème du Dieu-Esprit, un poisson, symbole de la Divinité-Lumière, des monogrammes du Christ, en lettres grecques ou romanes, le mot de *Gethsemané*.

À tous les endroits, souvent presque introuvables, où une galerie monte en lacets, à travers la roche calcaire, vers les sommets inondés de soleil, il a dessiné, avec de savantes fioritures, le parape GTS, probablement une abréviation du mot : *Gethsemané*, le jardin où le Christ fut, par trahison, livré à ses bourreaux...

Lorsqu'on essaye de monter, par une cheminée de ce genre, vers les hauteurs où l'attrait de la liberté exerçait sa fascination sur les cathares, on est souvent arrêté net par des murs ou d'imposants blocs de rochers, stalactites dont l'eau calcaire, par son suintement continu, a fait une infranchissable barrière. Là, les persécutés déjouaient toutes poursuites des inquisiteurs et de leurs chiens dressés à chasser l'hérétique. Personne jusqu'à ce jour n'a réussi à dévoiler le mystère qui dort derrière ces murs de stalactites. Une légende pyrénéenne prétend que les derniers cathares auraient été emmurés là par les moines dominicains, désespérant de les capturer dans leurs réduits inaccessibles. Jusqu'à maintenant, les montagnes du Sabarthès n'ont toujours pas livré leur secret.

La disparition totale d'un mouvement aussi considérable que le catharisme a paru si invraisemblable, qu'on a cru souvent voir dans les cagots, cette tribu de bohémiens méprisés qui vivait dans les Pyrénées, et que la Navarre française reconnut, en 1709 seulement, et la Navarre espagnole en 1818, comme citoyens égaux aux autres, les descendants des

cathares. Les cagots eux-mêmes en étaient persuadés. Dans une requête adressée au pape Léon X, en 1517, ils suppliaient le Saint-Père de les réintégrer dans la société humaine, maintenant que les erreurs de leurs pères étaient expiées depuis longtemps. En l'an de grâce 1807, des chasseurs venus de Suc, village du Sabarthès, aperçurent sur les hauteurs désertes du pic du Montcalm, une des plus hautes cimes des Pyrénées, et couverte de neige toute l'année, une femme nue. Au lieu de chasser l'ours, les paysans se mirent à chasser la femme nue ; mais celle-ci franchissait d'un bond, comme un chamois, les crevasses et courait le long des précipices les plus terribles sans que le moindre vertige la précipitât à l'abîme. Ils n'arrivèrent pas à s'emparer d'elle. Le lendemain, les chasseurs, renforcés par des bergers du Montcalm, reprennent leur poursuite. Ils réussissent à lui tendre un piège et à la capturer. On tend à la femme des vêtements comme ceux que portent les paysannes de ces montagnes. Elle les met en lambeaux. On parvient enfin à lui lier les mains, à l'habiller de force à la conduire au presbytère de Suc. Là, elle se calme un peu, contemple ses vêtements, tombe à genoux, éclate en sanglots convulsifs.

Son visage hâve et blême permet encore de discerner qu'elle à, jadis, été très belle. Sa haute taille et ses gestes pleins de dignité font croire qu'elle est d'origine aristocratique. On lui offre une chambre pour y passer la nuit. Le lendemain, elle a disparu, laissant là ses vêtements.

Quelques jours après, on la découvre sur l'un des sommets neigeux du pic de Bassiès. L'hiver se passe ainsi...

Le printemps venu, le juge de paix de Vicdessos se rend, accompagné de gendarmes, sur les hauteurs du Montcalm. Il arrive, au prix de grandes difficultés, à mettre la main sur la fugitive. De nouveau, on l'habille, on lui donne à manger et l'on essaie de lui arracher le secret de son étrange existence. Sans succès. Un jour, le juge de paix lui demande comment il se fait que les ours ne l'aient pas dévorée. Alors elle répond, dans le patois de ces vallées : « *Les ours ? Ce sont mes amis. Ils me réchauffaient !* »

La femme tombe malade. On la transporte à l'hôpital de Foix. Elle s'en évade le 20 juillet, mais, le 2 août, on la reprend dans les environs de Tarascon, avant qu'elle ait pu remonter au Montcalm. On la ramène à Foix

et on l'enferme dans la prison du château. Elle y meurt, le 29 octobre 1808, à une heure du matin. La nostalgie de ses montagnes l'a tuée.

Jamais on n'est parvenu à débrouiller l'énigme de la « Folle du Montcalm ». Les paysans de ces lointaines vallées me laissaient à entendre qu'elle était la dernière descendante des hérétiques...

Il y a six cents ans que le catharisme roman est mort. Il est mort dans ces mêmes cavernes d'Ornolac, qui avaient été son berceau des milliers d'années auparavant. Le Thabor, naguère le Parnasse de la Romanie, est devenu une formidable nécropole. Il est le tombeau d'une des plus nobles civilisations qui aient existé. Peut-être les eaux calcaires des sources du Sabarthès ont-elles fermé la grotte où, pour la dernière fois, fut célébré le mystère cathare de la *Manisola*.

Peut-être est-ce ici le sépulcre des derniers cathares, morts par *endura*, pour le trésor des hérétiques, dont la vue avait donné à tous leurs frères le courage de marcher souriants à la mort et de s'écrier, au moment de mourir, quand les flammes du bûcher les effleuraient déjà : « *Dieu est Amour !* » Si Dieu est meilleur et plus compréhensif que les hommes, ne devait-il pas accorder à ces hérétiques, dans l'au-delà, ce qu'ils avaient désiré si ardemment, ce qu'ils avaient voulu avec la plus héroïque abnégation, avec l'énergie la plus conséquente et avec un incroyable stoïcisme ? Ils voulaient la divinisation dans l'Esprit... l'apothéose ! La volonté de l'homme est son ciel, donc : sa vie après la mort !

Qu'a-t-il pu advenir du Graal, de la *mani* romane ? À en croire une légende pyrénéenne, le Graal s'éloigne d'autant plus de ce monde, il s'élève d'autant plus vers le ciel, que l'humanité s'est rendue indigne de lui. Peut-être les purs de Romanie assurent-ils la garde du Graal sur l'une des étoiles qui entourent comme une auréole Montségur, le Golgotha de la Romanie.

J'ai séjourné longtemps dans les montagnes du Thabor. J'ai parcouru avec émotion les grottes cristallines et les cryptes marmoréennes où les hérétiques avaient leur repaire. Mes mains ont écarté, pour que le pied ne les écrase pas, les ossements de purs, et de chevaliers tombés dans le « *combat pour l'Esprit* ». Lorsque, sous mes pas, le sol des cavernes sonnait le creux, il m'arrivait souvent de m'arrêter et de tendre l'oreille, pour

écouter si dans la montagne quelque troubadour n'entonnait pas un chant - la chanson de la *Minne* suprême, qui fait, des hommes, des dieux...

Entre des signes, dessins et noms innombrables, — un roi de France lui-même, Henri IV, petit-fils d'Esclarmonde de Foix, a gravé son nom, pendant les guerres des Huguenots, sur les parois de la « *Cathédrale de Lombrives* » —, j'ai découvert une poésie, écrite en 1850 par une main inconnue. J'en voudrais reproduire les vers, comme conclusion au martyrologe des Templiers hérétiques de Montségur et des cavernes d'Ornolac :

*« Qu'est-ce que Dieu ?
Loin de rien décider de cet être suprême,
Gardons en l'adorant un silence profond
Le mystère est immense et, l'esprit s'y confond ;
Pour dire ce qu'Il est, il faut être Lui-même. »*

[1.](#) Saint Jean (note du traducteur).

[2.](#) Baphomet ne représente, selon l'information la plus récente, qu'un des nombreux « mythologismes » de Dieu-Esprit (Saint-Esprit).

[3.](#) Cf. Magre, *Magiciens et illuminés*, p. 173.

[4.](#) Sur les relations supposées entre saint François et les cathares, voir Salomon Reinach, *Mythes et religions*.

[5.](#) Cependant Twinger de Königshofen écrivait de lui : « *Celui-là fut un des papes justes* ».

[6.](#) Contrairement à l'impression laissée, par le fameux tableau de Jean-Paul Laurens, M. Guiraud affirme qu'« emmuré » était tout simplement un synonyme de prisonnier et « mur » de prison. Cf. le *murus strictus* (note du traducteur).

Épilogue

Au moment où, sur le conseil et les encouragements de mes amis de part et d'autre de la frontière, je commençais à rédiger ma « Queste du Graal », un savant autrichien, Friedrich von Suhtscheck (de Graz), publiait en deux articles rapides, mais riches de substance, le résultat de sa « quête du Graal », lui aussi¹. À mon regret, je n'ai pu prendre connaissance desdits articles qu'une fois mon livre paru (édition allemande). Avant de donner à l'imprimerie la version française de mon ouvrage, j'ai longtemps été tenté, quitte à grossir le texte, de prendre position vis-à-vis de cette thèse ; je ne puis qu'y renvoyer avec insistance, puisqu'elle complète la mienne. Mais, si j'ai renoncé à mon projet, c'est surtout en considération de ce fait que ma *Croisade contre le Graal* est le produit indubitable de cette ambiance, cette atmosphère que j'ai pu respirer dans la terre sauvage du Thabor pyrénéen. Je n'ai pu toutefois me dispenser de rédiger ce petit appendice.

Friedrich von Suhtscheck, sans doute sans connaître mon livre, a discerné que le *Parzival* de Wolfram d'Eschenbach offre des points de contact souvent surprenants avec un poème iranien, œuvre peut-être de l'hérétique Manès, le *Pârsîwalnâmâ*, que l'on peut considérer comme la « Légende Dorée » du manichéisme. Ainsi s'expliquerait également que la doctrine manichéenne d'une pierre sacrée (vieux-persan : *gohr* = pierre précieuse, *al* = éclat) et du chercheur de cette pierre. Parzival (vieux-persan : pur fou), ait pu parvenir à Wolfram et lui ait permis d'incorporer à son épopée, sans toujours bien les comprendre, des conceptions et désignations géographiques appartenant à la Haute-Asie. Le père de Parzival, Gamuret, par exemple, ne serait autre que l'homme primitif de l'Iran Gaja martan et Klinschor correspondait certainement au chef bouddhiste Chindschil Zor, originaire de la ville de Kapischa, que Wolfram appelle Kaps. Je ne puis que faire allusion, dans le présent cadre, à ces étonnantes découvertes. Mais l'on ne saurait traiter à la légère le rapprochement que Friedrich von Suhtscheck établit entre la pierre merveilleuse des Bouddhistes et leur table miraculeuse, *Tschintamani*, d'une part, et, d'autre part, la pierre sacrée du Graal, puisque ce rapprochement prouve combien nos idées, en dehors de notre commune thèse sur le manichéisme, ou respectivement le catharisme, présentent de

points communs. En ce qui concerne l'inspireur de Wolfram, Kyot, mon érudit « antagoniste » à vrai dire, se croit autorisé à voir en lui un Arménien (*Giut*). Mais, cette conclusion, Friedrich von Suhtscheck n'en donne malheureusement pas les prémisses.

Si donc l'indication très nette fournie par Wolfram, que la véritable légende du Graal serait arrivée en Allemagne par la Provence, m'a entraîné en Romanie, rien n'empêcherait de supposer que les cathares du Midi de la France, puisqu'ils étaient manichéens, ont connu le poème du Pârsîwalnâmâ tout aussi bien que l'ont connu les Iraniens manichéens, et que cependant c'est par l'entreprise du trouvère Guiot de Provins que ce poème est parvenu à la connaissance de Wolfram. C'est, en somme, tout ce que j'ai exposé...

Et maintenant, ici encore, une remarque. Quiconque connaît les mythes du Graal en général, et particulièrement le *Parzival* de Wolfram, n'ignore pas que la légende du prêtre hindou Johannes a fini par fusionner avec celle du Graal. Une confirmation intéressante et un complément seraient apportés à cette assertion par une légende pyrénéenne que j'ai contée : Esclarmonde, la gardienne du Graal, se serait envolée, sous la forme d'une colombe, vers les montagnes de l'Asie, donc vers la patrie du Graal et du roi-pontife Johannes. Or Repanse de Schoye, la reine du Graal chez Wolfram, et que j'ai assimilée à Esclarmonde, a émigré elle aussi, comme on sait, en Asie. En la personne de ce roi Johannes, aussi bien, Suhtscheck croit — à tort ou à raison - voir la glorification de Zarathoustra ou de Manès.

Ce qui est sûr, c'est que même des poèmes du Moyen Âge ont été au fait d'une croisade menée contre une terre du Graal en Orient. Comment, sans cela, un poème apparenté au mythe du Graal pourrait-il parler de la « Romanie déserte », abandonnée par son roi et ses habitants, qui avaient trouvé chez le roi-pontife Johannes une meilleure patrie ? Reportons-nous à une transcription poétique de la lettre d'un ancien d'Église, que nous transmet un manuscrit munichois de la fin du XIV^{ème} siècle, mais qui semble bien être plus ancienne.

Ce poème raconte les aventures d'un roi de Romanie qui a ouï parler de l'immortel Johannes hindou, et par ce fait, voudrait entrer à son service.

Avec tout son peuple, il se rend, un jour, chez le roi-pontife oriental et il est reçu chez celui-ci, en son palais de l'Immortalité. Le souverain d'Occident se fixe, avec les siens, au pays merveilleux d'Orient. Le pays qu'il a délaissé, en Occident, s'appelle désormais la Romanie déserte !

Et sur ce, je confie ma *Croisade contre le Graal* au peuple français, qui recèle dans les limites de sa grande patrie l'ancien château-fort du Graal. Oui : seule la forteresse cathare de Montségur, dans les Pyrénées ariégeoises, peut avoir été le temple inviolable du Graal, et non pas, comme le fait croire une pieuse légende, le monastère bénédictin de Montserrat, près de Barcelone, en territoire espagnol, ce monastère où Ignace de Loyola composa ses *Exercices Spirituels*, après avoir définitivement renoncé au monde et à l'amour de sa dame, Germaine de Foix, descendante de la grande Esclarmonde, pour se vouer à l'Amour divin, tel qu'il le voyait.

Heidelberg, l'an 1934, au jour de la Saint-Jean.

¹. Friedrich von Suhtscheck : « La traduction du *Pârsîwalnâmâ* par Wolfram d'Eschenbach », in *Forschungen und Fortschritte*, 7ème année, n° 10, Berlin, 1931. Du même : « L'adaptation rimée du *Pârsîwalnâmâ* par Wolfrang d'Eschenbach » (dans : *Klio, contribution à l'histoire ancienne*, 1932).

Table des matières

[Préface de l'éditeur](#)

[Préface du traducteur](#)

[Avant-propos](#)

[Première partie : Parzival](#)

[Chapitre 1 – Ceux qui chantent le printemps et la Minne](#)

[Chapitre 2 – Chevaliers sans peur et sans reproche](#)

[Chapitre 3 – Les fils de Bélissena](#)

[Chapitre 4 – Le Parzival roman](#)

[Deuxième partie : Le Graal](#)

[Chapitre 1 – Le Thabor des Pyrénées](#)

[Chapitre 2 – Hercule et la toison d'or](#)

[Chapitre 3 – La coupe de Gwion](#)

[Chapitre 4 - Les purs et leur amour](#)

[Chapitre 5 – Terre du Graal et gardiens du Graal](#)

[Troisième partie : La croisade](#)

[Chapitre 1 – Malheur à toi, Romanie !](#)

[Chapitre 2 – La croix contre le Graal](#)

[Chapitre 3 – Malheur à toi, Mountsalvatge !](#)

Quatrième partie : L'apothéose du Graal

Chapitre 1 – Domini canes

Chapitre 2 – Le trésor cathare

Chapitre 3 – La nécropole du Sabarthès

Épilogue